

B i b l i o t h è q u e
des
IDÉES

Les Puissances
de
l'Abstraction

par
FRÉDÉRIC PAULHAN

3^e édition

PARIS **nrf** 1928
3, rue de Grenelle
Litré 12-27
Librairie Gallimard

ЛННБ України ім. В. Стефаника

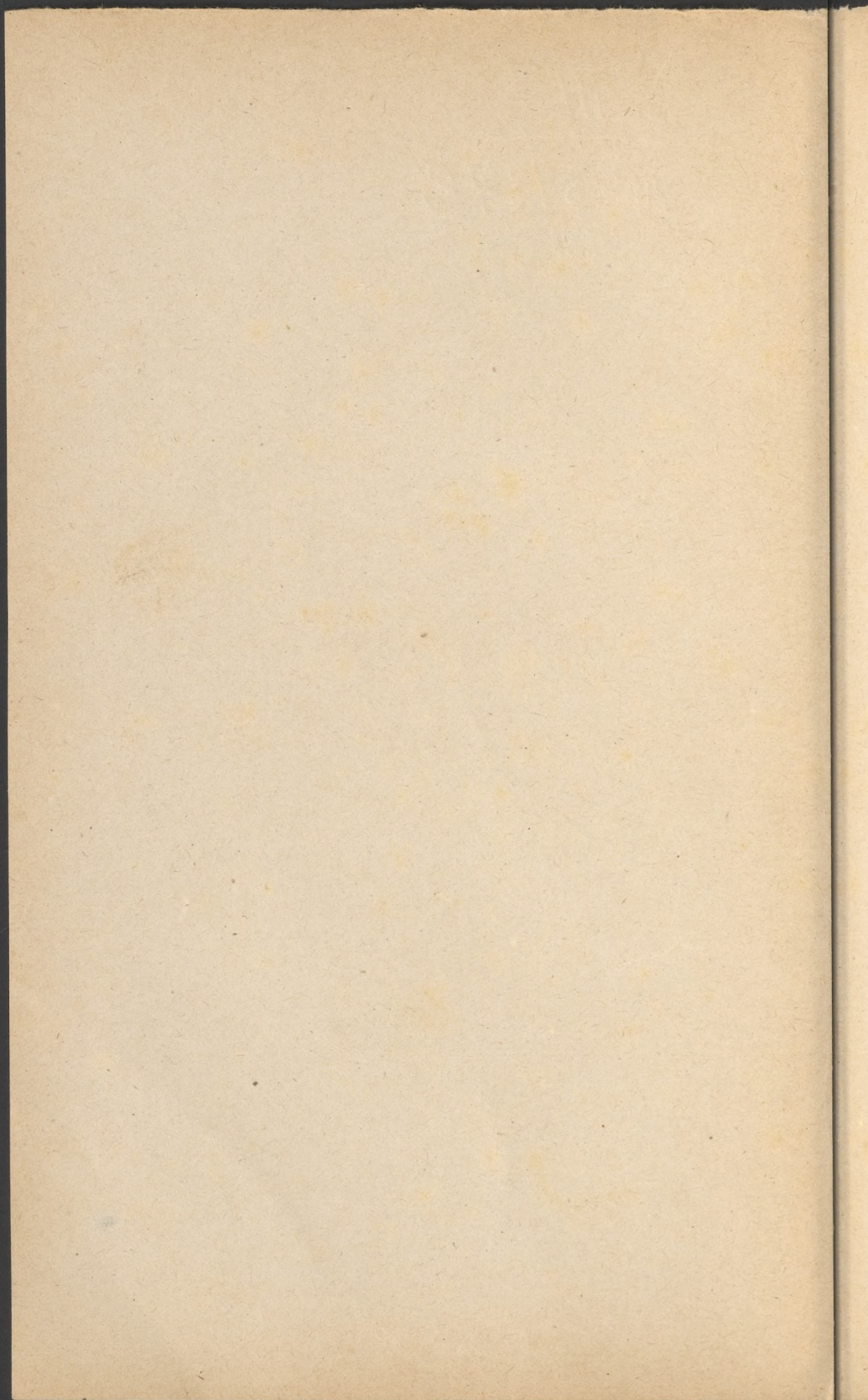


01352833P

1. off 30/X

III

AK-57873



**LES PUISSANCES
DE L'ABSTRACTION**

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

LIBRAIRIE F. ALCAN

- ✓ L'ACTIVITÉ MENTALE ET LES ÉLÉMENTS DE L'ESPRIT.
- ✓ LES CARACTÈRES.
- ✓ LES TYPES INTELLECTUELS : *Esprits logiques et esprits faux.*
- LE MENSONGE DU MONDE.
- LE MENSONGE DE L'ART.
- LES MENSONGES DU CARACTÈRE.
- LES PHÉNOMÈNES AFFECTIFS ET LES LOIS DE LEUR APPARITION.
- LA MORALE DE L'IRONIE.
- LA FONCTION DE LA MÉMOIRE ET LE SOUVENIR AFFECTIF.
- ✓ ANALYSTES ET ESPRITS SYNTHÉTIQUES.
- PSYCHOLOGIE DE L'INVENTION.
- JOSEPH DE MAISTRE ET SA PHILOSOPHIE.
- L'ESTHÉTIQUE DU PAYSAGE.
- ✓ LA LOGIQUE DE LA CONTRADICTION.

LIBRAIRIE FLAMMARION

- ✓ LES TRANSFORMATIONS SOCIALES DES SENTIMENTS.

LIBRAIRIE DOIN

- ✓ LA VOLONTÉ.

B i b l i o t h è q u e
des
IDÉES

Les Puissances
de
l'Abstraction

par
FRÉDÉRIC PAULHAN

deuxième édition

PARIS nrf 1928
3, rue de Grenelle
Littre 12-27
Librairie Gallimard

ДК-8004

Грошу читала поводити не
з кимого обрешено!

Dr. Schilling
Kais 1928

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous les pays y compris la Russie
Copyright by Librairie Gallimard, 1928.

ЛННБУ ім. В. Стефаника
5825466

687837

INTRODUCTION

Je veux tâcher de dire ici comment, par quel mécanisme psychologique les idées, les désirs naissent et vivent, comment l'esprit, se développe, se transforme, et peut-être laisser entrevoir par là comment il a pu se former. Nous rencontrerons forcément les grandes lois de système et d'arrêt que j'ai formulées ailleurs¹. Mais elles ne sont point l'objet de cette étude. Il s'agit ici de reconnaître les moyens par lesquels elles se réalisent. Dans la vie mentale, compliquée, multiple, aux formes innombrables et toujours changeantes, un même procédé m'a paru s'appliquer continuellement. En voici, pour fixer les idées, une brève expression. Nous en examinerons plus en détail, par la suite, les divers aspects et les différentes phases.

Un état de conscience quelconque, par cela seul qu'il existe, tend à se conserver, — comme toute réalité, — et se prolongerait indéfiniment si des forces hostiles ne s'y opposaient. En fait la réalité mentale se transforme continuellement. Un état d'âme est à peine formé qu'il se décompose, cède la place à un autre, disparaît. Mais il en

1. Voir principalement, à ce sujet, *l'Activité mentale et les éléments de l'esprit*. Je ne me propose point de redire ici et moins encore de contredire ce que j'y ai développé, mais de le compléter en examinant d'un autre point de vue le fonctionnement de l'esprit.

subsiste toujours quelque chose. Quelques-uns de ses éléments se sont installés dans l'esprit, accrochés aux tendances, aux idées qui y vivent déjà. C'est là le grand fait de la dissociation mentale, dont l'abstraction, telle qu'on l'entend d'ordinaire, est un mode particulier.

Mais ces éléments qui survivent à l'état disparu tendent à ranimer cet état, à grouper de nouveau ceux qui leur furent un moment associés. Ils forment une sorte de système préhenseur qui va happer, dans le torrent des faits psychiques, ce qui peut lui servir à reconstituer l'état disparu. Des éléments conservés provoquent continuellement des retours d'idées, d'impressions, d'états complexes, de décisions. C'est ainsi que se forment les habitudes et probablement aussi les instincts. Ainsi naissent également nos idées abstraites, nos sentiments, qui ne sont que des habitudes, comme nos habitudes et nos instincts ne sont que des abstractions, incarnées en nous et qui tendent à revenir à l'état concret qui fut le leur. Je dis des abstractions, je ne dis pas précisément des idées abstraites, ni surtout des formules abstraites verbales avec qui on a trop confondu les idées et qui leur ont valu, comme nous le verrons, une réputation fâcheuse mais injuste. Rappeler les éléments qui les ont accompagnés jadis, c'est, pour les résidus, pour les éléments persistants repasser à un état relativement concret. Mais revenir au passé n'est pas toujours possible, et même le retour parfait d'un état disparu ne se produit jamais. Dans les circonstances les plus favorables, il reste toujours incomplet. Trop de forces s'opposent à sa réintégration ; l'esprit n'a plus besoin de lui, des désirs plus forts, des idées plus solides le repoussent ou ne lui permettent qu'une vie affaiblie et parfois quasi fantomatique. Ses traces aussi se sont atténuées ou effacées, — tant d'autres ont passé

par le même chemin ! — et l'esprit entier le désirât-il, il ne pourrait le faire intégralement revivre. Alors se produit un fait très général et très important : la substitution. A la place des éléments disparus et qui ne peuvent renaître, sous la poussée de sentiments, de tendances, d'idées qui ne pourraient s'en accommoder, de nouveaux éléments s'installent pour remplir leur fonction, et pour la remplir autrement qu'eux, et parfois de façon très différente. Par impuissance de faire durer le présent et de rappeler le passé, mais aussi par besoin de satisfactions nouvelles et encore inédites, l'esprit prépare et réalise l'avenir.

La substitution suppose toujours quelque innovation, quelque invention. Cette nouveauté s'affirme en tout état psychologique avec plus ou moins de force et d'ampleur, et se greffe toujours sur une part, variable aussi, de conservation, d'habitude, de routine. Les nouveaux éléments eux-mêmes, substitués aux éléments disparus, leur ressemblent plus ou moins, assez cependant pour remplir une fonction analogue à la leur, et faire passer à l'état concret les abstractions actives conservées par l'esprit.

C'est ainsi que la fécondité des éléments abstraits, l'avidité des systèmes préhenseurs incomplets que toute expérience laisse dans l'esprit, s'exerçant continuellement, forme peu à peu et transforme les idées, les sentiments, la conduite et l'esprit même, ainsi que sans doute, parallèlement, les organes de la sensibilité, de l'intelligence et de la volonté, et tout notre organisme en tant qu'il est l'expression de notre esprit.

Qu'il n'y ait rien d'hypothétique en tout cela, je ne voudrais point le dire. La part de l'hypothèse consiste dans l'extension à l'ensemble de l'esprit, dans la généralisation, et, si l'on peut dire, dans l'intégration des résultats que nous donnera l'analyse de quelques faits particuliers

Nous en discernerons de mieux en mieux la nature et la portée. Nous verrons aussi peu à peu, je l'espère, les raisons qui peuvent la faire accepter.

Pour dégager les procédés et les lois de l'esprit nous n'emploierons qu'un assez petit nombre de faits. Il m'eût été facile d'en accumuler une bien plus grande quantité. J'aurais pu aussi en prendre moins. Un seul fait contient toutes les grandes lois de la vie mentale. Mais il peut y avoir des avantages divers à examiner quelques faits différents. J'exposerai d'abord ceux qui me serviront le plus, sans m'interdire d'en appeler, au besoin, quelques autres à mon aide. Les premiers sont pris dans ma propre expérience, mais ils n'ont rien de bien rare ni de trop personnel et je crois que tout observateur en rappellerait aisément de semblables. Nous essaierons d'en pénétrer le sens, et de montrer avec eux comment la tendance de l'abstraction (au sens large du mot) à reformer un état passé ou à créer un état nouveau par une substitution plus ou moins étendue peut faire comprendre la naissance peut-être et, en tout cas, la vie et le développement de l'esprit.

Les faits

§ 1. LES FAITS A, B, C, D, E, F.

Voici donc quelques faits qui serviront de base, de point de départ à notre étude. Je les ai recueillis à des époques bien différentes. L'un d'eux remonte à quarante ans environ, un autre est tout récent. Je les cite d'après mes notes :

A. « Je parcourais quelques pages de la *Revue scientifique* lorsque mes regards ont passé sur les lignes suivantes et spécialement sur leur fin :

« Ces mots qui terminent l'envoi de la Société de biologie de Paris : « ... Elle félicite l'Université que vous illustrez. Elle félicite la nation amie dont vous êtes une des *gloires*.

« J'ai pensé immédiatement au mot *blague*, qui, par aucun de ses sens n'a rien à faire avec le texte — il y a une synthèse d'éléments divers empruntés aux mots qui terminent ces trois lignes. »

B. « En corrigeant des épreuves, j'ai l'impression d'une faute typographique que, pourtant, je ne trouve pas — je continue mon travail et trouve en effet, à la ligne suivante et sous l'endroit que je regardais auparavant, une lettre renversée.

C. « Hier, je lisais. Après avoir tourné un feuillet, j'ai l'impression d'avoir lu aux dernières lignes de la page précédente le mot : connaissance, en italiques. Cette idée me gêne un peu, les italiques me paraissant invraisemblables. Je vérifie donc et il se trouve que ce n'était pas le mot : connaissance qui était en italiques, mais un ou plusieurs mots voisins. »

D. « Cette après-midi, en lisant rapidement le titre d'un entrefilet dans un journal, je vois qu'il s'agit d'un attentat contre un personnage. Et j'ai immédiatement, sans y croire pleinement, l'idée, l'impression d'un *nouvel* attentat. Vérification faite, l'article s'intitule : Attentat contre le directeur du « nouveau courrier de la Sarre ». L'idée de « nouveau » est arrivée à la conscience assez nette et assez vite, sans les éléments qui devaient normalement l'accompagner, ou tout au moins sans être étroitement associée à eux. Elle s'est associée avec un élément, « attentat », qui avait pris une meilleure place que les autres dans l'esprit, sans pourtant réaliser une perception illusoire, ni même une croyance ferme, car j'hésitais à décider ce qui était nouveau. »

E. Il s'agit ici d'un nom que je cherche à évoquer, à quoi je ne réussis pas immédiatement. Voici la note telle que je l'ai prise jadis :

« Nom que je cherche à me rappeler :

GERVAISE DE LATOUCHE

J'ai pensé à

FLORIMOND DE RAMOND

par l'intermédiaire resté inconscient de *Germond de Lavigne*, traducteur de la *Célestine* de Fernando de Rojas. J'ai pensé à la *Célestine* mais le nom du traducteur ne m'est pas venu à l'esprit. »

F. « Les mots et les idées s'associent par les côtés identiques qu'ils présentent. Ces portions

identiques sont souvent bien abstraites. Ainsi en lisant un livre où se trouvait le mot : danse de Saint-Guy, la vue involontaire et vague de ce dernier mot, pendant que je lisais une ligne précédente, m'a fait penser au mot de Saint-Cyr et à l'école qui porte ce nom. Il y a une ressemblance évidente entre les deux noms. (Saint — trois lettres — un y). »

§ 2. LE FAIT G.

Voici maintenant une observation beaucoup plus longue, prise il y a un peu plus de vingt ans et publiée jadis ¹.

« Samedi, 7 novembre 1903, vers 3 heures.

« Tout à l'heure, après déjeuner, il m'est venu dans l'esprit un souvenir imparfait d'une pièce de vers que je n'ai pu arriver encore à me rappeler tout à fait. J'en ai la représentation rythmique, j'ai aussi une idée incomplète du sens de la pièce. Le rythme, que je me figure intérieurement, — sans savoir et sans pouvoir encore vérifier si mon souvenir est bien exact, — est celui d'une pièce en vers de sept pieds, divisés par quatrains comprenant des rimes féminines et masculines alternées, la première étant une féminine. C'est le rythme de la chanson d'*Eviradnus* : « Si tu veux, faisons un rêve... »

« Je me représente ce rythme au moyen de sons vagues, puis il se précise par des paroles sans signification, par exemple des vers comme ceux-ci :

Le pays le plus aimable
Est le pays où l'on va,

1. *Histoire d'un souvenir. Journal de psychologie*, 1904.

ou quelque chose d'approchant, car je ne suis pas bien sûr de n'y pas faire, en les retrouvant après environ une heure et demie, quelques changements sans importance d'ailleurs.

« Ce « monstre », ces deux vers ne me représentent pas seulement le rythme, mais aussi, dans une certaine mesure, le sens précis, l'allure plutôt, la direction de la pièce. Il y a des parallèles et des comparaisons. Et je me souviens de la chanson d'*Eviradnus*, et aussi de la chanson de *Ruy-Blas* (où le vers est différent) :

Qu'avril renouvelle
Les jardins en fleurs,
La fleur la plus belle
Fleurit dans ton cœur.

« Et je me rappelle encore vaguement le début d'une pièce de Villiers de l'Isle-Adam, un peu dans la manière de Hugo. Le rythme en est aussi le même¹, et il y a des rapprochements analogues, il m'en vient à l'esprit des bribes informes.

« Voici donc une comparaison que j'établis nettement entre deux pièces que j'ai à peu près également oubliées. Mais j'en garde une impression abstraite, un souvenir et puis un état d'esprit abstrait, intellectuel et affectif, une sorte d'émotion générale et de tendance qui me paraît convenir à l'une comme à l'autre et qui s'associerait, me semble-t-il, très bien à l'une et à l'autre si je me les rappelais. Encore me semble-t-il remarquer entre les deux quelque différence dans les sentiments qu'elles m'inspirent. Je ne crois pas d'ailleurs que la pièce inconnue et

1. « Je donne mes notes telles quelles avec leurs négligences et leurs obscurités. Je compare ici la pièce de Villiers de l'Isle-Adam non pas à celle de Hugo que je viens de citer mais à celle dont le souvenir confus m'était revenu à l'esprit. La suite de la note l'indique bien, mais il pourrait se produire ici quelque confusion. » (Note de l'article du *Journal de psychologie*, 1904.)

d'auteur inconnu, dont je parle soit de Villiers de l'Isle-Adam. Je la croirais plutôt de Hugo. Le nom de Gautier me vient aussi à l'esprit, mais je suis persuadé que la pièce n'est pas de lui.

« En écrivant cette note, je n'ai pas retrouvé plus de renseignements dans ma mémoire. J'ai d'ailleurs écarté, pour rédiger plus exactement les idées nouvelles qui commençaient à poindre, qui venaient se joindre aux précédentes.

« Maintenant je voudrais en laisser venir quelques autres qui me mettraient peut-être sur la voie. J'aimerais déterminer ma pièce de vers. Cela n'a pas d'importance. Mais ces souvenirs incomplets me laissent dans l'esprit une gêne sensible. Il me revient encore des vers de Villiers :

Autant de fleurs sur la terre
Que d'étoiles dans les cieux.

.

« Et ma pièce arrive enfin une minute après que j'ai écrit ma dernière ligne. Et c'est une pièce de Hugo, en effet ; je m'en rappelle maintenant quelques vers qui me suffisent pour la déterminer.

Jure de m'aimer toujours.
La chanson la plus joyeuse
Est la chanson des amours.

Soupire dans le hallier
La chanson la plus charmante
Est la chanson du berger...

« Je ne suis pas bien sûr que ce ne soit pas la chanson du berger qui est « joyeuse » et celle des amours qui est charmante »... « J'ai idée aussi qu'il y a quelque part « ravissante » et qu'il y a « tendre » et qu'il est question d' « une flûte », mais je ne sais pas trop où. J'ai l'impression que « ravissante » rime avec « charmante », mais

ce ne sont pas des rimes dignes de Hugo et j'hésite beaucoup : je pense que c'est une erreur de ma part.

« En même temps que ces paroles, la musique que Léo Delibes a composée pour elles me vient à l'esprit, et je me chante intérieurement quelques fragments. Il y a quelques mois j'avais lu, j'avais déchiffré (autant que me le permet mon ignorance du piano) et fredonné cette mélodie. Je n'y avais guère plus pensé depuis lors, il me semble, après en avoir été hanté pendant quelques jours.

« Je pense que ce qui m'a rappelé la chanson de *Ruy-Blas*, c'est peut-être que Hugo l'a faite aussi, que Léo Delibes l'a mise aussi en musique, c'est aussi l'analogie générale du sens, de l'« idée ». Ce qui m'a rappelé la chanson d'*Eviradnus*, c'est la ressemblance du rythme, probablement, et les analogies dues à la communauté d'origine. La pièce de Villiers m'est revenue à l'esprit à cause de son rythme et de la ressemblance de quelques (apparences)¹ générales de cette pièce de Villiers avec la manière de Hugo. Il est à remarquer que les deux vers — si j'ose m'exprimer ainsi, — qui se sont faits en moi, et que j'ai cités tout à l'heure, ressemblent beaucoup, abstractionnement et à quelques égards à ceux de Hugo. Le rythme est le même, le nombre de pieds, l'allure et le sens général : le... le plus... est la..., le squelette de la phrase est le même.

« Il y a là, ce me semble, un assez curieux — et non point rare — exemple de mémoire abstraite. Je me rappelais le rythme, la texture abstraite de la pièce, j'en avais une impression nette, vraie et juste et je ne pouvais imaginer la chair qui revêtait ce squelette. Alors j'y suppléais, assez involontairement, comme je pouvais. Je rempla-

1. « Mot omis dans mes notes et restitué approximativement ». (Note de l'article primitif.)

çais les mots de Hugo par des sons vagues ou des mots qui m'arrivaient *et dont je ne prenais guère le sens que par ce qui se rapportait à l'impression abstraite que j'éprouvais*. Car il ne m'est pas venu sérieusement à l'idée que « le pays le plus aimable » soit « le pays où l'on va ». Avec cela il faut reconnaître que mon esprit a eu une certaine tendance, une fois que ces mots sont arrivés à lui, à s'orienter dans cette direction, et que j'ai vaguement entrevu que cela pourrait se dire et se soutenir. Mais je ne m'y suis pas (arrêté ?) ¹.

Dimanche 8, matin.

« Hier au soir, vers cinq heures et demie, en sortant de chez un ami, il me revient un quatrain complet de la pièce de vers en question, mes souvenirs se sont donc perfectionnés et rectifiés, comme on peut s'en rendre compte en se reportant à ce qui précède :

Viens, une flûte invisible
Soupire dans le hallier,
La chanson la plus paisible
Est la chanson du berger.

« Je ne suis pas sûr que ce soit tout à fait exact, « paisible » ne me satisfait pas, la rime de hallier-berger est bien mauvaise. Ce matin, en écrivant ceci, je pense qu'il y a peut-être « verger » au lieu de « hallier ». La rime serait très riche et par ailleurs passable, mais verger est moins « poétique » que hallier. Il doit y avoir « verger » et je rectifie ainsi.

« Mon autre quatrain s'achève aussi, je pense à :

Viens, que ta voix ravissante
Jure de m'aimer toujours,
La chanson la plus charmante
Est la chanson des amours.

1. « Illisible dans le texte » (note de l'article primitif).

ou bien (à cause de la faiblesse de la rime ravissante-charmante) :

Viens, que ta voix qui m'enchanté

« Mais ce n'est pas bon.

« Maintenant je me crois sûr qu'il y a bien dans le texte « verger » et non « hallier ». Il me semble que je m'en souviens, que « verger » m'apparaît avec l'impression du passé, du « déjà vu », avec le « ton » particulier du souvenir remontant à l'époque dont il s'agit. Cette impression me paraît amenée ou tout au moins favorisée par mes réflexions sur la pauvreté des rimes hallier-verger, ravissante-charmante et sur la manière ordinaire de Hugo.

« Il m'est aussi venu à l'esprit, tout à l'heure, des embryons de quatrains faits sur le même modèle que ceux de Hugo ; ce sont des bribes restées isolées ; le développement ne se fait pas, je ne cherche pas à le faciliter et je l'arrête plutôt, les débuts n'étant pas d'ailleurs heureux.

Lundi 9, matin.

« Rien de nouveau. Mon souvenir n'a pas sensiblement évolué dans la journée d'hier. Je pense à « yeuse » et alors il m'arrive peu à peu des mots qui remplissent tant bien que mal, plus mal que bien, le cadre resté vide.

« L'imagination — autant que j'en puis juger — supplée la mémoire.

Le lierre autour de l'yeuse
 Met ses bras souples et doux.
 La chanson la plus joyeuse
 Est la chanson des époux.

« Et comme ça ne me plaît pas, il m'est venu, il me vient encore les (formes) ¹ suivantes :

Le lierre entoure l'yeuse
De ses rameaux verts et doux

Le lierre met sur l'yeuse
Son feuillage vert et doux

ou :

Le lierre entoure l'yeuse
D'un feuillage vert et doux.

ou :

Le lierre met sur l'yeuse
Ses rameaux souples et doux.

« Mais j'ai la conviction que rien de cela ne se trouve dans l'original. Ce sera à vérifier.

« (A remarquer, outre la substitution de phrases imaginées aux phrases du texte que le souvenir n'a pas conservées, la substitution involontaire du mot « chêne » au mot « lierre » en écrivant ce qui précède. Trois fois de suite cette inadvertance s'est répétée, et il m'a fallu raturer. Le mot « chêne » s'est substitué à l'autre sans doute à cause de sa ressemblance de son avec lui, et parce qu'il pourrait parfaitement, au point de vue de la mesure du vers, le remplacer. Peut-être aussi était...)

« Nouvelle variante :

Le lierre entoure l'yeuse
De ses bras souples et doux.

« (Je reprends, après avoir fait remarquer que j'avais encore commis le même lapsus, je me suis

1. Mot ajouté au texte.

arrêté après avoir commencé à écrire « chêne » pour « lierre ». Je voulais dire tout à l'heure que « yeuse » pourrait être en partie cause de la survenue de « chêne » par sa ressemblance de sens. Ceci peut servir pour voir comment s'opère la substitution psychique et ce qu'elle a souvent d'imparfait.

« Un peu plus tard, nouvelles variantes :

Viens, le lierre aime l'yeuse,
L'air est pur, le ciel est doux.
La chanson la plus joyeuse...

« (A noter que le second vers m'est suggéré probablement par un vers d'une chanson bretonne dont les paroles sont, en français, de Coppée : « Le ciel est bleu, le vent est doux... » Je note autant que possible les influences que je puis reconnaître, afin de voir dans ses détails, autant que je le puis, le mécanisme de la pensée. A noter aussi que je viens de travailler à mon livre sur *la Fonction de la mémoire et le souvenir affectif*. J'y ai travaillé également samedi.)

Mardi 10.

« Ce matin, en traversant le bois de Boulogne, il me vient encore des fragments de ma pièce. Sont-ce des inventions ou des réminiscences, je n'en sais trop rien. Je les accueille et je cherche à les encadrer, à finir un ou deux quatrains. Je verrai plus tard, en comparant avec la pièce originale, ce qu'il peut y avoir de souvenir et d'imagination en tout cela :

Une aube à peine voilée
Luit dans ton regard vainqueur ;
La chanson la plus troublée
Est la chanson de mon cœur.

« Je ne crois pas que la strophe, telle quelle, soit dans Hugo, mais les deux derniers vers pourraient bien s'y trouver. Je reste dans le doute. L'impression de souvenir, de « déjà vu » ne s'associe que d'une manière très vague à ces deux vers et ne s'associe pas d'une manière appréciable aux autres.

« Et je vois bien ce qu'il peut y avoir, en apparence, d'outrecuidant à se demander si ces vers sont de Hugo ou si on les a fait soi-même. Il faut considérer que, quoi qu'il en soit, Hugo en a au moins une grande part : le moule même du quatrain, l'idée, l'allure générale, et que cela peut suffire à excuser l'illusion. Et je crois me souvenir aussi que Zola, au cours d'une épreuve psychologique, attribua à Musset des vers qui étaient de lui, Zola. Et malgré quelque ressemblance dans l'allure de ses vers et de ceux de Musset, je me souviens aussi que je ne trouvais pas que Zola fît preuve d'un grand discernement critique dans l'épreuve en question. »

« Voici la pièce de Hugo telle qu'elle se trouve dans *les Contemplations* :

Viens — une flûte invisible
Soupire dans les vergers.
La chanson la plus paisible
Est la chanson des bergers.

Le vent ride sous l'yeuse
Le sombre miroir des eaux.
La chanson la plus joyeuse
Est la chanson des oiseaux.

Que nul soin ne te tourmente.
Aimons-nous ! aimons toujours !
La chanson la plus charmante
Est la chanson des amours.

« Mon impression générale abstraite sur l'ensemble de la pièce était donc à peu près juste. Toutefois je m'exagérais un peu les « parallèles », les « comparaisons » qu'elle renferme, le symbolisme, les associations de deux systèmes d'images différents à un centre commun, à une forme générale qui leur appartiendrait à tous deux et les réunirait. En cela j'étais trop influencé par le souvenir de la chanson de *Ruy-Blas*. La différence que je sentais entre les deux, je ne l'avais pas assez précisée, et je crois bien que je l'atténuais plutôt. Mais il n'y a guère là qu'une nuance. J'avais bien retenu le rythme, l'allure générale, jusqu'à la construction abstraite des deux derniers vers dont l'influence a été prépondérante, sans bien me rendre compte, je crois, du degré de précision de ce dernier souvenir.

« Le premier quatrain avait été peu à peu restitué d'une façon à peu près irréprochable. J'avais seulement mis au singulier les mots *vergers* et *bergers*. Je ne sais pas trop pourquoi j'avais d'abord pensé à ce « hallier » au lieu de « verger » et je ne vois pas pourquoi « hallier » m'avait paru plus « poétique ». Peut-être parce que le « hallier » est plus sauvage (moins utilisable aussi), peut-être parce qu'il s'était tout d'abord proposé à moi et qu'il appelait des raisons quelconques pour justifier sa venue. (Peut-être encore, comme un correspondant me l'a suggéré, m'a-t-il été donné par un souvenir inconscient d'*Eviradnus*)¹. Peut-être « hallier » est-il plus naturellement associé à « berger » par le sens tandis que « verger » l'est davantage par la ressemblance de son.

« De la seconde strophe, à part l'allure générale et tout ce que cette strophe-là a de commun

1. Cette dernière phrase, mise entre parenthèses, a été ajoutée à la note primitive.

avec les autres, je n'avais guère conservé que la rime *yeuse-joyeuse* autour de laquelle j'avais bâti comme j'avais pu. Je m'étais obstiné à faire de « la chanson la plus joyeuse » la chanson des époux. Il paraît que j'avais tort et que c'est celle des oiseaux. Je crois me rappeler que j'avais pensé aussi à celle des enfants, mais j'avais aussi bien fait de ne pas m'y arrêter. Je ne pourrais d'ailleurs dire avec précision pourquoi les mots que j'ai substitués involontairement à ceux de Hugo ont été ceux-là précisément et non pas d'autres. Je remarque seulement que j'avais conservé mon idée de « parallèle » et de « symbolisme » et que cette idée influençait ma construction : le « lierre », l'« yeuse », leurs enlacements peuvent rappeler et même d'une façon assez banale, le mariage et les époux.

« De la troisième strophe je ne suis arrivé à me rappeler que les trois derniers vers et le mot *toujours* qui rime avec *amours*. Je me suis trop butté à faire rimer *charmante* avec un adjectif, tout en me rendant compte du mauvais effet qui en résultait et à conserver cette phrase : « que ta voix... jure de m'aimer toujours » dont le style était cependant plutôt fâcheux.

« Je ne sais pas d'où ont été appelés les mots substitués aux vrais mots du poète, ni pourquoi ils l'ont été. Le mot « ravissante » s'était imposé à moi dès le début, et de même aussi le mot « tendre ». Ni l'un ni l'autre ne se retrouvent dans les vers de Hugo, mais les sentiments qu'ils évoquent sont assez en accord avec ceux qu'éveillent ces vers.

« Enfin l'autre strophe que j'ai donnée tout à l'heure ne se trouve aucunement parmi celles de Hugo. Je m'en doutais, comme je l'ai dit, et j'ai certainement mis de la bonne volonté à composer ce quatrain. Je m'y suis un peu amusé. Cependant je n'étais pas sûr qu'il ne fût pas dans

le texte original, et je lui trouve encore un air de « déjà vu » qui tient peut-être simplement au moule dans lequel j'ai jeté les mots, à l'allure qui est celle des autres strophes, à tout ce qu'il a en commun avec elles, et peut-être encore à d'autres analogies que je ne saurais, pour le moment, préciser. Il se peut bien que dans quelque vers de Hugo il y ait une aube qui luise dans des yeux. Je serais même plutôt surpris si l'on n'en pouvait trouver. »

La dissociation mentale

§ 1. LE SORT DES ÉVÉNEMENTS PSYCHIQUES.

Aucun état d'esprit ne peut durer tel qu'il est né. Si je sors de chez moi, des perceptions nouvelles m'assaillent continuellement et se succèdent sans répit, pendant qu'une série d'images, d'idées, d'impressions, d'émotions se déroule en moi, en s'entrelaçant parfois, non sans apparence de caprice, à la série des perceptions. Si je reste à la maison, les perceptions se succèdent encore quoique avec des changements moins sensibles, et les idées, les impressions, les images aussi. Je ne peux suivre une même idée qu'en en modifiant l'aspect, les détails, les applications, les associations et les conséquences. Je ne peux conserver un même sentiment qu'en le modifiant plus ou moins, en transformant les idées, les images, les émotions qui s'y rattachent, en prévoyant ou en préparant de nouvelles satisfactions ou de nouvelles peines. On dirait volontiers qu'il ne s'écoule aucune fraction appréciable de temps sans que notre état d'âme se modifie, si d'ailleurs nous avons un autre moyen d'apprécier le temps que ce changement même. Sans doute il reste

quelque chose de permanent, ou d'à peu près permanent sous ces transformations incessantes. C'est parfois une impression relativement concrète, comme une douleur sans répit, la douleur d'une dent malade, par exemple (qui n'est pas toujours identique à elle-même). Mais c'est surtout une disposition générale et relativement abstraite qui persiste à diriger la vie en déroulant la série de ses conséquences et en tendant vers une réalisation plus concrète. Si je sors, c'est la tendance qui me dirige, en vue de tel ou tel but, vers l'endroit où je veux aller, si j'écris, c'est l'ensemble des idées que je veux exprimer et qui détermine la suite des idées de détail, des mots, des mouvements un peu comme le ressort d'une montre lui fait marquer successivement toutes les heures du cadran. Ce qui subsiste, c'est toujours, à des degrés divers, une abstraction.

Nos états d'âme, à les prendre dans leur ensemble complexe, disparaissent donc continuellement et à mesure qu'ils naissent. Cependant tout état de l'esprit, comme tout état de la matière tend par lui-même à se conserver indéfiniment. Nul changement sans cause, et l'esprit a son inertie comme la matière, de même que, d'un autre point de vue, la matière a son activité et ses puissances, et qu'elle est, en un autre sens, aussi peu inerte que l'esprit. Les causes du changement, ici, nous les trouvons sans beaucoup de peine, soit dans le monde extérieur et dans les perceptions diverses qu'il provoque en nous, soit dans le monde intérieur, dans le jeu de nos désirs et de nos idées, conscientes ou non, dans leurs poussées, leurs associations et leurs discordes.

Que deviennent ces états d'âme ou ces fractions d'état qui continuellement s'évanouissent ? Nous savons qu'ils ne meurent pas tout entiers, qu'ils

ne partent pas sans espoir de retour. Continuellement nous sentons revivre en nous, en des reproductions plus ou moins intégrales et plus ou moins fidèles, des pensées, des images, des désirs d'autrefois, et rien en nous n'est jamais entièrement nouveau.

Rien non plus n'est jamais une reproduction exacte et complète du passé. Un état d'esprit, à un moment donné, forme une sorte de bloc à la fois incohérent et assez fortement unifié, cimenté par quelques tendances dominantes et durables dans leur fond, par la personnalité même. Et cela apparaît d'autant mieux que, ne pouvant d'ailleurs dire ce que c'est que l'instant absolu, la dernière division concevable dans le temps de l'activité psychique, nous considérons comme formant un même état d'esprit les petites oscillations de notre attention consciente qui passe rapidement d'une chose à l'autre pendant que se poursuit un même travail. Il y aurait ainsi toujours quelque changement même dans ce qui nous paraît comme un état d'âme unique. Quoi qu'il en soit, un état d'esprit comprend toujours une assez grande quantité de phénomènes divers, plus ou moins systématisés, coordonnés en plusieurs systèmes différents qui s'associent et s'aident plus ou moins, qui plus ou moins aussi se combattent ou se compensent, qui plus ou moins encore s'ignorent, agissent chacun de son côté, sans se servir l'un l'autre et sans se nuire. Mais tous ces éléments divers sont unis par leur rencontre dans cet ensemble systématisé et systématisant de l'esprit, de la personnalité, à l'état normal, qui les rattache les uns aux autres d'un lien réel mais parfois assez faible. Ainsi quand nous marchons dans la rue, nous pouvons à la fois exécuter les mouvements qui doivent nous conduire à un lieu déterminé, voulu d'avance, rêver à des choses diverses, nous réci-

ter des vers ou penser à nos travaux, à nos affaires, voir ce qui se passe autour de nous, éviter les passants, les remarquer plus ou moins et parfois les reconnaître. Tout cela peut être assez divers et disparate, l'affaire à laquelle je pense n'a peut-être aucun rapport avec ma démarche actuelle, une devanture que je remarque au passage n'a rien de commun avec les vers que je me récite. Mais tout cela est uni par ce que c'est *moi* qui le fais ou qui le subis, parce que c'est en moi que tout cela se passe. Et cette union suffit pour que plus tard le rappel d'une des sensations, des impressions, des idées d'un moment en évoque d'autres qui ont fait partie du même état complexe, et qui ne sont rattachées à la première que pour avoir, à un moment donné, fait partie du même bloc. Ainsi deux anciens camarades qui se réunissent un jour non point parce qu'ils ont les mêmes intérêts dans la vie, ou des goûts semblables, mais simplement parce qu'ils ont fait partie de la même classe dans un lycée ou de la même escouade dans un régiment. Et c'est là l'association par contigüité dont nous aurons à reparler.

Cet ensemble complexe à la fois unifié et disparate, c'est-à-dire fort incomplètement unifié, est un événement unique, produit d'un nombre indéfini de causes, de l'entrecroisement d'un nombre indéfini de séries de phénomènes dont la conjonction ne se présentera plus, et lui-même est une cause et un phénomène dont les effets vont immédiatement le supprimer; par cela seul qu'il existe il tend à se maintenir et il tend aussi fatalement, comme tout ce qui existe, à se supprimer. Il disparaîtra donc pour toujours, ne laissant subsister de lui que quelques formes fragmentaires, quelques éléments favorisés parmi ceux qui le composent. Parfois, certes, on aura l'impression, l'illusion de revivre une minute

passée, mais le fait seul qu'on a cette impression, la sensation d'étrangeté qui s'y joint établissent déjà d'un état à l'autre, si on les prend chacun dans sa totalité, une différence énorme. L'identité reste partielle, abstraite en un sens, et se réduit à une ressemblance.

§ 2. LA DISSOCIATION.

Si des faits psychiques disparaissent ainsi, et malgré le désir qui leur en reste, ne se rassemblent jamais plus dans leur unité d'un instant, c'est que l'ensemble s'est décomposé, que ses éléments se sont dispersés ou dissociés eux-mêmes en éléments secondaires ou d'ordre encore inférieur. Quelques-uns de ses éléments au moins se sont fixés dans l'esprit, ou quelques éléments de ces éléments qui pourront peut-être plus tard provoquer leur réapparition partielle. Nous ne nous occuperons ici de cette dissociation qu'en tant qu'elle intéresse la psychologie. Une partie de la force représentée par un état mental va se dépenser en faits physiologiques (modifications de la circulation et de la respiration, petits mouvements divers, rires, gestes divers, tics, etc.), ou même physiques peut-être ; nous n'avons pas à nous en occuper spécialement.

La dissociation des éléments, nous la constatons sans cesse. Et tout d'abord, divers systèmes se séparent visiblement, les uns continuant leur activité tandis que l'activité des autres s'arrête. Une partie de notre état d'âme tombe à chaque instant dans un oubli provisoire ou définitif, une autre partie se maintient.

Ce qui subsiste c'est tout d'abord une direction générale et systématique des phénomènes, une tendance, un désir que l'esprit sent ou ne sent pas consciemment, mais qui est bien réel puisqu'il

continue à le diriger. Je sors pour aller au concert. Une série psychologique, une sorte de film cinématographique se déroule, avec la succession des mouvements, des perceptions, des idées, des impressions qui accompagnent mes divers actes (prise de chapeau, de pardessus, de parapluie, marche, montée en tramway, etc.), des réflexions, remarques, idées suggérées par diverses rencontres, ou par le jeu intérieur des pensées et des images, des préoccupations intellectuelles ou affectives que j'accueille plus ou moins, et qui n'ont souvent aucun rapport avec le but de ma sortie. Tout cela apparaît et disparaît souvent assez vite. Mais une même tendance directrice se maintient (sauf accident psychologique ou autre) et règle l'activité tout en laissant vagabonder quelques sentiments et quelques idées.

La tendance directrice est ainsi comparable à une sorte de substance dont les faits successifs qui la servent apparaissent comme des manifestations — et l'on voit par là quel sens très positif peuvent prendre la substance et ses rapports avec les phénomènes. Satisfaite, elle disparaîtra aussi à son tour, phénomène fugitif par rapport à d'autres tendances plus générales et plus essentielles qu'elle a momentanément servies. Mais elle laisse dans l'esprit des traces, des éléments, des conditions de réapparition qui la feront peut-être revenir un jour à la vie, jamais identique à ce qu'elle fut à une minute unique. La soif est une tendance habituelle et qui revient avec quelque régularité, mais la soif de soixante ans n'est pas la soif de quinze ans, et même celle d'aujourd'hui n'est pas celle d'hier. Elles se ressemblent seulement, n'ont qu'une identité abstraite. D'autres tendances, plus particulières, ne reparaissent même plus dans la vie active. Il est des choses qu'on désire une fois en son existence ; des difficultés diverses, des changements de goût,

le manque d'occasions préviennent la récidive, ou simplement la curiosité satisfaite et le désir apaisé par une satisfaction. La tendance et l'acte n'existent plus alors que d'une sorte de vie d'ombre, comme un souvenir intermittent et plus ou moins agréable ou pénible.

Il arrive aussi que la tendance directrice ne sache pas maintenir son influence ; elle s'efface pour un moment ou pour toujours. On sort de chez soi avec un but défini et le hasard d'une rencontre vient éveiller quelque tentation nouvelle, l'esprit se laisse distraire et dans l'état complexe qui s'est formé, c'est la tendance directrice première qui disparaît, parfois sans trouble et sans lutte. Ou bien quelque souvenir subitement renaissant vient imposer une direction nouvelle.

Ainsi les systèmes psychiques un moment réunis, — réunis parfois comme des combattants sur un champ de bataille — se séparent, en laissant toujours quelques-uns de leurs éléments, quelques-unes de leurs conditions d'existence, capables, si les circonstances s'y prêtent, de les faire revivre un jour. Ce ne sont pas seulement les tendances déjà exercées et un instant directrices qui se conservent ainsi, ce sont aussi de simples détails, des images détachées, parfois sans grande importance. De nos promenades, de nos voyages, de partout nous emportons souvent ainsi des souvenirs, des impressions sans liens bien logiques avec la direction générale de notre activité au moment où ils sont entrés en nous. Il en est qui nous hantent avec obstination, et malgré nous, d'autres qui sommeillent ignorés dans les régions sombres de l'esprit et que réveille parfois un concours singulier de circonstances. Des images, des impressions nous arrivent ainsi sans que nous sachions toujours pourquoi, et nous avons aussitôt l'idée que nous n'avions point pensé

à elles depuis des années. D'autres au contraire accourent au premier appel. Tous les degrés de souvenir ou d'oubli sont possibles, sauf sans doute la persistance absolue et complète (certains cas d'extase pourraient être intéressants à examiner à ce propos, mais ne me semblent pas contredire ceci) et peut-être aussi l'oubli absolu. On a pu soutenir avec vraisemblance que rien ne disparaît complètement de ce qui a vécu en nous. Et il paraît difficile qu'il en soit autrement. Un fait d'ordre quelconque qui s'est produit n'importe où engendre une série d'effets qui ne se termine pas. « Ainsi meurt sans laisser de trace, dit le poète, le chant d'un oiseau dans les bois », mais ce chant a ébranlé l'air et si faible que soit son action, elle a, à sa manière, changé pour l'éternité quelque chose dans le monde. Les éléments abandonnés en nous par nos divers états d'âme sont souvent impuissants à les rappeler dans le cours ordinaire de la vie, mais certains faits pathologiques en ont révélé, en divers cas, l'in vraisemblable pouvoir.

Tous ces éléments, ces fragments de l'état primitif disparate et unifié se sont donc détachés de ceux avec lesquels ils s'étaient rencontrés et associés un moment. Ce n'est pas que l'ensemble de l'expérience primitive ne puisse être aussi conservé sinon dans tous ses détails au moins dans ses lignes générales. Ses proportions, son squelette peuvent être gardés par nous et paraître, mais bien des éléments y manqueront, et d'autres surviendront, le marqueront du signe du présent. De sorte que l'ensemble même est ramené à n'être, lui aussi, qu'un fragment, — comme le squelette est un élément de l'organisme, — mais un fragment qui représente la totalité.

La dissociation de nos états de conscience est un fait très général, universel même. La réalité en sera d'autant plus évidente qu'elle sera mieux

expliquée, et que nous en discernerons mieux les causes, le mécanisme et les effets.

§ 3. SUR LE MÉCANISME DE LA DISSOCIATION.

Quelques personnes se réunissent dans un salon pour causer, prendre le thé, ou dans un bureau pour traiter une affaire. C'est, en petit, un « état social » assez analogue à nos « états de l'âme ». Puis l'affaire réglée, ou le thé pris, et les propos échangés, elles se séparent. Chacune est reprise par d'autres soins : affaire encore ou autre visite, devoir de famille ou souci de la maison, ou toute autre occupation qu'on voudra. Pareillement les différents éléments de l'état d'âme sont happés, disjoints des autres par des tendances, des habitudes, des pouvoirs divers dont un des buts de ce travail est de rechercher la nature, et dont les effets peuvent être continuellement observés.

Leur action est en certains cas particulièrement apparente. Le plus simple et le plus net est celui où nous remarquons avec conscience un fait, où nous le tirons hors de ses compagnons parce qu'il intéresse une passion dominante, une habitude impérieuse, une préoccupation actuelle. Chacun tire constamment, parmi les perceptions, les idées, les images qui lui arrivent, ce qui s'adapte aux désirs qui dominent sa vie ou au caprice du moment. Le reste, on le néglige, et, dans une large mesure, on l'oublie. L'amoureux sera frappé par ce qui peut servir ou contrarier son amour, et l'homme qui attend un tramway remarque avec soin le numéro de la voiture qu'il voit arriver. Et remarquer une chose c'est toujours la séparer de celles qui se présentent avec elle et qui font partie souvent du même état d'âme, mais qui ne font qu'y passer et assez souvent, y passer inaperçues.

Mais ces fragments de l'état de conscience qui sont ainsi vite rejetés par le désir du moment, sont plus ou moins accueillis, saisis au passage par d'autres tendances. Le fait seul qu'ils sont en nous témoigne déjà qu'ils ont été accueillis, que nos sens et nos appareils de perception, d'idéation, d'activité affective les ont reçus. Sans cela ils nous seraient demeurés extérieurs, étrangers, ou bien ils auraient, en y pénétrant détruit l'esprit et l'organisme. Et en effet bien des forces du dehors nous restent ainsi longtemps étrangères. Il a fallu que l'électricité nous arrivât par des détours assez compliqués pour que nous ayons pu arriver à en connaître les lois, bien des radiations nous sont restées longtemps inconnues, et il est assez vraisemblable que des forces existent hors de nous ou peut-être en nous que nous ignorons encore, que nous ignorerons même toujours, soit qu'elles n'aient trouvé dans notre organisme aucune porte ouverte vers notre esprit, soit que notre organisme leur soit absolument perméable et que, ne les arrêtant nullement, il ne puisse en être affecté et les signaler à notre intelligence et à notre sensibilité.

Tout ce qui pénètre en nous intéresse au moins notre pouvoir, notre habitude de voir, d'entendre, de toucher, de penser, ou de sentir. Mais le champ de l'activité mentale, le champ psychique (comme on dit le champ visuel) n'est pas illimité, toutes les puissances qui sont en lui ne sauraient se déployer à la fois, et les plus faibles des éléments, ceux qui, pour le moment ou pour toujours, n'intéressent presque rien en nous, ou que les circonstances empêchent d'entrer en rapport avec les tendances qui pourraient s'en servir, restent inutilisés, méconnus, inconnus, oubliés. Ils ressemblent à ces objets relégués en quelque grenier, parce qu'on ne savait qu'en faire. On ne pense plus à eux, on les possède pourtant toujours et.

à l'occasion, ils pourraient devenir précieux si l'on se rappelait leur existence. Et en effet, considérons cet événement familier par son côté psychologique, pensons aux représentations des objets et non aux objets eux-mêmes et nous avons un cas du fait que je signale. Bien des souvenirs languissent ainsi en nous, dans les armoires négligées de notre esprit qui, s'ils étaient évoqués, pourraient aider à la marche de telle idée, à la satisfaction de tel désir. Mais ils en sont séparés et le resteront si quelque hasard un jour ne les réveille de leur engourdissement et ne les offre à l'esprit surpris de cette aubaine. Cette aubaine ne se produit pas toujours, il y a bien du gaspillage dans la vie de l'esprit.

Ainsi dans un état d'âme un peu complexe et disparate comme ils le sont tous, la tendance, favorisée par les circonstances et l'organisation psychologique se maintient plus ou moins, les autres éléments, s'ils ne tiennent pas à elle, sont dispersés, attirés par diverses tendances, et chacune y prend dans la mesure de ses forces ce qui lui convient. Un élément, un groupe d'éléments, peut d'ailleurs être rattaché à diverses tendances : un même mot, par exemple, peut entrer dans bien des phrases, un même fait dans bien des théories. Quelques-uns acquièrent même une vie plus indépendante, il en est de spécialement élevés pour rester ainsi à la disposition de qui en a besoin dans la vie mentale, systématiquement isolés, dégagés de toute combinaison stable, toujours prêts à former, dans des limites variables, des groupements nouveaux. Il suffit de rappeler comment on apprend à lire, à écrire, à jouer du piano, comment on étudie une langue, et les résultats des exercices répétés.

Si d'ailleurs les états de conscience sont ainsi continuellement décomposés, leurs éléments, comme nous l'avons entrevu, ne perdent pas toute affinité

réci-proque. Ils ont été unis par un même moi, dans un même ensemble synthétique, raccordés à un même système de tendances, à la personnalité du moment où ils se sont rapprochés, à ce sentiment obscur et puissant qui est notre conscience de nous-mêmes à un instant donné. Il leur en reste quelque disposition à rester unis ou à s'unir de nouveau, au moins par l'intermédiaire de ce qui subsiste plus tard dans la personnalité d'alors. Cette affinité n'est pas détruite par les associations nouvelles et plus rationnelles qui les ont engagées depuis.

Voilà bien longtemps que je répétais avec mes petits camarades les syllabes : ba, be, bi, bo, bu, mais j'ai conservé quelques vestiges de mes expériences d'alors, des impressions d'ensemble de ma personnalité naissante, confuse et précise à la fois, des souvenirs, des images visuelles de la petite école, de sa cour, de la maîtresse, des petits événements de la vie d'écolier, des couleurs, des sons, des odeurs, des cahiers et des lettres. Ces syllabes, dans leur assemblage méthodique et puéril ne me servent plus à rien, je les emploie continuellement en parlant sans y prendre garde et sans penser à mon enfance, mais elles peuvent aussi se présenter à moi dans l'ordre où elles étaient alors, et elles ne se sont point complètement dissociées. Elles se sont séparées, multipliées, elles sont devenues les rouages obéissants d'une foule de mécanismes qui les emploient successivement, elles ont gardé pourtant quelque attachement pour leurs compagnes primitives et savent encore se rapprocher d'elles à l'occasion.

De même certain livre de Huxley sur les sciences naturelles évoque encore en moi des impressions sans rapports avec la philosophie scientifique. Je vois encore la chambre où je le lisais, la fenêtre et le jardin, le siège où je m'installais paresseusement, et je fais une reconsti-

tution synthétique, abrégée, affaiblie, très incomplète, mais à peu près fidèle, je crois, dans l'ensemble de mon état d'esprit d'alors. Je puis en même temps me rappeler le sujet de quelques-unes au moins des études qui composaient le livre, leurs tendances, quelques détails. Beaucoup d'autres détails ont disparu au moins de ma mémoire consciente. Ainsi ces différentes représentations ces impressions diverses, qui ont été jadis unies peuvent se rapprocher encore et s'appeler l'une l'autre. Pourtant, elles se sont dissociées aussi et chacune a joué son rôle dans la vie mentale, se combinant aux éléments psychologiques qui lui convenaient, et restant la plupart du temps bien à l'écart de ceux avec qui elle s'était trouvée un moment réunie.

Ainsi la dissociation est un procédé continu de l'esprit, variable d'ailleurs dans ses formes et dans ses résultats. On parle quelquefois de lectures « digérées ». Mais l'esprit est en ce sens occupé à digérer non seulement ses lectures, mais toutes ses expériences, à les décomposer pour en utiliser les éléments en les engageant dans de nouveaux systèmes, à les analyser pour créer avec eux, au moyen de l'organisation acquise déjà, des synthèses nouvelles¹. Retenons ici que c'est une nécessité pour tout état psychologique de se décomposer en éléments divers qui vont être recueillis par des tendances diverses, des systèmes préhenseurs dont nous verrons plus loin la nature et la fonction, et qui pourront arriver ainsi à une existence relativement indépendante. Ces éléments réagiront d'ailleurs sur les tendances où ils seront pris, les transformeront plus ou moins, en formeront même d'usitées, mais ceci est un

1. On peut trouver une étude de l'analyse (qui suppose la dissociation, qui est une dissociation) faite d'un autre point de vue dans mon petit livre : *Analystes et esprits synthétiques*.

autre côté des choses que nous retrouverons ailleurs.

§ 4. L'ÉTAT DE CONSCIENCE MOMENTANÉ.

L'état de conscience momentané dont nous examinons la décomposition n'est pas sans présenter quelques difficultés. J'ai dit qu'il ne pouvait se maintenir sans changement pendant un laps de temps appréciable, si court qu'on le supposât, mais un laps de temps appréciable n'est pas la plus petite division possible du temps. Il ne faut pas, quand nous parlons d'un état de conscience de l'instant, prétendre donner aux mots une rigueur absolue. En fait, l'état mental tel que nous pouvons le comprendre et le connaître s'étend sur un temps toujours appréciable et par conséquent comporte déjà quelques changements, quelques oscillations de la conscience, du regard intérieur qui se porte tantôt sur l'un, tantôt sur l'autre des rouages en train de fonctionner. Je ne puis saisir mon état de conscience actuel qu'en le prenant avec un peu de ce qui le précède et un peu de ce qui le suit. Une tranche de vie psychologique a toujours une certaine épaisseur. On pourrait dire qu'elle n'a vraiment de sens et peut-être d'existence que par ses causes et ses effets, pour qui sait à peu près d'où elle vient et où elle va.

Tous les éléments qui se dissocient, nous ne pouvons non plus les constater et les comprendre qu'en leur attribuant une durée appréciable. Je n'ai pas d'ailleurs à essayer ici de construire une métaphysique du temps, à chercher s'il est divisible à l'infini et ce que deviendrait une réalité soumise à cette division. Le problème psychologique dont nous nous occupons ne suppose pas que la question métaphysique soit réso-

lue, ni même posée, et la conception ordinaire du temps nous suffit pour l'examiner.

§ 5. ABSTRACTION ET DISSOCIATION.

La dissociation fatale de l'état de conscience a été trop négligée, à mon avis, par les psychologues. Et c'est pour cela qu'ils n'ont pas toujours très bien compris l'abstraction, sa nature et sa fonction, qu'ils n'en ont bien reconnu ni toutes les forces ni tous les pouvoirs.

Le mot abstraction est pris d'ordinaire en psychologie dans un sens assez étroit, pour désigner l'opération qui isole une qualité d'un fait concret, ou l'idée que cette opération crée. La solidité, par exemple, est une abstraction, l'idée de solidité est une idée abstraite. Mais le mot abstraction comporte aussi un sens plus large. C'est, dit le petit dictionnaire Larousse, « l'opération de l'esprit par laquelle il considère isolément des choses unies » et le « résultat de cette opération ». Je crois qu'il y a intérêt à conserver cette définition, en indiquant d'ailleurs que les « choses » peuvent aussi bien être des personnes, et aussi des états psychologiques. En ce sens, c'est faire une abstraction que de considérer un homme en lui-même, hors de la société qui l'encadre, comme de séparer les divers éléments d'un état mental donné. Toutes les dissociations que nous avons indiquées sont en ce sens des abstractions. Il est évident que l'abstraction au sens étroit est une dissociation d'espèce singulière, un exemple particulier de ces abstractions-là.

Rapprochons-les donc. Un objet n'est jamais pour nous qu'un système de qualités, c'est-à-dire de forces, un événement, un fait n'est qu'un faisceau de rapports. L'ensemble d'un état psychologique est un faisceau de faits psycho-

logiques, c'est-à-dire de systèmes de rapports et de qualités, de forces qui se groupent en plusieurs associations assez distinctes les unes des autres quoique reliées ensemble par leur rencontre en une personnalité. Séparer un de ces groupes, dans ce groupe isoler un des systèmes, dans ce système isoler un rapport ou une force, ce sont des opérations qui, malgré leurs différences, sont essentiellement identiques.

En certains cas l'esprit défait par l'abstraction ce qu'il a fait lui-même. Comme on l'a fait déjà remarquer, ce sont des qualités abstraites que nous donnent nos sens. Nous voyons la couleur, bien souvent, sans percevoir le contact, sans entendre le son, sans respirer le parfum. Sans doute notre esprit exercera encore sur ces données son pouvoir d'abstraire ; des différentes couleurs blanches il dégagera la blancheur et ainsi de suite. Mais son travail ne va pas moins vers le concret que vers l'abstrait. Et c'est ainsi que, selon les diverses sensations qu'il reçoit, il constitue, en les synthétisant, ce système de qualités diverses qu'est pour lui un objet ; une rose est une couleur, une forme, une solidité douce, c'est aussi un parfum. Ces synthèses de perceptions lui sont devenues si instinctives, se sont si bien établies en lui qu'un effort paraît nécessaire pour isoler la couleur ou la forme visuelle de la solidité perçue par le contact. Et cependant quand de notre fenêtre nous regardons les fleurs d'un jardin, ce sont des couleurs abstraites que nous percevons. L'objet concret est une construction de notre esprit qui s'y efforce continuellement et qui ne l'achèvera jamais. Nous n'arrivons pas au parfait concret, il manque toujours quelque chose à nos représentations les plus riches. Toutes nos connaissances sont à quelque degré, des abstractions, notre esprit travaille à la fois dans les deux directions opposées,

il sépare et il unit, il divise et il rapproche. Il part de données moyennes, mi-abstraites, mi-concrètes, et d'une part il en isole les éléments (ou plus exactement les représentations qu'il s'en fait), les rapports, les qualités, pour construire un monde d'abstractions qui figure pour lui le monde réel, et lui permet d'agir sur lui avec plus de précision et plus d'efficacité. D'autre part, il complète ces données, il les rend plus concrètes en les combinant avec d'autres données arrivées d'ailleurs ou par d'autres voies. C'est ainsi que de nos perceptions imparfaites nous avons pu extraire une certaine connaissance scientifique abstraite de l'homme, de son anatomie, de sa physiologie, de sa psychologie. C'est ainsi d'autre part que nous nous formons une idée d'une personne, en synthétisant les diverses observations dont elle est l'occasion, avec tout ce que nous pouvons apprendre sur elle plus ou moins indistinctement, et aussi avec ce que nous enseigne notre connaissance générale et abstraite de la nature humaine, et par là notre représentation devient de plus en plus concrète.

Si c'est une même opération que de séparer des qualités, des rapports ou des faits, c'est aussi une même opération que de combiner des faits, des qualités ou des rapports. Ce procédé-ci est une systématisation comme l'autre est une dissociation, et, si opposés qu'ils soient l'un à l'autre, les deux procédés sont constamment mêlés dans la vie de l'esprit qui est fait de leur union. Il n'y a pas d'analyse sans synthèse, ni de synthèse sans analyse. Nous ne pouvons associer que des fragments détachés de nos divers états de conscience. Et nous ne pouvons isoler un fragment d'état de conscience, un élément quelconque, sinon en le combinant à d'autres, et tout au moins à ces systèmes d'habitudes que sont nos pouvoirs de constater, d'interpréter, de comprendre. Quel

que soit le degré d'indépendance auquel puisse parvenir une idée, un désir, un élément psychique quelconque, cette indépendance ne saurait être absolue. Un élément totalement indépendant serait dans l'esprit une sorte de corps étranger et n'en ferait plus partie.

Si un état de conscience ne peut, comme l'expérience le montre sans cesse, se maintenir dans son intégrité, tout ce qui en subsiste est forcément une sorte d'abstraction, en prenant le terme dans son sens le plus général, le résultat d'une dissociation.

Toute représentation d'un objet est ainsi le résultat d'une dissociation opérée dans les données de nos perceptions, ou des idées fournies par nos divers rapports avec autrui, nos inductions, etc., et aussi d'une synthèse que l'esprit construit avec les éléments obtenus par l'analyse. Toute constatation, toute induction est à la fois une analyse et une synthèse, un moment d'une marche qui se dirige vers une forme relativement concrète en passant par des formes relativement abstraites. L'état de conscience total est lui-même une abstraction si nous le détachons de ce qui le précède et de ce qui le suit. Mon encrier se distingue pour moi de tout ce qui l'avoisine sur ma table et m'est donné dans la même vision. Il est en même temps la cause actuelle d'une perception de la vue, et la cause possible de perceptions diverses, et de mouvements variés, correspondant à l'usage que j'en fais. De plus il est une réalisation d'un certain nombre de lois physiques. L'idée que je m'en fais est un système d'éléments abstraits empruntés à mes expériences et à mes connaissances diverses.

Ces produits de la dissociation, ces éléments, ces abstractions dont notre esprit se forme et se nourrit sont bien plus variés qu'on ne paraît le croire. Ils sont parfois d'une simplicité, et en

même temps, par ailleurs, d'une complexité telle que leur réalité paraîtrait invraisemblable, si l'expérience ne nous obligeait à la constater. Nous en verrons des exemples, mais ce que nous remarquerons auparavant, c'est que cette abstraction rencontre dans chaque personnalité des limites que lui impose la nature même de cette personnalité et en garde, pour autant qu'on en peut juger, la marque concrète.

Cela trouble un peu l'abstraction, la spécialise, la caractérise, en fait une réalité plus concrète parfois qu'il ne le faudrait et en gêne un peu le fonctionnement. Taine, je crois, faisait remarquer qu'un Anglais qui dit : « My God » ne pense pas, ne sent pas comme un Français qui dit : « Mon Dieu ». Les états d'âme de deux Français diffèreraient peut-être moins, mais ils ne seraient pas non plus identiques, et une idée quelconque diffèrera toujours d'un esprit à l'autre. Elle n'est pas organisée de même, les expériences, les idées reçues qui ont contribué à la former ne sont pas exactement les mêmes, les éléments n'en sont pas pareillement dissociés, les conceptions, les sentiments qui les accueillent diffèrent toujours un peu, le moi qui opère la synthèse n'est pas le même. Ni la « justice », ni le « devoir » ne sont une même réalité pour deux personnes distinctes. Mais si nous prenons une formule d'apparence rigoureuse, mathématique ou philosophique : deux et deux font quatre, le tout est plus grand que la partie, il faut dire qu'elles ne sont pas absolument identiques dans des esprits différents. Elles gardent quelques traces de leur origine et de leur emploi, de vagues lambeaux d'images, d'idées, d'émotions, une allure plus vive ou plus lente, plus gauche ou plus dégagée, une puissance plus ou moins grande d'agir sur l'esprit et de régler sa marche, elles ont été diversement façonnées par les expériences ou les ensei-

gnements qui les formèrent, par les pratiques diverses auxquelles elles furent mêlées et qui les ont influencées diversement. Si épurées qu'on les veuille, il semble bien que le fait d'appartenir à un esprit et d'y vivre en compagnie d'un groupe unique d'idées, de sentiments, de tendances, leur imprime une marque spéciale. Les idées ne sont pas interchangeable. En passant d'un esprit à l'autre elles se modifient à divers égards.

Cela n'empêche pas que certaines abstractions n'aient acquis une même valeur logique si on ne les considère pas dans leur réalité concrète de faits psychologiques (car une abstraction est bien évidemment de ce point de vue une réalité concrète), mais que, par une abstraction nouvelle, on ne regarde qu'à leur emploi dans certaines circonstances. La proposition : deux et deux font quatre n'est pas tout à fait identique chez un écolier, chez un mathématicien, chez un marchand. Elle peut s'associer chez l'un à des images de tableau noir, à des impressions de classe, chez l'autre à d'autres propositions abstraites, chez le troisième à de vagues impressions d'opérations commerciales, de marchandises, de comptes à faire. Mais si les trois personnes sont amenées à effectuer une même multiplication et à se servir de cette formule, le résultat de l'opération sera (sauf le cas de maladresse d'un des opérateurs) exprimé par des chiffres identiques, ou plutôt, pour éviter des subtilités inutiles, pourra être représenté par les mêmes chiffres.

C'est que, en ce cas, nous ne considérons plus les idées abstraites dans leur nature réelle et dans leur vie, nous ne voyons plus en elles que ce qu'elles ont de commun, nous les examinons moins du point de vue de la psychologie que de celui de la logique. Nous ne tenons compte que de quelques résultats abstraits de leur action. Par une abstraction nouvelle pratiquée sur ces abs-

tractions, nous les épurons, nous en extrayons une certaine essence, comme elles avaient extrait l'essence de perceptions, d'images, d'autres idées. Et la nouvelle abstraction que nous formons ainsi portera encore la marque de l'esprit qui la produit et du milieu où elle naît et se forme. Si nous sommes plusieurs à l'extraire, elle ne sera pas identique en nous. Cette marque propre, nous pourrions la négliger encore et convenir implicitement en quelque sorte, de ne pas en faire état. Ainsi arrivons-nous à nous entendre un peu artificiellement, en écartant ce qui nous distingue, et en isolant ce qui nous unit et nous identifie partiellement, en faisant que le « même. » prenne le pas sur l'« autre ». C'est l'affaire de la vie sociale. Mais au fond nous restons toujours impénétrables, isolés, étrangers à ce qui n'est pas nous, et même toujours plus ou moins divisés en nous-mêmes, étrangers même pour nous.

§ 6. SUR LA NATURE ET LA NAISSANCE DES ABSTRACTIONS.

On a dit, ou à peu près, que nous avons un état d'esprit correspondant à la conjonction : et, un autre état d'esprit correspondant à la conjonction : ou. Cela est vrai ou peut l'être, et c'est bien là l'idée abstraite d'addition ou d'alternative et l'attitude qu'elle détermine. En précisant un peu plus on pourrait dire que l'idée abstraite correspondant à ces conjonctions peut exister, plus ou moins nettement, à l'état à peu près pur. Évidemment il est facile de réciter — si on la sait — la liste des conjonctions sans prendre du sens de chacune d'elles une conscience bien nette. On peut aussi, pour chacune d'elles, éprouver une disposition particulière, difficile à définir autrement qu'en disant qu'elle correspond à cette

conjonction. Mais il paraît bien que certains esprits peuvent particulièrement isoler et reconnaître ces éléments abstraits, les considérer en eux-mêmes. D'autres, au contraire, emploieront correctement les conjonctions et par conséquent réaliseront bien les états d'âme qui leur correspondent, mais ne penseront pas à les isoler, à les éprouver à part et pour eux-mêmes. Ils feront très bien la différence entre « lui et moi », « lui ou moi » sans s'amuser à comparer en eux-mêmes « ou » avec « et ».

Les faits rapportés au début de ce travail peuvent à mon avis nous aider à comprendre la dissociation des éléments, la nature et la formation des états abstraits (au sens général comme au sens spécial du mot). Ils montrent comment les éléments de l'esprit se détachent des états de conscience dont ils ont fait partie, soit pour exister dans une indépendance relative, c'est-à-dire dans un petit groupe qui les rattache à l'esprit mais qu'ils dominent sans s'engager avec lui définitivement en d'autres systèmes plus larges, soit pour s'allier plus ou moins à propos ou se subordonner plus ou moins à des tendances directrices.

Dans le fait A les éléments représentent plutôt des choses que des qualités. Des lettres, sous l'influence d'une opinion, d'une tendance, d'une habitude, sortent des systèmes qui les encadrent et forment un mot qui n'est pas actuellement donné par l'expérience, mais qui tend à se donner pour tel, en beaucoup de cas de ce genre, et qui se contente ici d'être une sorte de représentation abstraite, empêchée sans doute, par le reste assez vague pourtant de l'état total, de se développer en illusion, et comme le produit d'une sorte de suggestion.

Je n'ai pas l'intention de rechercher ici les tendances ignorées ou conscientes que pourraient

révéler les faits cités par moi. J'entrevois bien quelques explications ou quelques hypothèses possibles, mais elles seraient sans grande importance ou trop hasardeuses. De plus je ne désire nullement examiner ici ma psychologie personnelle, mais étudier quelques points de psychologie générale. Cependant je m'arrêterai un peu en passant sur le fait A qui prête occasion à quelques remarques moins particulières.

Ce fait est une sorte de lapsus enrayé, d'ébauche de lapsus et beaucoup de lapsus sont intéressants. Les psychanalystes ont eu raison de les étudier de près, d'en mettre en lumière l'importance. S'ils ont été, en tel ou tel cas spécial, amenés à l'exagérer, cela n'a rien que d'assez naturel. Que d'autre part la nature et le sens du lapsus aient été depuis longtemps signalés et analysés par la psychologie, utilisés par la littérature¹, cela n'empêche pas que Freud ait beaucoup plus insisté qu'on ne l'avait fait avant lui. On peut supposer que l'observation A illustre une tendance à tenir pour propos sans valeur, pour des « blagues » au sens familier du mot les félicitations officielles, les compliments de circonstance et, si l'on peut dire, de position ; on en reconnaîtra même un indice de plus dans le fait que j'ai cru devoir mentionner, en notant mon observation, que le mot suggéré ne convenait point à la situation.

Ce sentiment assez banal du peu de valeur (à certains égards, car il faudrait distinguer) des compliments officiels existe en moi comme en beaucoup d'autres. Il n'est pas inconscient, je ne cherche point à me le dissimuler ni ne m'en préoccupe beaucoup. D'ailleurs, j'ai oublié les circonstances auxquelles se rapportaient les trois lignes citées.

1. On en trouve un exemple amusant à la fin du *Voyage de Monsieur Perrichon*, de Labiche.

Et j'admets bien volontiers que cette fois les compliments collectifs étaient mérités et même sincères. Mais évidemment, si j'ai écrit que par aucun de ses sens le mot « blague » ne pouvait intervenir ici, c'est qu'il me paraissait au moins possible de supposer qu'il s'appliquait assez bien, ou que je le pensais. Et je voulais prévenir cette interprétation.

J'incline donc à croire que cette ébauche de lapsus a été en partie amenée par cette impression que les félicitations officielles ne doivent pas bien souvent être prises au sérieux, mais que cette impression, bien qu'éveillée par analogie dans les circonstances présentes, ne devait pas être présumée s'y appliquer légitimement. Le lapsus a été commencé par la rencontre fortuite des lettres *b, l, g, e* et peut-être du son *oi* (comme renfermant un *a*) qui ont suggéré un mot connu et capable de les unir toutes. Mais il a vite provoqué une réaction tendant à rejeter l'association offerte. Le fait est trop ancien pour que j'apporte des affirmations absolues, mais mon interprétation me paraît très vraisemblable, et l'on trouverait aisément des faits de même sens et de même portée.

Plusieurs observations se proposent. Notons donc que les tendances qui détournent vers un lapsus le travail de l'esprit peuvent être sans mystère, connues et acceptées par nous. Elles interviennent parfois à notre insu, mais parfois aussi nous apercevons bien leur jeu. Nous pouvons les connaître sans discerner toujours leur action. L'inconscience est chose relative, constamment variable. Il ne faut pas se figurer l'inconscient comme une sorte de personnalité mystérieuse, cachée sous celle que nous connaissons, luttant avec elle, la trompant pour la dominer et la diriger. Cela peut se réaliser en certains cas, dont il ne faut pas tirer une règle générale.

En fait, nos tendances, nos croyances, notre activité passent constamment de la conscience à l'inconscience en s'arrêtant souvent à des états intermédiaires. Elles agissent comme un mécanisme bien monté qui continue à fonctionner qu'on le regarde ou non. Même les tendances que nous connaissons le mieux agissent parfois à notre insu et d'autres que nous ignorions nous sont brusquement révélées à la lueur de quelque événement, par quelque crise, par quelque orage qui les illumine à l'improviste. L'amour, l'ambition peuvent se révéler ainsi. Une fois aperçues, devenues conscientes, ces tendances peuvent être rejetées, combattues ou acceptées. Elles prennent alors des rapports plus étroits et mieux définis avec le moi et les autres désirs, composent avec eux, luttent, s'installent. Combattues et repoussées, mais non détruites, elles peuvent s'exiler en quelque sorte dans quelque coin obscur du moi, s'y maintenir, ignorées du moi officiel qu'elles troublent plus ou moins. Elles sont alors les artisanes de névroses, de ces désordres singuliers que Pierre Janet et Freud ont étudiés. Il n'en reste pas moins que l'inconscience relative est une forme nécessaire et très fréquente de la vie normale. Un esprit pleinement conscient de tout ce qui se passe en lui est une conception chimérique et même contradictoire. Il connaîtrait non seulement ses états et ses actes, mais la connaissance de tout cela, et la connaissance de cette connaissance, — et ainsi de suite. S'il persévérerait dans cette voie, il aboutirait vite à l'impuissance complète.

Les faits de dissociation et d'abstraction confirment cette vue sur l'inconscience. Assez souvent nous remarquons très bien certaines dissociations, mais dans la décomposition d'un état de conscience, il semble que toujours une partie des faits échappent à notre regard intérieur et qu'ils n'en

ont pas moins de réalité. Mais ce n'est pas toujours le même élément qui intéresse notre conscience et attire son intervention. A ne prendre que des ensembles ordinaires de perceptions visuelles, c'est tantôt d'une partie de cet ensemble que nous prenons conscience, tantôt d'une autre. Il nous arrive assez souvent de dire : je n'avais pas remarqué, en tel endroit, telle particularité de telle maison. Et le jour où nous prenons conscience de cette partie de nos perceptions, d'autres parties remarquées auparavant effleurent à peine notre conscience — car entre la conscience aussi pleine, aussi nette que nous pouvons la réaliser et l'inconscience absolue, il y a bien des formes intermédiaires, selon le nombre, l'importance, l'activité, la durée des tendances avec lesquelles l'objet du sens intime est mis en relation.

Il faut remarquer encore que les tendances révélées par les lapsus ou la maladresse mentale peuvent être assez faibles, et, si elles sont fâcheuses n'exposer pourtant qu'à des dangers médiocres ou nuls. Des désirs vivent en nous, opposés à ceux qui nous dirigent d'habitude et auxquels nous consentons, ils peuvent être débiles, imperçus, inavoués à nous-mêmes, et aux autres encore plus. Aucun de nos sentiments n'est absolument pur, aucun ne règne en nous sans quelque opposition. L'affection est toujours suivie de quelque éloignement, de quelque discorde. La haine ne va guère sans quelque sympathie partielle, cachée, combattue parfois. En certains cas le mélange des sentiments est visible, avoué. On s'en glorifie à l'occasion comme d'une preuve d'esprit de justice, d'indépendance, de largeur de vues. En d'autres cas on en serait honteux comme d'une tare, affligé comme d'une déchéance, on le dissimule ou on l'ignore. Il est possible, il arrive que des dispositions, des inclinations cachées se traduisent par des rêves, par des rêveries,

par des lapsus. Il n'en faut pas conclure qu'elles sont le vrai fond, la nature essentielle de l'esprit. Il se peut très bien que, faibles, peu impérieuses en somme, mais longtemps comprimées, elles profitent d'une occasion, du repos, du sommeil des vraies directrices pour se donner une satisfaction légère, ou même le contentement illusoire du rêve, ou de la rêverie qui leur suffira très bien. Si Ophélie devenue folle chante une chanson un peu libre ce n'est sans doute pas que sa chasteté fût une hypocrisie, mais simplement qu'il y avait en elle, comme chez tous les humains, des désirs et des connaissances qui ne trouvaient pas à s'employer dans le cours ordinaire de la vie, et qui auraient continué à se soumettre, tant qu'il l'aurait fallu, dans une vie normale, sans trop de peine ni de trouble. Bien des désirs cachés savent fort bien se contenter de petites joies inoffensives, comme un chien qui aboierait d'autant plus volontiers après un passant qu'il se sentirait séparé de lui par une grille ou retenu par une chaîne.

§ 7. FORMES DIVERSES DE L'ABSTRACTION.

Le fait A ne nous a pas fait peut-être dévier de notre route, car tout ce qui précède nous montre comment les tendances déjà fournies assimilent les éléments des perceptions, des états de conscience en général. Mais il nous a fait un peu stationner. Le fait B nous montre assez curieusement, il me semble, une impression abstraite qui naît je ne sais trop pourquoi et reste isolée. Elle arrive à l'esprit sans aucun lien avec ceux des éléments du même état d'âme qui parviennent au sens intime. Elle comprend une idée abstraite accompagnée d'une sorte de très légère émotion, et se rapporte immédiatement à la tendance en

activité. Je corrige des épreuves et je *sens* une faute typographique. Je ne la vois pas, mon idée reste précise mais abstraite, elle ne s'incarne pas dans la perception visuelle d'un mot, elle ne comporte pas même la notion d'une forme particulière de faute, elle est abstraite et générale, tout à fait apte à nous montrer ce qu'est une représentation de cette espèce. Si l'on a nié l'existence des idées abstraites, c'est qu'on n'aurait voulu admettre comme telles que des faits qui auraient, tout en n'en étant pas, réuni quelques caractères des images concrètes, et l'on exigeait d'elles trop de vertus. Comme je ne corrige pas des épreuves pour contempler des idées abstraites et des impressions générales, je cherche à rendre mon idée plus concrète, à l'associer à quelque perception particulière. Mais à la ligne que je lis, je ne trouve rien qui puisse l'accueillir, je passe à la suivante et mon idée, mon impression s'ajustent alors à l'un des mots que j'y trouve, à une perception consciente. Ainsi, dans l'ensemble de l'état d'âme qui est au début de cette observation, un élément, sans être aperçu, avait pu parvenir à susciter une impression consciente qui traduisait fort justement sa nature. Et il faut en conclure à la fois qu'une idée et qu'une émotion abstraite sont possibles, qu'elles peuvent être extraites de l'expérience par une tendance, et qu'un état d'esprit comprend dans son ensemble, à côté de perceptions, d'images et d'impressions conscientes, d'autres éléments que n'aperçoit pas le sens intime et qui sont cependant étroitement liés à ceux qu'il aperçoit.

Dans le fait D, autre dissociation bien nette. C'est maintenant l'idée de « nouveau » qui se détache des éléments auxquels une lecture rapide ne l'a que faiblement associée. Mais elle ne reste pas isolée, elle tend à la fois à se séparer de ceux qui l'entouraient et à se joindre à d'autres. Elle

abandonne à peu près les mots « courrier de la Sarre », ou du moins ce qui les représente en moi dans cette perception mal venue et vite démembrée, pour s'associer promptement au mot « attentat » fourni par le même passage mais de manière à ne pas se combiner normalement à l'idée de nouveauté ou de renouvellement.

Il se pourrait aussi que, la lecture ayant été très rapide, l'idée de « nouveau » ne se fût pas associée dans l'esprit à celle de « Journal de la Sarre ». Les perceptions ont pu être incomplètes, confuses, mal ordonnées, les mots et les idées ont pu arriver à l'esprit un peu pêle-mêle, comme il advient quand les yeux errent sur un texte imprimé sans s'astreindre à suivre avec rigueur l'ordre des lignes et des mots. En tout cas si l'association juste a été esquissée, ce qui est possible, elle n'a pas eu le temps de s'établir solidement. Alors l'idée de « nouveau » reste un peu isolée, ne se fixe pas d'emblée. Elle essaie d'agripper l'idée d'« attentat », mais elle flirte sans se faire épouser. L'esprit soupçonne quelque piège, et n'accueille pas sans réserve cette liaison. Il vérifie les titres et rétablit l'ordre.

Quoi qu'il en soit l'idée de « nouveau » a bien acquis ce degré d'indépendance qui lui permettait d'entrer en des associations diverses, de rester un peu en suspens entre deux ou plusieurs unions possibles. Telle est au moins l'interprétation que j'accepte. Une autre prétendrait que l'esprit hésite simplement entre deux affirmations complexes : « nouvel attentat » et « nouveau courrier » sans qu'un élément eût à se détacher de l'une d'elles ou à rester isolé. Les deux propositions seraient distinctes et se ressembleraient à certains égards sans retenir aucun élément vraiment commun. Et une généralisation amènerait à conclure qu'il n'existe pas d'éléments psychiques distincts, mais que l'esprit ne connaît que des

états d'ensemble non décomposables. Cette manière de voir ne serait peut-être pas à la rigueur incompatible avec le fait D. Mais il semble bien qu'elle est rendue moins vraisemblable que l'autre par tout un ensemble de phénomènes et, par exemple, par ceux où, comme dans le fait A ou le fait G, la représentation abstraite, ou un élément quelconque se maintient quelque temps et de manière appréciable, vivant de sa vie propre, distincte, relativement indépendante et autonome. Cela est frappant dans le fait G dont le point de départ est une impression abstraite et précise de rythme poétique, la représentation abstraite d'une pièce de vers de sept pieds divisés en quatrains à rimes alternées. Et remarquons encore ici ce caractère de l'idée abstraite : elle ne ressemble pas à l'image, elle ne ressemble pas à l'objet, mais elle en représente très bien certains caractères essentiels. Elle ne « figure » pas, elle « signifie ».

Si tous ces faits laissent apercevoir l'indépendance relative des éléments psychiques, il ne faut pas y méconnaître l'intervention et l'importance de l'ensemble de l'esprit qui donnent son vrai sens à la dissociation ou qui du moins la complètent. L'indépendance des éléments est restreinte. Le fait seul qu'ils sont perçus et compris, même inconsciemment, indique en général, dans la vie normale, qu'ils entrent en rapport avec l'ensemble de l'esprit, qu'ils sont à quelque degré appréciés, classés, critiqués. Même resté en dehors de la conscience un élément reçu par l'esprit tient au moi et à ses tendances. C'est parce qu'il y tient qu'il peut s'opposer à eux, se distinguer d'eux, comme un homme ne peut s'opposer à une société que s'il y est entré, s'il est quelque peu et au moins à certains égards, en rapport avec elle et avec ses membres. D'autre part l'élément relativement indépendant se présente au moi à peu près seul, et, en certains cas au moins, s'entend directement

avec lui, sans perdre son individualité dans un groupement où il se subordonne — un peu comme un employé de ministère qui collaborerait directement avec son ministre ou son souverain sans passer par la voie hiérarchique, prenant ainsi une vie administrative relativement indépendante. Les idées, les désirs, les tendances se composent, comme une administration, de bien des éléments dont l'individualité s'efface et se perd un peu dans la réalité collective. Mais ces éléments peuvent en certains cas, comme nous venons de le voir reprendre une sorte d'indépendance, et se mettre plus ou moins à la disposition du moi s'il est capable de les employer. Si le moi ne sait pas utiliser l'élément que les circonstances ont séparé de ses compagnons, cet élément devient alors lui-même le centre d'un petit système en restant toujours soumis bien entendu à quelques conditions générales de solidarité sans lesquelles l'existence ne lui serait pas possible. C'est parfois le moi lui-même qui provoque cette dissociation et c'est le cas de l'analyse voulue.

Le fait C, selon le mode d'interprétation que j'ai accepté, nous signale comme formant une représentation distincte, l'idée de « mots imprimés en italiques ». Cette idée n'est peut-être pas complètement dégagée, au moins pendant un temps appréciable. Elle passe cependant d'un groupe mental à un autre groupe. Je lis un mot (ou plusieurs) en lettres italiques dans un texte imprimé en romain ; le feuillet tourné, c'est un autre mot qu'il me semble avoir lu en caractères italiques. La représentation abstraite en question aurait donc passé de la présentation d'un mot à la représentation d'un autre mot, transformant ainsi dans le souvenir les images qui s'y conservent sous une forme que nous tâcherons de préciser un peu plus.

Je savais avoir lu à la page précédente le mot

« connaissance ». Mais les éléments de la perception de ce mot ne s'étaient pas tous maintenus dans le souvenir. Du moins le lien qui les unissait s'était affaibli, et ils s'étaient dissociés. En effet, un élément extrait de la perception de certains mots, l'idée de caractères italiques, vient se joindre à l'idée du mot connaissance, au souvenir de la lecture toute récente de ce mot, et écarte de l'ensemble primitif ce qui ne peut s'accorder avec l'association nouvelle, c'est-à-dire l'image des caractères réellement perçus. Il paraît, d'après la teneur de ma note, que cette nouvelle association a moins contrarié le souvenir concret que l'intelligence du texte. Peut-être cependant une vague persistance du souvenir exact a-t-elle contribué au refus de l'esprit et à sa réaction contre l'erreur survenue, mais elle n'a pas suffi à la rectifier. C'est donc à l'état abstrait que le souvenir du mot s'était conservé, il en représentait surtout le sens, avec tout un ensemble de convenances abstraites, de rapports avec les mots voisins, comme entre les mots et les idées évoquées et plus ou moins fixées par la lecture.

D'autre part la conception des caractères italiques était très abstraite aussi. Le mot perçu et le mot imaginé en italiques étaient différents. Ce n'est plus comme tout à l'heure l'image de quelques lettres qui a quitté un groupe psychique pour un autre groupe. C'est une représentation abstraite, une idée accompagnée d'un sentiment spécial qui s'est associée à la représentation particulière d'un mot, et s'est précisée en la précisant, particularisée en la particularisant. Mais en même temps comme la représentation plus concrète ainsi obtenue s'accordait mal avec l'état d'esprit éveillé par la lecture, elle a provoqué une réaction. L'esprit l'a arrêtée, dissoute et, sinon détruite, rejetée du groupe où elle tendait à s'implanter. Il a rétabli les associations nor-

males, trop instables, que peut-être les circonstances (lecture trop rapide ? distraction ?) avaient empêchées de s'organiser assez solidement.

§ 8. LA FORMATION DES ABSTRACTIONS (*suite*).

Une idée abstraite peut se former par la décomposition d'un état d'âme et la fixation de quelques-uns de ses éléments. Elle peut naître aussi par la combinaison d'idées abstraites déjà fixées dans l'esprit. Ce second procédé nous intéresse moins pour le moment mais nous le trouvons, mêlé à l'autre, dans le fait G.

C'est par le premier procédé que s'est formée cette impression abstraite d'où part la reconstitution du souvenir. De la lecture d'une pièce de vers, de la série d'états d'âme qui la composaient, un grand nombre d'éléments avaient, momentanément ou pour toujours disparu. Les premiers qui reparaissent, appelés, à un moment donné, dans des conditions qui nous échappent, par ce qui restait des états primitifs, c'est une idée abstraite de pièce de vers en quatrains, avec la disposition précise de leur rimes, c'est aussi une idée (un peu altérée d'ailleurs par une interprétation légèrement erronée) de l'allure et de la signification générale du morceau. Il arrive encore, — peut-être un peu plus tard, sans que je puisse l'affirmer positivement, — des sons vagues qui remplacent les mots absents, puis des éléments plus concrets, des mots. Tous ne sont pas ceux que j'attends mais, en l'absence de ceux-ci, ils prennent leur place et encadrent les quelques formules, les quelques mots qui sont rappelés à bon droit et qui sont ici : le (x) le plus (y) est le (x) (z). Le nom de l'auteur, le titre du livre, les autres mots, tous les autres détails concrets ont disparu. Le lien qui unissait les

éléments conservés aux éléments disparus en un même système de perceptions, d'images, d'idées, de vagues émotions s'est donc sinon rompu, au moins relâché. Il y a eu bien évidemment une dissociation, et des abstractions d'ordre divers en sont résultées. Les unes sont des mots isolés de leurs compagnons, les autres sont des idées et des impressions abstraites, extraites des expériences de jadis et représentant des qualités, des images et des impressions qui se sont produites lors de cette expérience. Le tout s'accompagne immédiatement ou très vite de sons vagues et de mots sans signification intéressante qui ne sont là que pour remplacer des absents avec qui ils n'ont en commun que certaines qualités abstraites (le nombre de syllabes par exemple).

On peut supposer, et il peut être vraisemblable, que le lien des éléments est relâché plutôt que rompu. Peut-être tout fait qui a vécu dans l'esprit est-il susceptible de revivre dans certaines conditions, et l'oubli n'est-il jamais absolu. Quoi qu'il en soit, nous prenons ici sur le fait — sur le fait G, — la dissociation des éléments psychiques l'abstraction et la conservation d'éléments abstraits qui peuvent se ranimer sous des excitations impossibles d'ailleurs à préciser, et servir à évoquer les éléments qui les accompagnaient jadis et formaient avec eux un tout concret. Mais ils n'y parviennent pas d'emblée, et s'ils ont besoin d'un appui qui rende leur conservation plus facile ou leur usage plus commode ils auront recours à ces substitutions que nous avons entrevues. La combinaison ainsi formée reste d'ailleurs instable, provisoire, de valeur abstraite, et les éléments substitués n'y entrent que pour certaines de leurs qualités (comme le nombre de syllabes, ou une vague approximation de sens et d'allure). Le rôle du « monstre » indiqué dans le fait G y est assez clair, ainsi que la nature

imparfaite et temporaire de la substitution.

Les idées abstraites ici dérivent nettement de l'expérience dissociée, et un certain nombre d'entre elles n'auraient pas existé sans la lecture primitive. Ce sont celles qui, quoique abstraites, unissent déjà un certain nombre de caractères forcément dégagés de la pièce que je cherche à rappeler. De telles idées sont possibles puisqu'elles existent. La pièce qu'il s'agit d'évoquer est unique. Seule, elle peut répondre à la question posée, faire revivre à l'état concret (concret relativement) les états abstraits gardés par l'esprit et récemment évoqués. Tout autre morceau ne satisferait pas aux données du problème ou n'y satisferait qu'imparfaitement. Et les états abstraits qui représentent la pièce à évoquer sont assez étroitement unis, assez fortement groupés pour faire rejeter beaucoup d'éléments qui s'offrent pour remplacer les absents, mais qui sont vite appréciés comme incapables de restituer l'état primitif. C'est dire qu'ils heurtent quelques-uns des éléments abstraits qui forment le noyau du souvenir, sans qu'il soit toujours possible de dire lesquels, parce qu'il en est qui n'apparaissent pas très bien à la conscience mais qui agissent cependant.

Les éléments abstraits ne sont pas tous pris uniquement à l'expérience qu'ils représentent en nous. Par exemple j'avais déjà, avant cette expérience, l'idée du vers de sept syllabes, du rythme et de la forme employée et, si je puis dire, de ses particularités générales. La lecture de la pièce avait synthétisé ces éléments déjà obtenus avec d'autres plus nouveaux, de manière à former une sorte d'idée abstraite assez complexe : celle d'une certaine pièce de vers associant d'une manière qui n'appartenait qu'à elle, des formes déjà connues de vers et de strophes avec des groupements abstraits assez particuliers de mots

(le (x) le plus (y) est le (x) (z), et aussi une allure abstraite caractéristique.

Si cette idée synthétique représente une pièce particulière, j'ignore pour le moment quelle est cette pièce. Ainsi se précise le point de l'échelle de l'abstraction où se situe cette idée. Elle est moins abstraite que ne le serait la simple représentation d'une poésie en vers de sept pieds, ou même en quatrains semblables à ceux qu'elle suppose, et cette représentation admettrait des éléments que notre idée plus synthétique ne peut accepter. Notre idée rappelle certaines pièces de vers qui pourraient compléter une idée plus abstraite, mais certains de ses éléments sont incompatibles avec elles et les représentations ne fusionnent pas. Pourtant l'idée renaissante n'est pas très concrète non plus puisqu'elle manque de beaucoup d'éléments et que je n'ai même, au début, à peu près aucun élément concret à ma disposition. Elle est un faisceau, encore bien mince, d'abstractions. Comme telle elle pourrait semble-t-il, admettre encore bien des éléments divers, devenir le point de départ de pièces assez différentes. Et, en effet, il s'introduit dans le souvenir que j'essaie de ranimer des éléments qui ne figuraient point dans l'ensemble de faits qu'il tend à reproduire. Mais cette idée synthétique abstraite est un peu plus complexe qu'elle ne paraît d'abord, et comporte quelques éléments peu apparents mais non inactifs. Un obscur sentiment de convenance, de « déjà vu » ou de non vu encore — guide l'esprit, et suppose une trace, abstraite et individuelle à la fois, laissée par la première lecture. Mon désir actuel tend à la restitution de la poésie telle que cette lecture me l'a présentée, non à la formation d'une pièce quelconque susceptible de remplir les conditions de rythme, de sens, d'allure que je me représente consciemment. L'impression qui me

reste de ma lecture est assez nette pour me faire écarter certains fragments de vers ou de strophes, certains mots qui m'arrivent, avec l'aide d'autres idées antérieures et par exemple de ma connaissance des caractères de la poésie de V. Hugo. (Ce facteur ne peut agir, semble-t-il, que si je sais que la pièce est bien de Hugo et au début je ne m'en souviens pas encore consciemment, mais mon idée peut déjà, sans que je m'en rende compte, contenir des éléments qui impliquent au moins comme vraisemblable que la poésie appartient bien à Hugo et qui tendent à faire écarter ce qui ne s'accorderait pas avec eux.) Elle n'est pas assez précise pour me faire repousser d'emblée toute substitution erronée, tout en l'étant généralement assez pour m'empêcher d'en accepter complètement une. Lorsque j'ai imaginé une strophe entière répondant aux conditions générales posées, je n'ai pu la rejeter et moins encore l'accepter tout à fait. Par incertitude, et un peu aussi par jeu, je l'ai conservée à titre provisoire.

Cette impression abstraite de convenance ou de disconvenance me permet, avec une justesse relative, d'accueillir ou de rejeter certains éléments. Il m'arrive d'en accueillir d'inexacts, mais sans conviction entière, il ne m'arrive pas, je crois, d'en rejeter de bons. Elle me laisse incertain, hésitant devant d'autres. Elle semble bien être aussi une disposition générale laissée par ma première lecture, un élément extrait de mon état d'âme d'alors, imparfaitement conservé ou restitué par l'esprit. Elle s'associe aux autres éléments abstraits (idées de rythme, d'allure générale de la pensée, etc.) que l'activité mentale avait dégagés du même état ou d'états précédents et qui collaborent avec elle pour m'aider à retrouver ma pièce de vers. Elle s'en séparerait et n'aurait plus à intervenir si, au lieu de

restituer exactement une pièce de vers, je me proposais d'en composer une autre sur le même modèle. C'est donc qu'elle s'en distingue et peut s'en détacher.

On entrevoit par ce qui précède, que si les idées abstraites sont une sorte d'alluvion de l'expérience, elles peuvent aussi se former par des combinaisons diverses de ces alluvions ou de leurs fragments. Nous composons ainsi nos idées complexes par l'association d'éléments arrachés à des faits différents, provenant de décompositions diverses. D'innombrables réactions des idées, des images, des tendances interviennent et déterminent des combinaisons et des dissociations, des inhibitions, des choix, des synthèses nouvelles et plus ou moins unifiées. Qu'on songe par exemple à l'idée que nous pouvons avoir de la France ; c'est une représentation très complexe, résultant d'une immense quantité d'expériences individuelles variant beaucoup d'une personne à l'autre, et d'idées apprises. Tout cela a été déposé en nous, brassé par les vicissitudes de la vie mentale, critiqué, décomposé, admis, puis rejeté parfois, et parfois accepté de nouveau, tout cela s'est ordonné, condensé en un système plus ou moins bien coordonné, de tendances, d'idées, d'impressions, de phrases, qui va s'enrichir encore, se modifier à mesure qu'interviendront de nouvelles expériences ou de nouvelles influences. Cette synthèse est vivante et mobile, à un degré très variable selon la nature des esprits, capable de se manifester tantôt par certains de ses éléments, tantôt par d'autres, et chez certains esprits trop souples, de varier un peu trop ses modes d'action. Elle s'associera, selon le besoin que nous en aurons, pour aboutir à un état plus concret, à des mots, à des sentiments à des images, à des actes aussi. Elle dirigera en certains cas extrêmement variés (excursions,

voyages, conférences et livres, sacrifices, guerre, formation d'opinions politiques, etc.) la pensée, la parole, la conduite. Au repos, lorsqu'elle n'agit point et reste à l'état abstrait, à l'état d'habitude latente, l'idée synthétique est une représentation symbolique, facilement rattachée à quelques images (carte de géographie, drapeau, mots) et à des impressions abstraites sans images précises tout à fait analogues, non point certes par l'ampleur, la puissance ou la richesse, mais par leur nature et leur fonction psychologique aux impressions et aux idées abstraites désignant les vers de Hugo tout à fait au début du fait que j'examinais, avant qu'elles ne fussent complétées.

§ 9. DIVERSES FORMES DE DISSOCIATION.

Nous avons eu plusieurs fois l'occasion de remarquer la différence entre deux sortes d'abstractions, dans l'une ce sont des objets qui sont isolés, dans l'autre ce sont des qualités. J'y reviens, en insistant un peu, parce que certaines difficultés se présentent à propos d'elles. Par une confusion singulière; et qui pourrait être suggestive, entre le monde extérieur, le monde matériel plutôt, et le monde de l'esprit, les objets paraissent beaucoup plus capables que les qualités d'être considérés en eux-mêmes et séparés des réalités de même ordre qu'eux auxquels ils étaient associés. Que des lettres, par exemple, puissent être séparées, par une sorte de caprice de l'esprit, des mots qui les contiennent, et unies pour former d'autres mots, cela paraît assez simple. Nous savons que les imprimeurs opèrent une besogne assez analogue avec de vraies lettres en métal (il me paraît inutile de discuter ici l'existence du monde extérieur et je m'en tiens aux apparences comme quand on parle du lever

du soleil). On trouve plus de difficultés à la représentation de la blancheur séparée du poids, de la forme, mais surtout de la blancheur qui n'est pas la blancheur du lys ou de la neige, mais une blancheur qui symbolise toutes les blancheurs, à titre égal, sans ressembler à l'une plus qu'à l'autre, ce qui unit la généralisation à l'abstraction, ou plutôt développe le caractère généralisateur qui existe toujours au moins virtuellement dans une abstraction. On n'admettra peut-être pas aisément non plus l'existence de l'idée d'une faute typographique dont on ne sait ni ce qu'elle est ni où elle est, d'une impression de « nouveauté » qu'on ne sait où raccrocher, de l'idée d'un rythme poétique défini qu'aucun mot ne vient figurer, ou d'une forme particulière de caractères d'imprimerie où aucune lettre ne vient préciser cette forme. Pourtant l'expérience convenablement interprétée et généralisée semble bien prouver que de telles idées existent réellement, si nous voulons bien appeler « idées » les représentations abstraites, ce qui me paraît tout naturel, et ne pas exiger des idées qu'elles soient des images, ce qui me semble peu légitime et, au fond, contradictoire.

Comme je l'ai fait remarquer tout à l'heure, — après d'autres, — beaucoup d'abstractions de qualités sont réalisées dans la perception même. Si la perception visuelle ne nous donne pas *la blancheur*, elle nous donne au moins *des blancheurs*, elle nous donne la couleur séparée de plusieurs autres qualités des corps. Mais la perception nous donne aussi des qualités non seulement abstraites, mais générales, et comme c'est un des offices de l'esprit de les rendre plus concrètes, c'en est un aussi de les rendre plus particulières et les deux vont souvent ensemble sans pourtant se confondre. Une preuve de ce qu'il y a de général dans nos perceptions, c'est qu'il faut un certain

entraînement pour arriver à individualiser des perceptions qui se ressemblent. On a dit que le berger connaissait individuellement toutes les bêtes de son troupeau mais qu'un touriste serait bien incapable de les distinguer toutes les unes des autres. Si nous regardons une chevelure de femme, nous ne voyons pas tel ou tel nombre de cheveux ou de fragments de cheveux, et le nombre réel pourrait changer dans une certaine mesure sans que nous puissions nous en apercevoir. Notre perception, telle que nous pouvons l'apprécier, est donc quelque peu générale ; elle conviendrait à plusieurs cas différents. Peut-être n'est-elle pas absolument la même dans tous ces cas, mais, s'il en est ainsi, ce qui n'est pas sûr, car nos organes n'ont pas une sensibilité différentielle parfaite, nous sommes hors d'état d'en tenir compte et la perception a donc pour nous une valeur générale. La fameuse loi des rapports de l'excitation et de la sensation semble bien établir au moins qu'on peut avoir plusieurs perceptions indiscernables pour un nombre, mal défini d'ailleurs, d'excitations, c'est-à-dire une perception quelque peu généralisée. Si nous regardons d'un peu loin une page imprimée en italiques, non seulement la perception sera abstraite en tant qu'elle nous donnera une image visuelle isolée des images que fourniraient les autres sens, mais elle sera abstraite et générale en ce que nous reconnaitrons la nature du caractère sans reconnaître les lettres et sans pouvoir lire les mots.

Au reste, l'idée abstraite et générale reste, même dans ces cas-là, autre chose, plus compliquée à certains égards, plus simple à d'autres, qu'une copie affaiblie et déficiente de la perception. Cette copie peut cependant en donner quelque image et en faire comprendre la possibilité, en fait, elle l'accompagne quelquefois.

Mais l'idée n'est pas vraiment une copie de l'image, elle est un élément extrait de l'état de l'esprit pendant la perception, extrait de la perception, extrait de l'image aussi, et elle ne leur ressemble pas plus que l'essence de rose ne ressemble à la fleur du rosier. Cet extrait est d'ailleurs compliqué en général, sinon toujours, par quelques associations variables selon les cas, qui peuvent aussi venir enrichir la perception et l'image, mais qui restent souvent inaperçues.

Il faut admettre que tous les éléments de nos états psychologiques, et non seulement tous les éléments, concrets mais toutes leurs qualités, peuvent être analysés, c'est-à-dire devenir le centre d'un système nouveau, c'est-à-dire être dissociées, prendre une existence relativement indépendante, fixée cependant à quelque degré par le petit système psychologique qu'elle domine, comme une pierrerie est fixée par la monture dont on l'a munie. Des caractères comme la blancheur ou la générosité, le sens abstrait et général de termes comme « amour », « finir », « jadis », « et », « merveilleux », et tous ceux qu'on voudra supposer, seront représentés par un état spécial de l'esprit que nous appelons une idée, un élément distinct qui peut être, selon les cas et les personnes, considéré en lui-même ou s'engager en des combinaisons diverses, passer de l'une à l'autre quand le service de l'esprit le demande.

Assurément il ne faut pas entendre par là que tout homme peut réaliser en lui toutes les idées abstraites, je veux indiquer seulement une possibilité psychologique générale, mais l'appétitude à transformer cette possibilité générale et abstraite en actualités concrètes varie avec chaque individu. La fonction de l'estomac est de digérer, mais tous les estomacs ne savent pas digérer n'importe quel aliment. Les divers pro-

cédés d'alimentation varient d'un esprit à l'autre, plus fréquents, plus faciles, plus prompts chez les uns, plus pénibles, plus rares, plus lents chez d'autres, inemployables pour beaucoup en bien des circonstances, et même impossibles à imaginer et par suite à désirer. La dissociation et certaines abstractions sont continuelles chez tous, mais elles restent parfois bien grossières, bien confuses. Subtiles ou maladroitement, puissantes ou débiles, routinières ou innovatrices, elles préparent sans cesse les matériaux des synthèses prochaines ou éloignées, ou même des synthèses impossibles¹.

On peut dire, il est vrai, et c'est un point qu'il serait intéressant d'approfondir, — mais ce n'en est pas le moment — on peut dire que, jusqu'à un certain point, l'analyse crée les éléments qu'elle dissocie. Elle les fait vivre d'une vie nouvelle, différente, et sans doute elle les transforme. Cela ne doit pas nous surprendre, la synthèse et l'analyse font apparaître différentes propriétés, différentes qualités, et puisqu'elles en sont les conditions nécessaires, puisque sans elles ces qualités ne se montreraient pas, elles n'existeraient pas pleinement. Il ne resterait d'elles que ce qui, dans l'objet, les rend possibles, c'est-à-dire l'autre partie des conditions nécessaires qui, jointes aux premières, peuvent constituer l'ensemble des conditions suffisantes. Cela est peut-être vrai des combinaisons chimiques et cela est vrai des synthèses sociales, plus ou moins réel, plus ou moins important selon la

1. J'ai appelé l'attention sur les idées abstraites et générales, dont l'existence était alors fort contestée et assez mal comprise, dans quatre articles publiés il y a quelque trente-cinq ans dans la *Revue philosophique*, sur *l'Abstraction et les idées abstraites* et *les Formes les plus élevées de l'abstraction*. Depuis lors on les a étudiées à nouveau, examinées aussi d'un autre point de vue, et appelées de noms différents.

nature des synthèses. Il en est qui ne paraissent pas modifier beaucoup les individus, qui ressemblent en cela à des mélanges, il en est qui le changent d'une manière imprévue et impossible souvent à prévoir. On transforme plus ou moins un homme en le changeant simplement de milieu en lui donnant une tâche nouvelle. Une jeune fille qui sort de sa famille pour se marier, fonder une famille nouvelle se transforme souvent si bien, parfois si vite qu'il est vraiment difficile à ceux qui la connaissent le mieux de prédire les qualités et les défauts qu'elle montrera dans sa nouvelle fonction, et que celui qui l'épouse ne sait pas, — à la lettre, — ce qu'il fait. Sans doute les situations nouvelles ne font que manifester des qualités qui existaient déjà virtuellement, mais précisément une qualité virtuelle diffère beaucoup d'une qualité actuelle. Elle n'en est qu'un élément, une condition ; les autres conditions se trouvent dans les circonstances qu'elles rencontrent. Selon que les circonstances nécessaires à la manifestation d'une qualité sont plus rares ou plus communes, plus simples ou plus complexes, leur part apparaîtra plus ou moins grande. On est porté à excuser plus facilement certains crimes que des circonstances exceptionnelles ont préparés, rendus possibles (très mauvaise éducation, tentation particulièrement forte, abandon des parents, révolutions, guerres, etc.) et à découvrir dans ces circonstances une atténuation de la responsabilité. Je n'ai pas à apprécier ici cette tendance du point de vue de la morale ou des intérêts sociaux, il faudrait trop longuement indiquer des distinctions et des réserves. Mais du point de vue de la psychologie nous pouvons y reconnaître un sentiment assez juste au fond, quoique souvent bien mal débrouillé de l'influence de la synthèse sociale sur l'individu qui en est l'élément.

De même, abstraire, dissocier est une opération psychologique qui, par elle-même et par les synthèses qu'elle suppose forcément, modifie plus ou moins les éléments isolés. C'est tout autre chose que de retirer un fil d'un tissu où tous les fils sont semblables. Au moins en bien des cas, car l'influence de l'analyse diffère avec la nature de la synthèse qu'elle dissocie, les diverses synthèses qu'elle prépare vont encore, selon leur nature, accroître plus ou moins la transformation des éléments désagrégés. L'abstraction est toujours, mais à un degré variable, une sorte de jugement, une synthèse, en même temps qu'une analyse. Parfois la représentation d'une qualité abstraite, un faisceau d'images isolé, un élément enlevé à une émotion peut vivre dans l'esprit sans être bien apprécié, clairement reconnu, sans que sa réalité apparaisse à la conscience. Parfois aussi l'abstraction sera classée, critiquée, volontairement épurée par une série d'opérations.

Songeons à ce qu'est une qualité incluse, incrustée dans une perception ou dans une émotion et à ce qu'elle devient quand l'abstraction l'en a dégagée, nous comprendrons aisément comment, en quoi, dans quelle mesure l'abstraction est une création et surtout une possibilité indéfinie de créations diverses. Nous en avons un aperçu déjà, en voyant comment un élément psychique, une notion, une idée, change de rôle, de puissance, de forme en passant d'une grande conception à une autre grande conception. La notion abstraite de la différence des espèces par exemple, prend des significations, une importance, des conséquences, et en somme une nature assez différentes selon qu'elle s'associe à telle ou telle doctrine, qu'elle vit dans l'esprit d'un évolutionniste ou dans un esprit qui admet la création particulière d'espèces immuables.

Mais les abstractions qui peuvent avoir une

existence indépendante, en tant qu'elles ont cette existence, qu'elles existent en elles-mêmes et pour elles-mêmes, reliées à de petits systèmes qui leur sont subordonnés, à des mots par exemple, nous laissent comprendre, pour peu que nous ayons l'habitude de les manier, les possibilités indéfinies que nous ouvre l'abstraction et les véritables transformations que l'esprit fait subir aux éléments qu'il extrait de ses expériences. C'est le cas des nombres, par exemple, ou des lettres. Il n'est pas douteux que les premiers nombres soient donnés dans nos perceptions diverses, et qu'ils en aient été extraits, que la qualité numérique ait été tirée des données concrètes de l'expérience. Mais il n'y en a pas moins une grande différence entre la représentation du nombre deux telle qu'elle est incluse par exemple dans la perception simultanée de deux arbres ou dans la perception successive de deux coups de fusil (ramenée à une représentation simultanée) et l'idée abstraite du nombre deux. La première, tant qu'elle n'est pas capable de se détacher, d'être remarquée pour elle-même, est presque inutile, elle complique la perception, elle lui donne une qualité particulière, voilà tout. Isolée, considérée à part, elle va pouvoir être rapprochée d'abstractions analogues, devenir l'élément d'un système de nombres, entrer dans des opérations indéfiniment variables et indéfiniment variées, se rattacher à tout un grand faisceau de vérités abstraites. Et naturellement l'idée abstraite s'est par là transformée. Elle ne nous donne plus les mêmes impressions, elle ne suscite plus les mêmes appréciations, elle prend aussi l'empreinte de l'esprit qu'elle habite. Même considérée à part et en elle-même, elle garde quelques-unes des modifications que l'abstraction lui a imposées ou qu'elle a préparées pour elle.

C'est qu'il faut tenir compte en tout cela de

l'esprit. L'abstraction n'est pas une opération mécanique, elle n'est pas non plus en fait une simple soustraction. Mais même lorsqu'elle se rapproche de cet état le plus qu'il lui est possible, le fait seul d'avoir quitté ses associés naturels suffit à transformer l'idée, à la recréer en somme à quelque degré.

Que sera-ce quand l'incessante activité de l'esprit l'aura engagée dans d'innombrables tourbillons d'idées, employée à d'innombrables services ! Et nous apercevons ainsi déjà la fécondité de l'abstraction, comment elle va préparer et déterminer pour une part la vie tumultueuse de l'esprit.

§ 10. LES DISSOCIATIONS QUI NE SE FONT PAS.

Nos vues sur la dissociation resteraient trop incomplètes sans un bref examen de ses défauts, de ses lacunes, de ses avortements. Si la dissociation peut, en principe, s'étendre très loin, indéfiniment peut-être, il arrive souvent qu'elle s'arrête assez vite et aussi qu'elle ne s'effectue pas également sur tous les points. L'on pense et l'on sent plus qu'il ne le faudrait par blocs, par ensembles mal dégrossis. De là viennent beaucoup de nos erreurs et de nos méprises.

Le jeu des éléments psychiques, dans les quelques faits cités plus haut, laisse voir ou supposer comment les idées naissent, comment nous lisons, comment nous sentons, comment l'esprit digère bien ou mal les conglomerats d'éléments qui s'offrent à lui dans un même état de conscience. Les quatre premiers sont empruntés à un même ordre d'expériences, ils présentent tous des lapsus inspirés ou ébauchés par la lecture. Mais une généralisation est légitime et la lecture nous intéresse surtout ici par des carac-

tères généraux qui se retrouvent dans toute la vie mentale.

Nous ne lisons pas réellement, on l'a déjà fait remarquer, toutes les lettres ni même tous les mots d'un imprimé quand nous avons l'habitude de lire et qu'une raison particulière ne discipline pas notre attention. Sur quelques lettres l'esprit reconstruit des mots, sur quelques mots il reconstruit des phrases. Sur tout cela il reconstruit, avec plus ou moins de facilité, de vivacité, d'exactitude des idées et des enchaînements d'idées. La facilité avec laquelle on laisse parfois passer, même quand on s'applique à corriger des épreuves, des fautes parfois graves, et qui dénaturent les mots, les phrases, la pensée, est assez significative. En parlant, on substitue parfois un mot à un autre, de sens différent, sans s'en apercevoir, et l'on dit le contraire de ce qu'on voudrait dire sans que cela gêne les auditeurs qui n'y prennent pas toujours garde. Les lapsus indiqués plus haut montrent l'esprit empruntant ça et là des éléments qu'il synthétise non seulement aux mots qu'il est en train de lire, mais à des lignes différentes, à des mots qui, pour ainsi dire, ne sont pas encore officiellement arrivés à lui, qui n'ont pas pénétré dans le champ de la conscience, mais qui ne laissent pas d'agir dans la formation des représentations et des idées. Il en emprunte aussi à ses souvenirs, il complète ainsi les fragments qu'il prend aux perceptions, il se laisse diriger dans son choix par des habitudes, ses désirs, ses opinions, et ce qui les contrarie peut passer inaperçu. On lit, on entend ce qu'on croit devoir entendre ou lire. Aussi souvent croit-on lire ou entendre le mot exact quand une faute typographique, un lapsus l'ont défiguré ou remplacé par un autre.

Le travail de reconstruction se laisse aisément discerner quand on parcourt un livre, une page

et surtout si l'esprit n'est pas très attentif. Tout un ensemble est alors restitué d'après quelques rares mots vraiment perçus, et d'autres vaguement entrevus, vaguement imaginés, juste assez pour apporter leurs suggestions. Ce qui nous aide à remarquer ce travail, ce sont ses erreurs, ses fausses démarches. Parfois l'idée qu'on a élevée est heurtée, démolie par la suite des lignes, et celles-ci suggèrent, imposent des images, des idées que la construction ébauchée ne peut admettre. Un lecteur sérieux revient alors en arrière, recommence son édifice en vérifiant ses matériaux. Et s'il s'y intéresse, il peut assez souvent discerner la cause de son erreur, dans la mauvaise interprétation d'un mot, de quelques lettres, dans la négligence d'une indication essentielle.

Mais il n'est pas rare qu'on abandonne la lecture ou qu'on néglige ce qui ferait évanouir le fantôme d'idée qu'on a rêvé. Ne pas comprendre, ou plutôt mal comprendre ce qu'on lit ou ce qu'on entend est un fait des plus fréquents. Cela est presque de règle, croirait-on, dans une discussion quelconque. Et si l'on s'amuse à observer les erreurs de ce genre on en trouve, en bien des cas, assez facilement la cause à la fois dans les passions, les idées, et l'attitude du moment, et aussi dans les phrases, les pensées, les sentiments exprimés qui leur ont donné l'occasion d'intervenir.

Peut-être, si l'on y regarde de près, dira-t-on que l'on « parcourt » toujours et que jamais on ne « lit » vraiment. En tout cas la minutie de la lecture varie beaucoup d'une personne à l'autre. Tous les directeurs de revue ont dû remarquer que leurs collaborateurs ne sont pas également habiles à corriger leurs épreuves. Quelques observations m'inclinent à croire, sans que je puisse affirmer la généralité du fait, que l'on corrige moins exactement ses propres épreuves que celles

d'autrui. On se comprend trop aisément et trop vite soi-même et l'on est entraîné par le sens déterminé du texte, même parfois si l'on cherche à concentrer l'attention sur les lettres et les mots. Il en résulte alors une difficulté d'observation minutieuse et d'analyse qui est une source d'erreurs.

On écoute un peu comme on lit, on « parcourt » aussi ce qu'on entend, bien que la facilité en soit moins grande et le mécanisme un peu différent. On construit sur quelques mots, sur quelques syllabes vraiment écoutés, vraiment entendus, une synthèse chargée de représenter la pensée, le sentiment de celui qui parle. Cette synthèse s'acquitte parfois bien mal de son office. Les occasions sont fréquentes de remarquer comment le double sens d'un mot, l'équivoque d'une syllabe, l'ambiguïté d'un membre de phrase sont le point de départ de synthèses qui défigurent ce qu'elles devraient reproduire. Ces erreurs sont des sortes de lapsus auditifs, de lapsus de l'intelligence ou de la sensibilité. Ce qui, dans les phrases prononcées pourrait rectifier la représentation passe inaperçu. Chacun dévoile ainsi, par sa manière personnelle de mal comprendre, ses idées, ses passions, sa culture, ses désirs, l'habitude de son esprit et de son caractère, et l'on peut juger une personne à la manière dont elle dénature la pensée d'autrui. La série des erreurs et des méprises va des simples déformations de mots, de celles des ignorants qui entendent et répètent « la colle de menthe » pour « l'alcool », jusqu'à celles des gens préoccupés ou d'esprit un peu trop arrêté sur certains points qui font précéder d'un « je suis bien de votre avis » l'énoncé d'une opinion exactement opposée à la vôtre, jusqu'à celles mêmes des aliénés qui interprètent tout ce qu'ils voient ou entendent dans le sens de leur délire, et ignorent, comme les autres, ce qui contrarierait leur façon de penser.

Des faits de ce genre ne suffisent pas toujours à classer un esprit. Certaines personnes d'intelligence supérieure, cultivée, sont trop prises par leurs idées et leurs sentiments pour comprendre ceux des autres, même parfois pour entendre leurs paroles. D'autres restent sensiblement inférieures tout en pensant par blocs moins volumineux et ajustent mieux leur esprit à la pensée d'autrui, mais il ne faut pas tirer de ce fait une règle générale.

Les lapsus et les événements analogues, les incompréhensions, beaucoup d'erreurs courantes signalent un double défaut dans la dissociation des états de conscience. Ni l'état provoqué par la perception extérieure, ni celui qu'éveille la réaction de l'esprit ne sont suffisamment et correctement analysés. Dans le premier, trop d'éléments sont rejetés en bloc, n'arrivent même pas à la conscience. Dans le second, au contraire trop d'éléments sont admis, en bloc aussi, sans distinction, sans analyse, sans critique et englobent les éléments empruntés au premier dans une synthèse trop solide, même lorsqu'elle ne parvient pas à s'imposer tout à fait à l'esprit.

Dans les faits A et D, par exemple, des éléments empruntés à la perception consciente ou non, des représentations de lettres extraites de lignes différentes, sont séparés de ce qui les entoure et se voient rejetés, exclus de la synthèse ébauchée. La formation de cette synthèse y est d'autant plus visible qu'elle n'obtient pas l'assentiment de l'esprit et ne peut s'imposer à lui. La dissociation s'annonce déjà et arrive assez vite à se préciser. De même, dans la conversation, on est parfois surpris par l'idée qu'on prête à son interlocuteur sur la foi de quelques mots, de quelques syllabes mal compris ou mal entendus. La réflexion suffit parfois à rectifier la pensée et la perception même, sinon on arrête, on interroge,

on demande à réentendre, la dissociation de l'idée fausse est vite procurée et le cours de la dissociation normale se rétablit. Mais bien des gens ne supposent pas très volontiers qu'ils ont mal entendu ou surtout imparfaitement compris.

§ 11. LES DISSOCIATIONS QUI NE SE FONT PAS
(suite). — LEUR GÉNÉRALITÉ.

Les procédés de l'esprit sont partout les mêmes et la lecture ou la conversation peuvent passer, en ce qui nous intéresse ici, pour une image suffisamment exacte de la vie.

Nous cherchons, quand nous lisons ou quand nous écoutons, à reproduire en nous (pour prendre les choses un peu en gros, sans complications inutiles ici) la pensée et les sentiments d'autrui. Mais dans tout le cours de la vie, et quoi que nous fassions, une grande part de notre activité s'emploiera aussi à reproduire, à représenter en nous la pensée, les sentiments, les décisions des autres et aussi la nature (telle que nous pouvons la comprendre), l'ordre et la loi des faits matériels. C'est ainsi que nous pouvons diriger notre pensée, développer nos sentiments, régler notre conduite. Et même, l'analogie, plus grande, plus proche dans le domaine de la connaissance, s'étend jusqu'à la sensibilité et la volonté, car la lecture et la compréhension exigent, comme toute activité, des décisions et l'on trouve partout de la volonté dans l'esprit et de la sensibilité comme on y peut découvrir partout de l'intelligence. Nous observons les gens et les choses et nous tâchons de les comprendre, comme nous déchiffrons les lettres et les mots d'un texte. Mais ici nos textes sont bien fragmentaires et nous n'en entendons pas toujours la langue. Quelques pages du livre, quelques lignes de ces pages, quelques

lettres de ces lignes, voilà tout ce dont nous disposons. Sur ce que nous croyons en déchiffrer, sur ce que nous imaginons, nous bâtissons les images et les idées que nous prenons pour guides, lorsque nous ne nous bornons pas plus simplement à les recevoir toutes faites, à les lire et à les entendre avec les chances d'erreurs de tout genre que comportent ces deux procédés. Nous nous trompons souvent sur les lettres, sur les mots, plus encore sur les phrases, les paragraphes, les chapitres. Quant au sens général du livre, il est probable qu'on en discuterait éternellement si l'humanité devait être éternelle. L'homme a beau s'évertuer, il ne peut éviter toujours l'erreur et le dommage, s'il lui est assez souvent possible d'en tirer quelque profit.

Aussi se produit-il continuellement dans toute la vie de l'esprit, dont l'unité fut trop méconnue, des faits très analogues à des erreurs de lecture, où interviennent aussi des dissociations insuffisantes ou mal faites. Par exemple on rapprochera des erreurs de lecture indiquées, les erreurs que l'on commet si souvent en interprétant la conduite d'autrui, ses propos, ses gestes et ses actes. Sur quelques petits indices, souvent assez mal observés, on construit une opinion hasardeuse et l'on adopte une ligne de conduite, comme sur quelques lettres entrevues, sur quelques syllabes entendues on construirait un mot ou une phrase. On ne décompose pas, on n'analyse pas suffisamment ses divers états d'âme pour en utiliser comme il le faudrait les éléments. Parfois, si l'on est prudent, une remarque nouvelle amène le doute ; alors, comme tout à l'heure, on revient sur son texte, on vérifie comme on peut ses impressions et ses inductions, on dissocie avec plus de soin ses états d'âme.

Dans tout le cours de la vie les *lapses* sont au moins aussi fréquents que dans la lecture,

je crois même qu'ils le sont beaucoup plus car les vérifications sont moins faciles, les gens ne se laissant pas feuilleter aussi facilement qu'un livre. On « parcourt » trop, les dissociations restent insuffisantes, et l'on synthétise, on conclut un peu au hasard de ses désirs, de ses craintes, de ses préjugés. Un jeune homme voit une jeune fille sortir de l'église avec sa mère, un livre de piété à la main. Peut-être lui trouve-t-il quelque grâce, une figure agréable ou piquante. Comme il désire se marier, comme il veut une femme de goûts sérieux, il la recherche, l'épouse, et sa femme ne rêve que plaisirs mondains, danses, plages élégantes et casinos. C'est un lapsus de l'intelligence et du sentiment dont le mécanisme est pareil à celui du lapsus visuel commis sur la vision rapide de quelques lettres et par l'effet d'une habitude mentale, d'une idée acquise déjà. On sait de combien de lapsus analogues l'amour est responsable, mais l'ambition, le désir du gain, toutes les passions, tous les désirs, toutes les croyances les multiplient continuellement. Nous avons tous vu des personnes intelligentes créer des légendes, sous l'influence d'une rancune, d'un goût décidé pour l'historiette scandaleuse, ou même d'un besoin de comprendre plus vif qu'éclairé, avec de petits faits mal interprétés qu'une analyse exacte aurait réduits à leur valeur. Les circonstances dans lesquelles on rencontre une personne influent parfois sur les dispositions qu'on prend pour elle sans qu'elles signifient rien vraiment. Alphonse Karr disait qu'il ne pouvait séparer l'idée d'une femme d'une odeur perçue au moment où il la rencontrait. C'est un des signes de l'esprit faux que le bon accueil fait trop souvent à ces abus de l'association par contiguïté, la difficulté trop grande à dissocier des éléments que peut avoir simplement unis le hasard de la rencontre. Quand cette

disposition est très forte, elle classe une intelligence ou un caractère.

L'esprit est d'ailleurs forcément entraîné à des synthèses hâtives et hasardeuses. Il ne peut s'y soustraire tout à fait. Une analyse minutieuse n'est ni facile, ni toujours possible, et, réalisée, elle arrêterait la vie. Il faut risquer si l'on veut vivre. A peine peut-on diminuer le danger par l'accueil provisoire des synthèses, lorsque les circonstances s'y prêtent, par la réserve et le doute. Les différences des esprits s'affirment ici. Il en est, les présentistes par exemple, qui vivent en quelque sorte dans le définitif. L'état présent les entraîne, et ils ne le décomposent pas suffisamment; l'idée du moment devient une croyance, le désir du moment les pousse irrésistiblement à l'acte. D'autres, au contraire, se complaisent trop et s'arrêtent à l'analyse et à la critique, n'arrivent pas à fixer en temps voulu leur opinion, et à former leur volonté.

La condition de l'homme le force constamment à sortir de l'automatisme et de la routine, et ce n'est guère qu'en tâtonnant qu'il arrive à penser, à sentir, à se conduire correctement. Assurément tâtonner ne s'impose pas également à tous. Certains esprits ont la marche naturellement plus sûre, d'autres ont besoin de réfléchir, d'analyser. Les présentistes imprudents ont parfois une sûreté d'instinct qui compense un peu leur témérité. Le tâtonnement même prend des allures différentes selon les individus. Les timorés discutent, examinent, décomposent. D'autres se lancent en avant, et, rebutés par un obstacle, s'avancent non moins résolument dans une nouvelle direction. Le tâtonnement prend chez eux des allures de certitude, il est une suite d'attitudes décisives, contradictoires et toutes passagères sauf la dernière. Les deux procédés ont leurs avantages et leurs défauts; ils conviennent à

des tempéraments différents. Il suffit ici de remarquer l'insuffisance de la dissociation dans le second et de reconnaître que cette insuffisance est une nécessité dans la nature et la condition de l'homme. Les hésitants eux-mêmes arrivent à se décider trop vite, puisqu'en bien des cas s'abstenir de prendre une décision, c'est se décider encore et vouloir toutes les conséquences de son abstention.

La dissociation a ses excès pourtant aussi bien que ses défauts, et ils apparaissent quand elle est mal utilisée par la synthèse systématique. Quand les éléments désagrégés restent trop distincts, sont trop considérés en eux-mêmes, pour eux-mêmes, quand l'esprit n'arrive pas à créer les synthèses utiles à sa vie, les théories directrices, les croyances efficaces, les désirs dominateurs et que même il ne se soucie pas de les créer, qu'il s'en écarte par instinct ou les évite par principe.

Sur une analyse insuffisante, la synthèse s'édifie sans sécurité. Mais c'est la condition humaine. De notre point de vue actuel la vie apparaîtra comme une suite de *lapses*, dont quelques-uns, — je ne dirai pas tout à fait par hasard puisque la réflexion, la prudence interviennent ici et parfois aggravent le mal, mais un peu plus souvent, semble-t-il, l'écartent ou l'atténuent, mais cependant par l'effet d'un concours de circonstances dont nous ne sommes pas les maîtres et que nous ne pouvons même pas toujours contrôler, — se trouvent être des vérités. La marche, disent les physiologistes, est une série de chutes évitées, tant que la marche est normale. Toute la vie de l'esprit, lorsqu'elle est saine et heureuse, est aussi une série, un ensemble de chutes, je veux dire d'erreurs et de fautes plus ou moins évitées, ou parfois utilisées, ou qui, par fortune, par heureuse accommodation de l'esprit aux circonstances, se trouvent conduire à des réus-

sites ou à des vérités. Ce sont là les cas favorables, moins nombreux qu'on ne paraît l'admettre et qu'il est peut-être utile, pour la pratique, de le croire.

Assurément, la vie s'est peu à peu adaptée sur la terre, par systématisation spontanée, par l'effet de la sélection et de l'hérédité, à tout un ensemble de conditions d'existence. Mais ces conditions sont si complexes, si singulièrement et si confusément entrelacées que l'être est toujours à la merci de quelque hasard. L'intelligence diffère de l'instinct en ce qu'elle esquisse au moins une défense un peu plus variée, mais elle reste encore impuissante en bien des cas. Il entre toujours une part de hasard même dans notre activité la plus réfléchie ou la plus instinctivement sage. Ce hasard ne saurait être toujours favorable, et d'autre part l'humanité, qui a perdu sur bien des points la sagesse de l'instinct, n'a pas acquis autant qu'il l'aurait fallu la sagesse plus souple de l'intelligence. Il arrive certes que le mépris de la raison, que l'imprudence ait un bon résultat, mais on ne saurait s'y fier, et c'est dommage.

L'activité, comme l'abstention, qui est une activité encore, comporte toujours quelque risque. « Il faut laisser quelque chose à faire à la Providence », disait un jour Lamartine, et d'autres diront qu'on ne supprime pas la part du hasard, de la fatalité, de l'inconnu, mais pour nous, ici, cela revient au même, et c'est marquer aussi bien l'impuissance relative de l'homme. Elle engendre de nombreux *lapses* dans toutes les formes de la vie mentale. Croire qu'on a entendu un mot parce que l'on a perçu un des sons qui le composent, sortir sans parapluie parce qu'il fait soleil et qu'on néglige un nuage menaçant, planter de la vigne sans s'inquiéter du phylloxera, entreprendre une industrie sans s'être muni

des connaissances nécessaires et assuré des fonds suffisants, lancer son pays dans une guerre contre un ennemi dont on a, sur quelques indices, méconnu la force, toutes ces erreurs sont des sortes de lapsus identiques par leur origine et leur mécanisme à ceux de la parole ou de la lecture.

Les jugements moraux, la formation même des principes, des préceptes les plus acceptés abondent en curieux exemples de *lapsus*. Nulle part ne s'étale mieux le risque de l'interprétation que la dissociation et l'analyse n'ont pas suffisamment préparée, nulle part peut-être on ne peut mieux apprécier les causes et les effets. Ici l'on se vante volontiers de ses préjugés et l'on se fait un mérite de la rapidité et de l'assurance de ses jugements. Les blâmes et les approbations qu'on distribue si volontiers révèlent bien les tendances, les désirs, les idées, même non avoués, de leurs auteurs en même temps que leur impuissance presque continue à comprendre la réalité, l'esprit des autres et leur propre esprit, à discerner, à analyser leurs penchants, leur tendance à penser par blocs mal dégrossis qu'il s'agisse d'accepter ou de rejeter, de louer ou de blâmer. Mais les jugements littéraires ou politiques, scientifiques ou philosophiques ne sont peut-être pas très supérieurs en moyenne aux jugements moraux, et les discussions des philosophes sont bien intéressantes à qui veut étudier les insuffisances de l'analyse et les erreurs de l'interprétation.

§ 12. DISSOCIATION ET FIXATION.

Essayons de résumer en une synthèse rapide, en le complétant aussi, l'essentiel de ce qui précède.

Notre état mental, à un moment donné, est

chose très complexe, unifiée et généralement assez incohérente à la fois. Il comprend non seulement ce que notre conscience perçoit nettement, mais ce qui reste dans sa pénombre et bien des événements qui restent en dehors d'elle, toutes les fonctions psychiques en activité plus ou moins grande, plus ou moins sourde, nos perceptions, nos idées, nos impressions, les désirs qui nous mènent et sont parfois très distincts de nos perceptions et de nos idées ou de nos rêveries.

Les idées que je tâche d'exprimer en ce moment par l'écriture n'ont aucun rapport avec les voix, avec les bruits divers qui m'arrivent du dehors. Si je n'avais pas noté leur coïncidence, elles ne se seraient peut-être plus jamais présentées ensemble à mon esprit, chaque chose ayant vécu à part, ayant été classée à part, et agissant de son côté selon ses forces et ses moyens. Cependant un lien est créé entre elles par leur rapprochement unique et passager, quelques-unes de ces associations disparates reparaissent et frappent parfois par leur bizarrerie si l'on n'en peut retrouver l'origine. Une grande partie ne reparaitra plus, faute de retrouver l'ensemble de conditions qui la ferait revivre et bien qu'il s'en conserve sans doute quelque trace. Si l'ensemble de l'état actuel se conserve et reparait parfois en tant qu'ensemble, c'est sous une forme bien affaiblie. Il reparait décharné, appauvri, abstrait, avec, ça et là, quelques parties qui gardent encore quelque reste ou qui reprennent quelque apparence de leur fraîcheur d'autrefois.

L'état mental se modifie sans cesse, c'est la condition même de la vie normale, et le fait même qu'il est un composé d'activités diverses implique une transformation continuelle. Si disparates, si contradictoires que soient ces activités, elles sont toujours unies par le moi, par leur rencontre à un même moment dans une même personnalité,

et c'est l'association par contiguïté, forme secondaire mais importante de l'association psychologique.

La transformation continuelle de l'état mental n'atteint pas au même degré tous ses éléments, ni tous les éléments de ces éléments. Une perception imposée par des faits extérieurs, une douleur poignante imposée par des faits intérieurs peuvent se maintenir plus longtemps, mais en se modifiant encore quelque peu, et surtout revenir à différentes reprises de manière à simuler la continuité.

Ce qui paraît sur la scène mentale est à la fois, et à chaque moment, rejeté, analysé, fixé. Rejeté pour laisser la place à d'autres événements ; analysé, décomposé plus ou moins minutieusement, en éléments divers par les tendances de l'esprit, les sentiments déjà formés, les idées dominantes qui s'en assimilent ce qui leur convient, ce qu'elles y rencontrent, si je puis dire, de digestible ; fixé et conservé, fixé par ces mêmes tendances et par ces mêmes procédés, conservé dans l'esprit non point tel quel, mais à l'état latent, c'est-à-dire par quelques éléments qui peuvent dans certaines conditions faire renaître, souvenir ou habitude, le fait primitif, conservé ainsi de façon à pouvoir, en certains cas, agir, de façon occulte ou visible, influencer le jeu des idées, des désirs et des actes.

Ce qui subsiste surtout d'un état ce sont les tendances qui s'y manifestent et qui sont un peu par rapport aux faits qu'elles déterminent ce qu'est la substance par rapport aux phénomènes. Les mots se succèdent divers, pendant que j'écris, pour exprimer une même pensée, les pensées se succèdent pour exprimer une même théorie, et parfois aussi, les théories pour exprimer une même tendance générale. De même, quand je marche, les pas se succèdent pour maintenir et

satisfaire un même désir. Et généralement les différents faits simultanés qui composent notre activité d'un instant sont des moments d'une série durable, des manifestations d'un désir qui persiste, d'une tendance qui ne subsiste et ne se satisfait que par le changement incessant de ses effets. Mais ces tendances qui persistent sous la variété des phénomènes sont des abstractions par rapport à l'ensemble qu'elles forment avec eux. Le désir de manger est une abstraction tant qu'il ne s'incarne pas d'abord dans les sensations de l'appétit et ensuite dans tous les actes qui doivent amener la satisfaction finale et le fait même de manger. La tendance amoureuse est une abstraction, une virtualité, une puissance tant qu'elle ne s'incarne pas dans quelques sentiments particuliers, qu'elle ne se précise pas, qu'elle ne détermine pas des rêveries, des désirs, des paroles et des actes. Et avec toutes les tendances subsiste encore plus profondément le moi qui les unit en un système plus ou moins cohérent comme elles unissent les phénomènes et ne se transforme que bien moins qu'elles et bien plus lentement.

Nous entrevoyons par là la place que les forces abstraites tiennent dans la vie. Elle apparaîtra mieux, je l'espère, par la suite. Nous allons maintenant étudier la nature et la fonction de ces tendances qui synthétisent, fixent, se subordonnent les phénomènes et qui pour cela commencent par les analyser, décomposer l'état mental et en séparer les fragments. Nous pourrons ainsi prendre une conception générale de tout un côté de la vie de l'esprit, entrevoir aussi peut-être, une partie de ses rapports avec l'organisme, et comprendre mieux sa nature et son développement.

III

Le système préhenseur

LES TENDANCES ET LES FACULTÉS COMME ÉTATS
PSYCHOLOGIQUES ABSTRAITS ALLANT VERS UN ÉTAT
PLUS CONCRET.

§ 1. LA DISSOCIATION ET LES SYSTÈMES INCOMPLETS.

Quand un état mental se dissocie, ni l'ensemble ni les éléments ne disparaissent en entier pour toujours. Notre expérience constante affirme qu'il en reste quelque chose, au moins pour quelque temps, peut-être pour toujours : un souvenir, une habitude, une trace inconsciente.

Qu'est-ce que ce souvenir, cette trace, cette habitude ? D'après ce que certains faits nous laissent voir, et en généralisant leurs données, nous dirons que c'est un système incomplet qui représente en nous le système disparu, une abstraction qui remplace et représente un fait concret. Cela est vrai s'il s'agit de l'image-souvenir qui remplace une perception, cela est également vrai s'il s'agit d'une habitude (entendons ce mot en un sens très large) remplaçant un acte accompli, trace qu'il a laissée en nous.

Ce système incomplet assemble un certain nombre d'éléments extraits de l'état primitif,

abstraits, enlevés à cet état par les tendances organisées qui, comme nous l'avons vu, ont décomposé, analysé cet état et fixé, conservé quelques-unes de ses parties qui en représentent soit l'ensemble, soit les détails. C'est ainsi que de cet ensemble d'états successifs qui se déroule pendant une représentation théâtrale, par exemple, nous gardons une idée, une impression (construite peu à peu par la synthèse et l'interprétation de détails divers) de l'ensemble de la pièce, et en même temps un certain nombre de détails particuliers, plus ou moins exactement conservés : telle situation dramatique, telle réplique, tel geste d'acteur, la couleur d'un manteau, l'élégance d'une robe, un éclat de voix. Et nous gardons en même temps quelques images des émotions éprouvées, des impressions ressenties, quelques échos de nos réflexions. De même d'un acte accompli nous gardons un souvenir de l'ensemble de l'acte, une image de certains détails, des désirs, des idées, des gestes.

Nous pourrions détailler davantage et au lieu de considérer un ensemble d'états psychiques, nous attacher à l'un de ces états, mais un état psychologique a toujours une certaine durée et quelque complexité, et autant que nous pouvons en juger, nos constatations ne différeraient sur aucun point essentiel. Nous pouvons donc prendre, selon notre commodité, sans inconvénients, un état d'apparence plus simple ou un groupe systématisé d'états.

Les états disparus formaient toujours à quelque degré, dans leur ensemble, et dans leurs éléments, des systèmes psychiques. Ce qui en reste, les éléments conservés, est un système incomplet. Un système incomplet d'une espèce assez particulière, assez systématisé pour subsister grâce à l'appui qu'il trouve dans l'esprit et dans l'organisme, assez incomplet, assez instable pour évo-

quer; dès qu'il le peut, ou du moins pour tendre à rappeler les éléments qui lui manquent et à restituer l'état primitif dont il a fait partie. L'image tend à reconstituer la perception, le désir à reconstituer l'acte qui l'a satisfait et dont il est une sorte d'abstraction, l'habitude est une sorte de désir conscient ou non, plus ou moins régularisé, qui tend à provoquer ou à faciliter l'acte. L'idée tend à réintégrer le système d'idées ou d'images qui l'a contenue, la théorie ou la doctrine dont elle était un élément, ou bien l'idée complexe dont elle a été séparée (comme lorsque l'idée d'un piston fait songer à une machine à vapeur), ou bien encore l'image, plus concrète, ou la perception dont elle fut extraite. Sans doute pensera-t-on que le désir n'appelle pas toujours un acte déjà accompli, et que l'idée s'associe parfois avec d'autres idées en des systèmes encore inusités. Mais je ne parle ici que de la tendance à la reproduction, non de la tendance inventive dont nous verrons plus tard la nature et la fonction, et comment elle vient se greffer sur la première. Il ne s'agit pour le moment que des traces laissées, en disparaissant, par nos divers états de conscience.

Si aucun d'eux ne se conserve, les éléments des systèmes démembrés tendent tous à les reconstituer. Tout état mental disparu tend ainsi à renaître, un peu sans doute comme repousse la queue coupée d'un lézard. Mais, pour des raisons diverses, qui tiennent à leur nature, à celles de leurs éléments, à la personnalité même et aux circonstances, tous les états n'y tendent ni avec la même force, ni avec la même efficacité.

Nous constatons donc, dans les systèmes dissociés, dans ces éléments abstraits (au sens le plus général du mot) une tendance, une sorte de désir et de faculté de réintégration concrète. Des faits

innombrables en témoignent, et on interprétera ainsi les lapsus indiqués déjà. L'habitude, la mémoire, certaines obsessions, les « associations d'idées » au sens où on les entend communément montrent cette tendance. Les circonstances la contrarient souvent, d'autres forces la compensent, et semblent l'annuler, cependant elle subsiste et se manifeste dès que les conditions de la vie mentale le lui permettent.

Mais les éléments qui ont accompagné, dans le système primitif, les abstractions demeurées vivantes ne sont pas toujours à leur disposition. Alors la réintégration s'arrête ou s'altère. En bien des cas les éléments absents seront remplacés par d'autres éléments plus ou moins capables de remplir leur rôle. Et alors, au lieu d'une répétition, on voit poindre l'innovation, l'invention. Faute de grives, on mange des merles, dit un proverbe, et quand l'enfant a faim, il se résigne, s'il le faut, à remplacer le sein par un biberon. Ce sont là des faits bien simples, mais en somme ils nous révèlent le mécanisme essentiel de l'invention sur lequel nous aurons à revenir.

À vrai dire, il n'y a jamais répétition absolue, réintégration complète d'un état d'âme. Tout change et se transforme, les éléments conservés comme les autres. L'élément qui se substitue à un autre n'est jamais tout à fait semblable à cet autre puisqu'il n'est pas lui. Et quand l'élément cherché se présente il n'est jamais lui non plus tout à fait identique à lui-même, à ce qu'il était avant. Et l'on peut dire qu'il n'est pas le même (*idem numero*) puisqu'il était au moins momentanément passé à l'état latent, à l'état de possibilité. Il y a partout les rudiments de l'innovation et de l'invention comme il y a partout de l'habitude et de la mémoire, car un fait nouveau ne peut naître dans l'esprit que par l'action des éléments, des tendances déjà formées, et en les

unissant à d'autres, de façon à les faire passer d'un état relativement abstrait à un état relativement concret.

Souvent, d'autre part, la substitution est plus avantageuse que la répétition ; c'est même le cas général. De plus, autour d'un souvenir, les choses ont changé, par l'effet de la vie même, des successions d'états psychologiques qui la composent, par le jeu interne et les réactions réciproques des éléments. Ces changements modifient plus ou moins les conditions d'exercice et même de conservation des tendances qui subsistent et, par là, la tendance elle-même. Elle peut continuer ainsi à se désagréger peu à peu, ou bien elle se transforme, tout en gardant quelque possibilité de retour à l'état premier. Les sentiments, les idées de notre enfance changent peu à peu pour devenir ceux de la jeunesse, ceux de l'âge mûr. Le besoin d'innover corrige la tendance à la conservation. Pourtant, parfois, nos impressions d'enfance reparaissent avec une assez grande fraîcheur, et nos sentiments reprennent une forme bien plus voisine de leur forme primitive.

Que les tendances incomplètes conservées rappellent, pour repasser à l'état concret, les éléments qui leur furent jadis associés, — j'entends au moins des éléments aussi semblables à ceux-là qu'il est possible — ou qu'ils acceptent, qu'ils évoquent des éléments partiellement nouveaux, leur nature ne change pas essentiellement. Ce sont toujours des systèmes incomplets qui aspirent à se compléter, des états abstraits qui veulent revenir à l'état primitif ou à un nouvel état concret capable de se substituer à l'état primitif et de remplir sa fonction. Ils sont des abstractions arrachées à quelque état d'âme concret et qui lui survivent. C'est parce qu'ils sont incomplets qu'ils aspirent à se compléter. Toutes nos tendances, tous nos désirs sont le signe d'un vide qu'ils tendent

à combler, et comme tout fait psychique est essentiellement un désir (en même temps qu'un fait d'intelligence et de volonté), on peut dire que tout fait psychique est un état imparfait qui tend à s'achever. C'est de son imperfection même que naît son action, et c'est parce qu'il est, à certains égards, un état abstrait, qu'il tend à passer à un état plus concret. C'est en tant qu'abstraction qu'il est actif. Et nous entrevoyons, nous verrons mieux plus tard, j'espère, que nos puissances, nos désirs, nos facultés sur lesquelles on a tant discuté jadis, sont simplement, en somme des éléments incomplets qui tendent à reconstituer un ensemble disparu ou à créer, pour le remplacer, un ensemble nouveau. Quant aux abstractions que la psychologie s'est habituée à considérer un peu exclusivement comme telles, quant à nos idées abstraites et générales, elles sont comme les autres, actives et fécondes. Nous ne pouvons d'ailleurs les séparer des tendances, des habitudes qui leur ressemblent beaucoup plus qu'on ne l'a cru et qui peuvent même se confondre avec elles, ni des autres produits de la dissociation mentale.

§ 2. LE SYSTÈME PRÉHENSEUR.

Ce système incomplet qui tend à s'intégrer, je l'appelle ici le système préhenseur. Nous le voyons partout à l'œuvre. Retournons aux faits rapportés en tête de ce travail. Pourquoi le mot *blague* m'est-il revenu à l'esprit, dans le fait A ? Une des conditions qui ont déterminé son rappel, c'est qu'il y était déjà venu. Et il avait ainsi créé une habitude, laissé en moi quelques-uns de ses éléments, non point quelques lettres mais une part de l'état d'esprit qui accompagnait ces lettres, une abstraction, une disposition perma-

nente. Et quand quelques éléments du mot se présentent, si par ailleurs rien ne vient l'arrêter, si au contraire quelques vagues idées, quelques vagues désirs la favorisent, cette disposition agit, happe ses éléments, les arrange, se les incorpore, et repasse à l'état concret avec plus ou moins d'à-propos, en s'exposant parfois à être contrariée dès ses premiers pas, repoussée, ramenée à son état de tendance abstraite, d'habitude souvent inconsciente. Ainsi, dans ce fait A, quelques éléments abstraits d'un mot, une habitude acquise, endormie, ne se manifestant par aucun désir conscient, aucune image, aucun fait perceptible, agit, arrête au passage, grâce à des circonstances particulières sur lesquelles on peut proposer quelques hypothèses vraisemblables mais qu'il est impossible de préciser, les autres éléments qu'elle s'annexera de façon à restituer un mot connu. L'abstraction fera place à un état plus concret et la puissance à l'acte.

Que le petit système incomplet qui a déterminé le lapsus soit resté à l'état inconscient jusqu'au moment où il s'est complété, cela n'a pas d'importance. Des systèmes analogues peuvent s'accompagner d'un état de conscience assez vif tout en restant très incomplets et très abstraits. Nous en avons des exemples bien connus de chacun dans la recherche d'un mot dont le souvenir nous fuit. Il en reste quelque chose en nous, quelque chose qui commence à tendre sensiblement vers l'action actuelle et la restitution du mot, mais les éléments réunis restent impuissants à évoquer ceux qui les complèteraient, même sous l'influence des motifs que nous pouvons avoir de vouloir retrouver le mot apparemment oublié. Souvent il suffit que ces éléments, arrivant d'ailleurs, passent à portée, pour qu'ils soient saisis et que la synthèse s'opère. L'autre jour, précisément, je cherchais vainement

un nom. Je sentais qu'il commençait par un D. Après quelques infructueux essais de rappel, je me mis à dire : « da, de, di... » et aussitôt le nom entier revint. Une lettre de plus avait suffi.

Le système qui subsiste est donc incomplet, ouvert, mais assez organisé encore — ou déjà — pour pouvoir subsister dans l'organisme mental, grâce à l'appui qu'il reçoit d'autres habitudes. Parce qu'il est incomplet, il tend à se compléter, c'est la grande loi de la vie psychologique, parce qu'il est abstrait, il tend vers le concret, et parce qu'il est une puissance il tend à l'acte. Les faits qu'il évoque peuvent être assez divers, et c'est ce qui permet l'innovation, ils sont pourtant d'une nature particulière et doivent répondre à un certain nombre de conditions. Ils se ressembleront donc toujours par certains côtés, et souvent ils sont identiques autant que des faits peuvent l'être sans se confondre.

L'analyse du fait B peut apporter ici quelque intérêt. L'élément essentiel y est l'impression d'une faute typographique mal localisée d'abord. C'est une opération assez compliquée que de corriger des épreuves, assez peu attrayante aussi lorsqu'elle engage des tendances très différentes et peu portées à se satisfaire de compagnie, comme la préoccupation du sens et celle de la correction typographique. Nous sommes enclins, si nous suivons l'idée, à rectifier sans y prendre garde, par la lecture intérieure, les erreurs d'impression. Ces systèmes préhenseurs que sont les souvenirs des mots connus, avec l'aide des lettres exactes du texte, recomposent le mot juste, ou sa représentation abrégée. Ils n'admettent pas les fautes à la perception, ils les empêchent d'arriver à la conscience, de se faire remarquer, surtout si le mot s'ajuste bien à l'idée qu'on a prise de ce que veut dire l'auteur. Et si dans une lecture on trouve quelque terme inconnu, bien des

gens sont enclins à le transformer en un mot connu, comme des illettrés transforment fièvre muqueuse en fièvre moqueuse. On est toujours « illettré » à certains égards.

Cette tendance ne paraît pas d'ailleurs agir dans le fait B si ce n'est indirectement. Me méfiant d'elle j'ai pu désirer revoir les mots que je venais de lire et où rien ne m'avait paru suspect. Ce qui importe davantage c'est le système préhenseur qui intervient. Il est très abstrait. Je cherche une faute d'impression, en général, n'importe laquelle et c'est le sens d'un des éléments permanents de mon état d'esprit, tandis que se déroule la série des perceptions et la série parallèle des idées. Il y a un système préhenseur aux aguets, une idée abstraite qui tend à devenir à la première occasion une représentation plus concrète déclenchant une nouvelle série psychologique (idées et mouvements correspondant à la correction de l'erreur). Une vision très fugitive, peut-être indirecte, offre précisément cet élément cherché par le système préhenseur, mais elle reste incomplète, presque inconsciente. Et je n'ai que l'impression d'une erreur réelle, qui se trouve dans la page que je corrige, sans que je sache ni quelle est cette erreur ni à quel endroit de la page elle se trouve. Mon idée est seulement celle-ci : il y a quelque part, par là, une faute, et cette idée n'est pas représentée essentiellement par des mots, mais par une sorte d'impression que je comprends fort bien. Elle reste très abstraite, pourtant elle a fait un pas vers le concret, elle a commencé à se réaliser, à passer de la possibilité à l'actualité par l'arrivée de cet élément nouveau : la notion qu'il y a réellement une faute dans la page que j'examine. Ainsi le système préhenseur en chasse a pu profiter d'un élément qui n'arrivait même pas à ma conscience, et déterminer ainsi un certain nombre de mouvements, pro-

voquer une recherche particulière et de nouvelles perceptions.

Comment s'est-il formé lui-même et mis en activité ? Par l'influence et la combinaison de deux autres systèmes préhenseurs au moins : le désir de voir le texte qu'on a écrit correctement imprimé (désir qui se rattache à bien d'autres désirs, et en dérive toujours de manière analogue : désir de répandre ses idées, sens général de l'ordre, etc.) et l'idée de faute, qui inspire et guide en partie le correcteur d'épreuves, et qui est elle-même un extrait de nombreuses observations, ou de connaissances indirectement acquises. L'état mental du correcteur comprend donc ces deux éléments, en partie contradictoires, le désir de la correction et la recherche, c'est-à-dire, en un sens, le désir de la faute. Le désir de la correction et la représentation d'une faute réelle ne pouvant s'accorder, celui-là tend à supprimer celle-ci. Mais pour la supprimer il faut la découvrir, et la recherche de la rectitude détermine ainsi la recherche de l'erreur. C'est une sorte de petit drame psychologique, ou si l'on préfère, quelque chose comme la recherche d'un accord dissonant qui se résoudra sur un accord parfait. Et l'on retrouverait des analogies pareilles dans toute notre vie mentale.

Je cherche donc, pour compléter l'accord dissonant, à trouver l'erreur que me signale une impression nette mais insuffisante. A la ligne où j'étais arrivé, rien. Le système préhenseur, peu satisfait, reste ouvert et actif, la recherche continue. A la ligne suivante je découvre enfin mon erreur typographique, le système préhenseur se complète, s'incarne dans le concret, relie l'ensemble des perceptions recueillies, des idées et des désirs engagés aux mouvements qui constituent l'acte de corriger l'erreur, aux perceptions diverses qui l'accompagnent, etc. L'évolution est achevée,

la puissance a fait place à l'acte, et l'abstrait au concret.

Mais cet état concret ne peut se maintenir. Réalisé, il n'a plus qu'à disparaître si sa fonction est remplie, il disparaît donc par évanescence et la dissociation des éléments s'opère encore. Seule l'abstraction qui l'a évoqué, et qui, elle, n'a pas achevé sa tâche, subsiste, avide encore, ramenée à l'état de puissance par la perte des éléments un moment accueillis et que refoule la poussée des tendances plus générales qui persistent aussi et s'incarnent dans le désir de corriger, non pas une ligne, mais l'ensemble du travail imprimé. Et la chasse reprend, et se prolongera avec ses vicissitudes, jusqu'au moment où elle sera achevée, si rien ne vient l'interrompre auparavant. Dans un cas, comme dans l'autre, le système préhenseur dont l'activité cessera, momentanément au moins, sera remplacé par un autre, qui viendra se substituer à lui et préciser à son tour, comme le faisait son prédécesseur, des tendances plus générales, des désirs plus profonds, le besoin de vivre par exemple. Toutes nos tendances peuvent être considérées comme des incarnations plus ou moins durables de tendances plus générales et plus abstraites qui aboutissent peut-être comme terme dernier à la « tendance de l'être à persévérer dans l'être », c'est-à-dire à quelque chose comme la loi d'inertie qui se cache sous la plus fougueuse activité.

Examinons maintenant le fait D. En parcourant des yeux un journal, je lis rapidement le titre d'un article ; j'ai alors l'impression qu'il s'agit d'un *nouvel* attentat contre une personne. En réalité, le journal annonçait un attentat contre le directeur du *Nouveau courrier*, etc. L'idée de nouveauté s'était assez légèrement associée non pas au titre du journal mentionné mais à l'idée d'attentat, probablement parce que celle-ci était

plus intéressante et devenait plus facilement un centre d'attraction, la vision ayant été trop rapide pour assurer une perception correcte. Cependant la nouvelle union n'était pas solide, elle n'était pas tout à fait niée par l'ensemble des idées et des images éveillées, mais tenue en suspicion, admise sous bénéfice d'inventaire. Le moi réservait sa décision. En somme, l'idée de nouveauté restait en l'air, détachée, elle flottait sans se fixer, prête à s'associer aux compagnons que les circonstances désigneraient. Elle existait à l'état abstrait, système préhenseur elle-même entre deux autres systèmes préhenseurs auxquels elle pouvait également se combiner. La vérification décida de son sort.

Les impressions abstraites ne sont point rares, elles sont à la fois, bien souvent au moins, des idées et des faits à teinte affective, des sortes d'émotions affaiblies et prolongées. Ce sont elles qui constituent en bien des cas l'attitude de l'esprit. C'est le cas, par exemple, quand nous attendons un événement d'un caractère déterminé sans savoir au juste ce qu'il sera, si l'esprit n'a pas un besoin extrême de représentation concrète et n'oscille pas de l'une à l'autre. En ce cas l'attitude foncière est la même, seulement l'état abstrait s'incarne alternativement dans l'un ou l'autre système d'images. Mais l'attitude de l'attente, le mélange de crainte et d'espoir si l'objet de l'attente nous intéresse, peuvent garder un caractère assez abstrait. Si, pour préciser un peu plus, quelqu'un nous dit : « Je vais vous apprendre une triste nouvelle... » ou bien : « vous ne devineriez pas la bêtise que vient de faire un tel... », notre idée de ce qu'on va nous dire sera à la fois nette et vague. Nous savons qu'elle correspondra à une réalité d'une certaine espèce, mais à une réalité dont nous ne savons que quelques caractères abstraits. Cette idée forme une synthèse, mais une

synthèse incomplète ; elle est un système préhenseur ouvert, espérant les éléments qui la feront passer à l'état concret, éveillant peut-être quelques idées, à titre provisoire, mais sans se fixer sur aucune. Elle est réelle, nous la connaissons, nous la sentons, mais elle est une « puissance » plus qu'un acte, une possibilité, une « faculté » de produire quand les éléments complémentaires arriveront, une série d'images, d'idées auxquelles elle donnera un aspect particulier et une signification propre.

Le fait C ressemble assez au fait D et nous mènerait à des conclusions analogues. Il s'y trouve aussi une idée abstraite à la fois très générale et très spéciale, celle de mots imprimés en « italiques ». Associée à certains mots par une lecture rapide, elle se dégage assez vite de cette synthèse trop peu fixée, s'engage dans un autre système où elle n'est pas acceptée sans réserve grâce au contrôle de l'esprit, à la protestation d'un certain sens de l'harmonie et des rapports de convenance entre le texte et le caractère typographique, sens qui résulte d'un ensemble d'habitudes qu'il résume, sens abstrait aussi qui, heurté par la nouvelle image qui s'offre, provoque une vérification.

§ 3. LE SYSTÈME PRÉHENSEUR ET L'ANALYSE DU FAIT G.

Les tendances, les puissances, les facultés nous apparaissent jusqu'ici comme des éléments extraits de nos divers états d'âme, arrachés à l'expérience, fixés dans l'esprit par des tendances précédemment établies et qui serviront à leur tour à fixer de nouveaux éléments. Nous verrons par la suite comment il faut compléter ou expliquer cette manière de voir ; elle est assez

exacte peur que nous nous y tenions encore.

Le fait G, la reconstitution volontaire et imparfaite d'un souvenir, nous permettra, j'espère, ainsi que le permettraient les faits analogues que tous les psychologues, je pense, ont pu observer, de voir avec plus de précision et plus d'ampleur la nature et le jeu du système préhenseur, surveillé et contrôlé par l'ensemble du moi.

Nous y constatons tout d'abord la persistance de quelques fragments du fait primitif qu'il s'agit de restituer dans son ensemble. Persistance ou plutôt sans doute réapparition, puisqu'ils sont arrivés à l'improviste et que, en tout cas, ils n'avaient pas toujours, il s'en faut, été présents à ma conscience. Mais ils subsistaient à l'état inconscient peut-être, ou bien certains éléments de ces éléments restaient en moi et ont pu, sous je ne sais trop quelles conditions, les faire reparaître. Quoi qu'il en soit, nous pouvons les considérer comme le point de départ relatif de notre observation.

Ce qui est perçu tout d'abord, ce sont ces idées, ces impressions, ces états abstraits auxquels on n'a pas toujours accordé, en psychologie, la place qu'ils méritaient, et qui forment une très grande partie de la vie mentale. Le fait G pourrait illustrer bien des attitudes de l'esprit. Voyons-y d'abord le jeu des éléments enlevés à de précédentes expériences.

Les premières impressions notées sont, en effet, essentiellement abstraites : « ... les souvenirs imparfaits d'une pièce de vers..., j'ai la représentation rythmique, j'ai aussi une idée incomplète du sens de la pièce. Ce rythme que je me figure intérieurement... est celui d'une pièce en vers de sept pieds, etc. Je me représente ce rythme au moyen de sons vagues, puis il se complète par des paroles sans signification. » Saisissons ici ce premier élan de l'abstrait vers le concret,

ce déséquilibre de l'abstrait qui a souvent quelque peine à se contenter de ses propres forces, qui cherche volontiers un appui, et qui, pour se mieux maintenir, se combine ici à des sons sans signification mais qui l'aident à vivre. On a pu remarquer souvent combien ce fait est fréquent, et comment certaines formes de l'idée abstraite ont peine, en beaucoup d'esprits, à se tenir droites, pour ainsi dire, et à marcher. Il leur faut au moins une sorte de béquille en attendant qu'elles aient retrouvé leurs vrais membres, et cette béquille, c'est souvent le langage qui la fournit.

Puis je constate que le rythme de cette pièce oubliée et dont je voudrais retrouver le souvenir est celui de la chanson d'*Eviradnus* et de quelques vers de Villiers de l'Isle-Adam (autre pas vers le concret). « Voilà donc une comparaison que j'établis nettement entre deux pièces que j'ai à peu près également oubliées. Mais j'en garde une impression, un souvenir, un état d'esprit abstrait, intellectuel et affectif, une sorte d'émotion générale et de tendance qui me paraît convenir à l'une comme à l'autre et qui s'associerait, à mon avis, très bien à l'une et à l'autre si je me les rappelais. Encore me semble-t-il remarquer entre les deux quelques différences de nature qui entraînent quelques différences dans les sentiments qu'elles m'inspirent. Il ne s'agit pas seulement ici de mots, mais aussi d'idées, d'impressions, de tendances abstraites définies, consciemment reconnues et senties. J'y insiste parce que le démembrement de l'état de conscience concret (ou d'une série d'états) en éléments de nature diverse, la conservation de quelques-uns de ces éléments, le rappel de quelques autres au moyen de ceux-là, et le passage inverse des éléments du fait émiété à un fait concret semblable à celui dont les éléments furent dissociés jadis,

ou à un fait concret nouveau capable de se substituer à lui, c'est tout une grande part de la vie mentale, et que c'en est même une forme essentielle.

Le passage de l'abstrait au concret coïncide parfois avec un passage de l'inconscient au conscient, et inversement le passage du concret à l'abstrait accompagne parfois une plongée dans l'inconscient. Ces divers procédés ne se confondent pourtant pas. La décomposition s'accomplit parfois en pleine lumière de la conscience ; c'est le cas de l'analyse volontaire, de l'abstraction attentive et voulue, et les idées abstraites, les sentiments abstraits s'imposent parfois assez fortement au sens intime. D'autre part, certains systèmes assez complexes, bien coordonnés, peuvent agir puissamment sans que la conscience intervienne. C'est le cas des instincts, des habitudes. Mais le regard intérieur dirigé sur un fait mental n'en complique pas moins quelque peu ce fait. La perception par le sens intime ajoute quelques éléments, ce qui la caractérise elle-même, au fait observé par elle et, par là, elle représente en principe une marche vers le concret.

Ainsi dans le fait G, le système préhenseur et ses éléments abstraits existent avant d'arriver nettement à la conscience, mais la conscience que j'en prends, quoique assez vague d'abord, commence déjà à les préciser, à les rapprocher de l'état concret. La lecture de quelques vers de Hugo m'avait laissé une sorte d'empreinte générale, avait formé dans l'esprit une sorte de moule où pouvaient entrer bien des mots différents, une forme qui faisait partie de l'état d'âme directement évoqué par la lecture, mais qui en avait été séparée par le jeu de la vie, des idées, des désirs divers. Maintenant, dans sa réalité abstraite, ce moule pouvait soit recevoir encore les mêmes

mots qui l'avaient formé jadis, soit admettre d'autres mots réunissant certaines conditions générales précises (nombre de syllabes, rimes nécessaires, etc.), ou même des sons sans aucune signification mais présentant toujours quelques-unes au moins des mêmes conditions. Cette forme n'était plus représentée en moi que par des éléments inconscients (comme il arrive normalement à beaucoup de tendances, même parfois lorsqu'elles fonctionnent) quand, sous une excitation que je ne puis préciser, il lui advint de s'affirmer un peu, d'attirer le regard intérieur. En se formulant en mots, elle fait un nouveau pas vers la précision et vers l'état concret, mais non pas, directement au moins, dans le sens de la reconstitution du fait primitif. Car il est vraisemblable qu'à ma première lecture, si j'avais une sensation précise et une connaissance exacte du rythme, je ne l'avais pas rigoureusement formulée en mots.

La tendance des représentations abstraites à se compléter par l'annexion d'éléments qui les transforment en systèmes plus concrets se traduit alors par l'acceptation de mots sans portée réelle ou même de sons vagues. Cela est très commun. Quand on cite des vers et qu'un mot, un hémistiche fait défaut, on comble volontiers le vide] si un autre mot ne vient pas s'offrir ou s'imposer, par des « heu, heu » qui servent de support à la représentation abstraite du rythme. Puis j'arrive à incarner la tendance primitive et les abstractions qui en ont signalé l'arrivée, dans des mots sans signification vraie, dans un « monstre ». Il me sert cependant, non plus seulement à soutenir le rythme des vers, mais aussi à incarner le rythme de l'idée, l'allure de la pièce, le sentiment général qu'elle exprime, et, en même temps, la forme de la phrase et son caractère défini : le (x) le plus (y) est le (x) (a).

Je ne m'illusionne pas sur ces vers, je n'ai jamais cru qu'ils appartenissent au texte, je n'ai donné aucune importance à leur sens concret. Ils n'étaient là que pour leur squelette, qui servait de support à l'idée abstraite. Ils la soutenaient sans lui rien ajouter. Tout ce qu'ils auraient pu lui adjoindre était rejeté. Ils intervenaient pour représenter quelques caractères généraux et abstraits de la pièce de vers. Leur rôle était semblable à celui des mannequins sur lesquels on met des habits, dans les magasins de nouveautés, pour les faire tenir convenablement et permettre d'en apprécier les élégances. C'est un procédé connu et dont Mürger donne un exemple dans les *Scènes de la vie de Bohème*. Prenons d'ailleurs en un sens tout relatif la nullité du « monstre ». Sa portée psychologique peut être intéressante, mais c'est une autre affaire.

Cependant, le souvenir se développe peu à peu, souvent par saccades. Un léger bouillonnement de l'esprit, un peu de confusion et de trouble. Divers mots sont évoqués et cherchent à s'employer utilement sans y parvenir toujours. L'idée abstraite, le moule primitif reste sensiblement identique à lui-même. Un ou deux quatrains s'ébauchent, des souvenirs disparus reviennent et reprennent leur place. Mais ils n'arrivent pas seuls. Des étrangers se sont joints à eux et se substituent à d'anciens éléments qui ont disparu. Ils s'adaptent tant bien que mal à l'idée abstraite du début. L'inhibition que feraient peser sur eux des souvenirs plus précis ne peut se produire, pourtant il reste de l'état primitif quelques éléments abstraits, imperceptibles mais non tout à fait inactifs qui suffisent, semble-t-il, à inspirer quelque méfiance pour les nouveaux venus et à gêner leur installation. D'autres facteurs interviennent. Si le « hallier » paraît invraisemblable ce n'est pas seulement parce qu'il

n'est pas le mot jadis lu, mais aussi, et surtout peut-être, et peut-être uniquement parce que la rime qu'il accole à « berger » ne paraît guère vraisemblable dans une poésie de Hugo.

En même temps, quelques changements paraissent altérer la tendance éveillée d'abord, que cette tendance soit ramenée, par les éléments exacts qui lui arrivent, vers sa forme première, un peu abandonnée, ou que les intrus l'infléchissent un peu pour la mieux accorder à eux. Sans doute eux aussi, les intrus, ont déjà existé dans l'esprit, mais ils faisaient partie d'autres systèmes ou vivaient assez indépendants, prêts à s'engager en des combinaisons variées. Nous prenons ici sur le fait, dans une de ses formes les plus humbles, mais avec ses caractéristiques essentielles, l'imagination créatrice, l'élément infinitésimal de l'invention, cette substitution d'un élément à un autre dans un système mental.

L'action du système préhenseur se prolonge. La tendance s'est précisée, la synthèse finale ébauchée d'abord, poussée ensuite assez loin. La tendance abstraite qui s'est incarnée en plusieurs quatrains sans s'immobiliser dans aucun appelle encore des éléments pour multiplier ses incarnations. Elle persiste derrière les changements de mots un peu comme un moule détaché des statuettes qu'il a successivement formées, ou comme une substance qui vivrait dans les phénomènes successifs qui la manifestent. Elle demeure à peu près identique tandis que les éléments qui la font passer à l'état concret se succèdent. Et de nouvelles strophes s'ébauchent, s'achèvent même sans que l'esprit y discerne avec certitude la part du souvenir et la part de l'innovation. Même plan toujours, mêmes caractères généraux de rythme, d'allure, de forme, de sentiment. Mais l'idée d'une sorte de symbolisme et de correspondance vague entre les deux pre-

miers et les deux derniers vers dont je m'étais exagéré l'importance, a peut-être influencé la formation de la strophe inédite, et a dû disparaître ou s'amoindrir quand une lecture nouvelle a réinstallé complètement dans l'esprit le texte présenté par la lecture de jadis.

§ 4. SUR LE FONCTIONNEMENT DU SYSTÈME PRÉ-
HENSEUR.

Ce moule qui modèle les nouvelles coulées sur les formes de l'ancienne n'est pas une sorte de gaufrier inerte. Il vit, il se transforme quelque peu, il est un système incomplet qui appelle et qui choisit ce qui peut l'achever.

Il est partout à l'œuvre dans la vie de l'esprit et il serait aussi facile que fastidieux d'en multiplier les exemples. Il ne se produit rien en nous où son action ne soit réelle, mais il se laisse peut-être mieux voir dans les petits faits insignifiants ou rien d'autre ne vient solliciter trop vivement notre attention. Outre ceux dont je viens de parler, mentionnons donc encore la recherche vaine, si connue, d'un nom qui nous fuit au moment même où nous avons besoin de lui. J'en ai cité deux cas au début de ce travail, et l'on y voit assez bien comment la tendance appelle les éléments qui lui manquent, comment elle tâtonne, comment les éléments qui se présentent sont éprouvés par elle, comment il arrive, par raccroc, quelques indésirables amenés par quelque sous-élément qu'ils ont en commun avec la tendance, avec l'élément appelé vainement, avec quelque autre élément rejeté. Mais ce qui nous intéresse peut-être davantage, c'est l'état bien connu de l'esprit au début de la recherche, lorsqu'on n'a encore du nom qu'une impression juste mais très abstraite, vidée de presque toute

la partie sensible de son contenu normal, impression qui peut devenir très vive et, si je puis dire, très nette dans son imprécision. Elle se traduit par des métaphores expressives comme : « j'ai ce nom sur le bout de la langue... » Ce qui nous intéresse encore, c'est la perception de synthèse, avec le soulagement qui l'accompagne, qui se produit avec le retour de l'abstrait au concret, et la rentrée du mot attendu. L'élément abstrait du mot qui subsistait n'était certes pas tout à fait isolé, il gardait encore quelques-unes des associations et des puissances de l'ensemble¹, mais en se complétant, en se réintégrant dans le nom cherché, il atteint sa pleine forme ; rétablit l'ensemble de ses relations, permet l'activité régulière de toutes les tendances qui ne peuvent s'exercer qu'en employant ce nom (adresse à écrire, renseignement à donner, appréciation à proposer, etc.).

Une excitation est toujours nécessaire pour amorcer le fonctionnement d'une tendance, la marche vers l'état concret. Elle ne peut agir que sur un mécanisme déjà monté, comme le percuteur qui frappe la capsule d'une cartouche ne produit une détonation meurtrière que si la poudre, les bourres, les plombs sont convenablement réunis. L'excitation déclenche des forces pré-existantes, autant qu'on en peut juger, elle leur apporte quelques-uns des éléments qu'elles attendaient sourdement. C'est ainsi que la vue d'un jouet excitera le désir d'un enfant, même s'il ne pensait à rien de semblable. Et le même mot éveillera des idées et des désirs différents selon les préoccupations, les tendances, les habitudes des esprits différents dans lesquels il tombe.

1. Remarquons, pour prévenir une objection que, si cet ensemble a des puissances, c'est qu'il est un élément par rapport à des systèmes plus complexes qu'il va rendre possibles.

On ne peut pas toujours apprécier ces conditions persistantes du réveil de la tendance, de la reconstitution du souvenir, ni savoir, en bien des cas, quelle impulsion vient mettre en activité ces éléments engourdis, déterminer, par l'apport d'un autre élément, la cristallisation du souvenir. Dans le fait G on distingue assez bien ce qui, dans le souvenir, est prêt à être rappelé, ce qui ne peut l'être qu'avec plus de difficulté et ce qui ne peut plus l'être, au moins dans les conditions où le fait s'est réalisé. On y distingue aussi quelque trace laissée par les éléments disparus, un résidu très abstrait qui les représente encore, trop faible pour les ramener, mais qui peut aider à repousser les usurpateurs. Mais nous ne savons pas quel est le point de départ de la série des phénomènes. En d'autres cas, au contraire, la cause de la reconstitution d'un souvenir apparaît assez nettement. Nous savons en général quel est le désir, le besoin que nous avons d'un nom que nous nous efforçons de retrouver. Un enchaînement d'idées que nous pouvons apercevoir en bien des cas nous a fait penser à une personne, et le besoin de la désigner clairement à nous-même ou aux autres nous conduit à chercher son nom s'il ne se présente pas spontanément. Un système préhenseur s'est formé qui s'empare de ce qui reste en nous du nom absent, et tend à évoquer le nom entier par l'intermédiaire de cette abstraction qui sert à son tour de système préhenseur. Nous avons vu tout à l'heure comment une seule lettre jointe à celle qui subsistait a pu rendre le système préhenseur immédiatement efficace et ramener les éléments disparus. Plus de tâtonnements sont parfois nécessaires.

Cette première impulsion qui éveille la tendance agit donc comme celle-ci. Elle est aussi l'action d'un système incomplet qui tend à se compléter, d'une tendance qui veut passer à l'acte. C'est

du moins ce que nous pouvons constater lorsqu'il nous est permis de distinguer la nature de l'excitation. En beaucoup de cas, comme dans le fait G, une idée surgit, un désir s'élève, nous ne savons pourquoi ni comment ou nous l'oublions vite et nous ne nous souvenons pas de l'avoir su. Ceci paraîtra plus fréquent peut-être qu'on ne serait porté à le croire d'abord, si l'on pense à la fuite continuelle des idées et des impressions, à la dissociation ininterrompue des états conscients qui ne se rattachent pas systématiquement à l'état actuel. J'ai déjà dit qu'à mon sens il n'y avait souvent aucune différence importante entre les parties du fonctionnement mental que perçoit le sens intime et celles qui lui échappent. Il semble donc que ce que nous pouvons faire de mieux pour comprendre les faits où le mécanisme psychologique n'est pas apparent, c'est de les interpréter par ceux qui nous en laissent voir les détails et le fonctionnement. Si, bien entendu, rien ne s'y oppose, comme c'est généralement le cas.

Nous retrouverons les systèmes préhenseurs. Il fallait en prendre une notion générale et synthétique pour examiner maintenant de plus près la conservation et la reproduction avant d'étudier les formes créatrices de l'activité de l'esprit.

IV

La conservation et la reproduction

§ 1. INTRODUCTION.

Si tout ce qui tend à persévérer dans l'être, le fait de la mémoire, de la conservation des états psychologiques doit être la règle. Il n'y aurait pas de problème de la mémoire, mais bien plutôt un problème de l'oubli. Cela revient à peu près au même en somme. Il s'agit toujours de savoir pourquoi et comment certains faits disparaissent au moins en apparence ou temporairement, pourquoi et comment d'autres échappent à l'oubli, et de déterminer avec plus de précision ce qui se conserve, de dire aussi comment et pourquoi certains faits se reproduisent après avoir disparu. Les faits cités au début de cette étude et notre connaissance sommaire du système préhenseur doivent nous permettre au moins de nous faire une idée vraisemblable des réponses à faire à ces questions.

§ 2. QUE SONT LES ÉLÉMENTS CONSERVÉS ?

Qu'est-ce qui se conserve en nous ? Qu'est-ce que la « trace » ou le « résidu » dont parlent les

psychologues, et quel est, pour ainsi dire, l'élément infinitésimal de l'habitude ?

Nous constatons, dans le fait G, que certaines parties d'un état ancien apparaissent, après une éclipse. Ce sont des idées de rythme, des formes abstraites de phrases. Ces éléments revenus en suscitent d'autres et ceux-ci en appelleront d'autres à leur tour. Ainsi, anneau par anneau, la chaîne se reforme ou tend à se reformer, et la lenteur, les tâtonnements de cette reconstitution nous en livrent le mécanisme ; l'appel des éléments encore absents par les éléments, présents déjà, qui jadis leur furent unis.

Les premières démarches nous échappent ici, mais d'autres faits, comme le rappel d'un nom oublié, nous les montrent semblables aux suivantes. Tout nous amène à penser que les premiers éléments perceptibles du fait G ont été eux aussi, appelés, agrippés par un système préhenseur, par des éléments conservés à l'état abstrait et qu'ils devraient amener à un état plus concret.

Que ces éléments se soient conservés tels quels depuis la lecture primitive ou qu'ils aient été, eux aussi, évoqués par d'autres plus abstraits encore, nous arrivons toujours à cette conclusion que ce qui se conserve, ce sont des éléments qui ont fait partie de l'état de conscience regardé ici comme primitif (qualité évidemment relative à la série considérée) et qui ont continué à vivre quand il a disparu. Faisons une comparaison très grossière et qu'il ne faudrait pas pousser plus loin : c'est un peu ce qui se passe quand on laisse tomber une goutte d'encre sur sa table. Par elle-même elle tend à rester là, même si l'on ne l'essuie pas, des frottements divers, des actions physiques ou chimiques l'effaceront peu à peu. Il en reste cependant quelques vestiges, quelques éléments qui ont fait partie

de la tache première et qui la représentent encore. Évidemment, les éléments psychiques sont très différents, ils ne sont pas immobiles, arrachés une fois pour toutes au monde de la perception, ils vivent et ils agissent ou sont prêts à agir dès qu'ils le pourront. Ils peuvent aussi, sous diverses influences, se transformer plus ou moins sans cesser d'être des systèmes incomplets et disposés à se compléter.

Tous ces éléments conservés ne peuvent être que des états psychologiques, et *nos* états psychologiques, c'est-à-dire qu'ils portent la marque de la personnalité qui les conserve, et aussi des autres éléments qu'ils rencontrent, de la société où ils entrent, et, à des degrés inégaux selon les cas et les individus, des transformations qu'elle subit.

Ils ne peuvent se conserver qu'en s'accrochant à des éléments déjà installés, à des tendances organisées, conservés eux aussi, pris aussi à de précédentes expériences ou résultant de ces alliances et de ces conflits que la vie de l'esprit produit sans cesse, qui sont aussi des « expériences » et, comme tous les faits psychiques, se dissocient en laissant l'esprit enrichi de quelques uns de leurs éléments ou désorganisé plus ou moins par l'état de désordre qu'ils y ont introduit.

La première lecture de la pièce des *Contemplations* n'a pu se faire et laisser quelques traces dans l'esprit qu'en les livrant à des éléments, à des tendances déjà établies et qui les ont accueillies, en s'enrichissant, en se modifiant par cette association. Cette « première lecture » a bien pu être multiple, mais cela importe peu ici. Elle suppose des habitudes, des tendances déjà formées, des systèmes préhenseurs prêts à saisir les éléments offerts, et qui représentent dans l'esprit quelque chose comme une formation

géologique plus ancienne où viennent s'appuyer les nouvelles alluvions. Nous ne pouvons en préciser tous les détails, mais il en est d'évidents. Ma lecture suppose d'abord toutes ces habitudes, toutes ces tendances coordonnées, ces idées, ces connaissances laissées dans l'esprit par des exercices et des expériences répétés qui sont ce que l'on entend par « savoir lire ». Elle suppose encore la connaissance de la langue française, c'est-à-dire un résidu d'expériences innombrables, la conservation d'un ensemble de mots et de significations, non point la conservation permanente concrète des mots et des idées, mais la persistance de quelques-uns de leurs éléments capables de les rappeler, de les faire reconnaître, des habitudes qui permettent de les comprendre et de s'en servir. Ma lecture venait encore se greffer sur une certaine habitude et quelques connaissances de la versification française, de l'œuvre de Hugo, sur bien d'autres tendances encore. Et nous pourrions remonter indéfiniment la série des causes, car tous ces faits en supposent d'autres à leur origine, dont ils ont profité, auxquels ils se sont associés, des expériences innombrables, profondes et lointaines, l'expérience de l'individu et de la race, et par-delà encore, de la matière, et par-delà encore quelque autre chose peut-être. Et nous entrevoyons d'ici cette conséquence, à laquelle nous reviendrons plus tard, que notre esprit et nos organes eux-mêmes sont des systèmes d'éléments arrachés à la suite indéfinie des expériences et organisés par les tendances, les forces qui les reçoivent et qui sont déjà des systèmes toujours incomplets. Aussi haut que nous remontons, c'est toujours le même procédé qui s'affirme quand il nous est possible d'en distinguer un.

Dans notre fait G les éléments rappelés peu à peu sont variés, mais ce qui reste en permanence, c'est, avec le désir de préciser le souvenir à peine

ébauché, une réalité extrêmement abstraite, dont nous ne comprenons la nature que par ses effets, par les appels d'éléments (de mots et d'images) qu'elle fait ou qu'elle prépare, une sorte de virtualité qui devient active, qui n'est guère perceptible en elle-même et dont je n'avais aucune conscience.

Ma première lecture, en effet, comme l'immense majorité des états successifs de l'esprit, n'avait, au bout d'un certain temps, laissé en moi que des traces imperceptibles. J'aurais pu croire qu'elle n'avait rien laissé du tout si le souvenir éveillé un jour ne prouvait le contraire.

Je n'ai pas de souvenir précis de cette première lecture, ni de ce qui l'a suivie de près. Mais d'après mon expérience, quand nous avons lu, ou lu et relu une pièce de vers, voici à peu près ce qui se passe.

Une certaine impression reste, générale et abstraite, du sens de la pièce, du sentiment exprimé ou suggéré, du rythme, de la mesure. Quelques détails, quelques vers ou fragments de vers, quelques images peuvent se détacher sur ce fond abstrait et devenir parfois un peu obsédants. Un souvenir assez net aussi de certains procédés, de certaines qualités : la grâce ou la puissance, la nuance de l'émotion, l'harmonie ou la disgrâce des mots, la banalité ou l'originalité du rythme, sa régularité ou ses changements, la richesse cherchée des rimes ou leur pauvreté, etc. Tout cela est plus ou moins explicitement reconnu, souvent et pour une part plus ou moins grande, plutôt senti qu'exprimé par des phrases précises. Tout cela n'est pas présent à la fois à l'esprit, mais se succède, va, revient. Et voici déjà le problème de la mémoire qui se pose, car une impression disparue, pourquoi revient-elle ? Sans doute parce que se conservaient les éléments qui allaient la ranimer dès que l'esprit

s'y prêterait. Et en effet, nous avons cette obscure conscience en pareil cas que nous avons à notre disposition les impressions, les idées qui ont, pour un moment, laissé la place à d'autres, comme je sens que j'ai à ce moment à ma disposition un assez grand nombre de mots auxquels je ne pense pas, comme nous sentons toujours que nous avons à notre disposition bien des forces mentales et physiologiques qu'il ne dépend que de notre désir de mettre en œuvre (je ne dis pas : de notre volonté libre, n'ayant pas à traiter ici du libre-arbitre).

Notre état d'esprit, notre attitude mentale n'est pas le même si nous venons de lire du Corneille ou du Verlaine. L'ensemble d'impressions, qui se forme à mesure que la lecture se poursuit, se prolonge quand celle-ci a pris fin, même si nous n'évoquons rien de bien précis, et il paraît constituer le fond même du souvenir sur lequel viendront jouer les détails divers qui occupent un moment l'esprit, en complétant l'harmonie du souvenir de leur note particulière. Cette note peut dominer parfois l'écho un peu affaibli de l'ensemble, et parfois même en fausser le sens et la nature. Je crois volontiers que c'est là un accident très fréquent.

La dissolution a déjà commencé et poursuivi son œuvre. Aucun des états de conscience successifs ne s'est maintenu, puisque la lecture même les remplaçait continuellement par les autres. Mais ils formaient une série unifiée et collaboraient pour édifier un même ensemble mental, formé peu à peu de leurs apports et qui restait lié à eux, capable des les évoquer, d'en susciter au moins quelques-uns. Il persiste un peu, il s'en va, revient, appelle tantôt un détail, tantôt un autre, puis ce tumulte s'apaise, quitte à reparaître un peu plus tard ; nous pensons à autre chose. Mais une vague conscience de l'em-

preinte reçue reste et reparaît volontiers et les retours triomphants des impressions et des images disparues ne sont pas rares. Puis cet écho aussi se tait, mais son silence n'est pas forcément définitif. Selon la force de l'impression reçue, selon sa persistance, selon qu'un nombre plus ou moins grand de lectures l'ont imposée à l'esprit (et celles qui suivent la première sont en général, pour une part, l'effet de l'impression que celle-ci a produite), selon l'appui que lui apportent ou que lui refusent les circonstances, le système reparaît dans son ensemble, dans ses détails, plus ou moins précis, plus ou moins riche, plus ou moins net. Parfois il ne revient plus, et il ne survit plus en nous que l'idée d'avoir lu des vers de tel ou tel poète, parfois il reste à notre disposition, pour ainsi dire au répertoire. Nous le reprenons de temps en temps. Parfois enfin le nom même de l'auteur s'abîme dans l'oubli. J'ai lu beaucoup de vers, j'en sais « par cœur » un assez grand nombre, mais il en est dont je ne garde — heureusement peut-être — aucun souvenir précis. Je crois bien avoir lu quelque chose de Dovalle, mais je ne pourrais citer de lui ni un fragment de vers ni le titre d'une pièce. Ce que je garde de plus net à son sujet c'est l'impression de la surprise que j'ai eue, il y a bien longtemps, en trouvant son nom et ses œuvres, jointes aux noms et aux œuvres d'autres auteurs de même renom, dans un recueil destiné à faire connaître à un peuple étranger la poésie française du dernier siècle. Et de ces poètes, dont j'ai pourtant lu ou parcouru quelques pièces, je ne puis même me rappeler les noms. Peut-être en reconnaîtrais-je quelques-uns si le livre me passait encore par les mains.

Il semble donc que ce qui subsiste le plus longtemps, ce soit une sorte de représentation abstraite, parfois inconsciente accompagnée d'une

impression affective qui lui correspond, qui se confond avec elle. C'est bien ainsi que les choses se présentent dans le fait G où le premier éveil perceptible du souvenir donne une représentation abstraite de rythme, de phrase, de sentiment exprimé. Gardons-nous de trop généraliser. Il se peut que certains détails subsistent qui nous ont frappés par leur intérêt, leur beauté, leur bizarrerie, souvent on ne sait trop pourquoi, car nous ne connaissons pas tous les systèmes préhenseurs qui sont en nous à l'affût des éléments qui les complètent. Cependant il me semble qu'à côté de ces détails il survit souvent une impression d'ensemble qui peut être assez pauvre et rester subordonnée.

Cette idée abstraite de l'ensemble paraît bien être, comme les détails, un extrait de l'expérience première. Extrait altéré par les jeux du souvenir et de l'imagination, par les réactions réciproques des éléments. Nous en avons un exemple dans le fait G où l'idée du sens général de la pièce et de sa composition n'a pas été très fidèlement conservée et a dû être rectifiée à la vérification finale.

C'est là ce que me paraît donner l'introspection interrogée, c'est aussi ce qui me paraît ressortir des faits exposés. Quand le souvenir se précise et que les détails arrivent pour la compléter, l'idée et l'impression abstraite ne disparaissent point, mais elles s'enrichissent, passent à un état plus concret, satisfont leurs désirs.

Nous avons entrevu déjà ce que deviennent l'impression et l'idée lorsqu'elles disparaissent momentanément de la conscience. Elles se dissocient comme tous nos états de conscience, laissant après elles quelques éléments abstraits, un système préhenseur capable de les rappeler. C'est là du moins une hypothèse vraisemblable, une induction qu'on peut accepter. Il arrive aussi

que leurs éléments soient utilisés par d'autres systèmes, habitudes ou idées.

Cette abstraction, qui survit à la dissociation, devient souvent inconsciente. L'inconscience nous apparaît comme un cas de la dissociation des états psychologiques. Quelle est la forme, quelles sont les conditions spéciales de cette dissociation ? Nous n'avons pas à le rechercher ici. Rappelons-seulement qu'elle ne change pas la nature des phénomènes, si on comprend bien cette nature, qu'une idée consciente en nous reste une idée, et qu'une tendance inconsciente reste une tendance ¹.

§ 3. LA CONSERVATION DES ÉLÉMENTS ABSTRAITS ET LA CONSCIENCE DU MOI.

C'est donc une abstraction, une virtualité qui est l'essentiel des souvenirs. Les éléments qui la rendaient concrète et actuelle peuvent disparaître sans qu'elle soit entamée, sans que sa puissance soit amoindrie. C'est ce que l'expérience nous prouve à chaque instant. Des mots de notre langue quand nous ne nous en servons pas, de tous nos actes les plus habituels quand nous ne les exécutons pas, et que nous n'y pensons pas il ne reste rien qu'une virtualité, mais cette virtualité est bien réelle, et nous devons, je crois, nous la représenter comme un système d'éléments empruntés à nos actes, abstraits de nos expériences. Je puis rester longtemps sans faire une multiplication, sans penser même à cette opération, je n'en dispose pas moins, pour m'en servir dès que je le voudrai, du souvenir de la table de Pythagore qui, avec quelques habitudes abs-

1. On peut voir, à ce sujet, mes articles sur le *Psychisme inconscient* dans le *Journal de psychologie* (1921).

traïtes, constitue l'essentiel de mon pouvoir de faire certains calculs.

Peut-être les croit-on plus inconscients qu'ils ne le sont, ces résidus des opérations de l'esprit, ces abstractions organisées avec qui se construit en nous la synthèse de tant d'expériences indéfiniment variées. J'admets volontiers qu'ils sont toujours plus ou moins nettement représentés dans cette conscience du moi qui ne nous abandonne jamais complètement, dans le sentiment profond de notre personnalité. Je suis même porté à croire qu'elle en constitue la plus grande partie et qu'elle y importe au moins autant que les sensations obscures arrivées de nos différents organes, que cette cœnesthésie dont il se pourrait bien qu'on eût exagéré le rôle. Notre conscience personnelle, c'est bien une sorte de synthèse abstraite de tout ce que nous pouvons, de tout ce que nous savons, de tout ce que nous avons ressenti, de tout ce que nous sommes, associée aux sensations et aux impressions actuelles, les dirigeant, les accueillant ou les écartant et même les créant dans une certaine mesure. Les éléments psycho-organiques qui entrent dans la conscience du moi sont très abstraits, mais très essentiels. Ils y représentent nos pouvoirs, nos tendances, nos facultés, nos habitudes ; ils restent souvent méconnaissables, souvent méconnus. Mais ils pourront, si tout va normalement, se développer, passer à l'acte, revenir ou arriver à l'état concret du plein fonctionnement quand nous aurons besoin d'eux, quand l'harmonie générale de l'esprit l'exigera. Ils évoqueront alors ou saisiront au passage les éléments susceptibles de les compléter, et leur vie reparaitra comme l'éclat d'une fleur desséchée dont on plonge la tige dans l'eau. Ils feront ainsi revivre le passé, ils tisseront le présent, ils prépareront et détermineront l'avenir, et, par l'innovation, que nous

examinerons plus loin, ils renouvelleront l'esprit et la vie en même temps qu'ils conserveront l'essentiel des états disparus et les feront revivre en partie.

La conscience du moi se composerait donc essentiellement d'éléments enlevés à toute notre expérience de la vie et aussi à l'expérience de nos ancêtres, organisés au fur et à mesure de leur acquisition par la personnalité qui les recevait. Si la cœnesthésie s'y insère, il ne faut pas oublier qu'elle aussi représente toutes ces expériences passées et en conserve des éléments essentiels, toutes les habitudes prises peu à peu par nos organes. Les appareils de nos sens y interviennent aussi par l'ensemble des habitudes qu'ils représentent et qu'ils matérialisent en quelque sorte. Des séries de perceptions étranges et qui contrarieraient trop les habitudes de l'esprit, les dispositions des organes de la vue et de l'ouïe seraient capables de troubler, de transformer à quelque degré la conscience de notre moi. Mais dans cette conscience interviennent aussi les souvenirs, les sentiments, les croyances, les habitudes de l'intelligence, de la sensibilité, de l'activité, contrariées ou favorisées par les événements. Des formules comme : « je croyais rêver... », « je me demandais si c'était bien moi qui voyais cela »..., ou : « qui faisais cela... » expriment bien le rôle des habitudes dans la conscience du moi, et le trouble que peut y apporter leur contrariété trop vive ou trop brusque et mal préparée. Le contraste entre les souvenirs affectifs et intellectuels et l'état présent suffit au moins à donner l'idée, c'est-à-dire déjà la réalité affaiblie d'un trouble semblable. Rappelons les vers de Veillot égrenant les joies familières disparues, qui ont marqué sa personnalité, et vivent encore sous la forme souvent abstraite, mais parfois plus riche et plus fraîche, du souvenir :

Est-ce bien moi, Seigneur, qui sous un ciel de fête
Quand l'orgue chantait moins que mon cœur triomphant,
Du pied de vos autels emmenai cette enfant
Le bouquet d'oranger au sein et sur la tête...

Notre conscience du moi est bien une sorte de représentation synthétique, de résumé condensé de notre savoir, de nos désirs, de nos aversions et de nos forces. Et, en effet, d'une manière générale, nous savons, ou plutôt nous sentons instinctivement à peu près ce que nous pouvons faire, penser et sentir.

Sans doute nous nous trompons souvent sur la nature et le degré de notre pouvoir et de notre savoir. C'est que bien des causes nous poussent à l'erreur, et viennent fausser l'interprétation des éléments abstraits déposés en nous par toutes nos perceptions, toutes nos émotions, toutes nos pensées, tous nos actes. Les systèmes préhenseurs ainsi formés, se déforment, les résidus de nos expériences, les tendances, les désirs, les idées qu'ils ont formés réagissent les uns sur les autres, s'associent ou se contrarient, se décomposent et se synthétisent, et par là ils s'altèrent souvent. Des habitudes mentales constantes, qui sont aussi des résidus abstraits de notre vie psychologique les brassent et les pétrissent, en changeant plus ou moins l'aspect et le sens. C'est un fait assez commun que de voir l'amour, la haine, la vanité, l'orgueil, altérer nos souvenirs et, par là, fausser plus ou moins l'idée que nous nous faisons de nous-même, de ce que nous avons été, de ce que nous sommes encore, de nos aptitudes et de nos puissances.

Nous pouvons constamment nous apercevoir que l'on se trompe sur ses facultés, sur ses qualités et sur ses défauts. Il est souvent possible de voir le cours de l'erreur et la tendance qui l'a produite. Les méprises de ce genre amènent

souvent des déconvenues, parfois des catastrophes. Moins peut-être cependant qu'on ne pourrait le craindre. La méprise n'est pas toujours aussi générale qu'elle le paraît. J'entends que si une part de l'esprit la commet, une autre s'en méfie et inspire plus de prudence. Officiellement, une personne est persuadée à tort qu'elle a telle qualité, telle puissance, tel savoir, mais un instinct secret peut la diriger qui l'empêche de s'exposer aux suites de son erreur, la détourne des occasions où elle aurait dû mettre à l'épreuve les vertus qu'elle ne possède point.

§ 4. LES TRANSFORMATIONS DU SOUVENIR.

Les souvenirs se transforment. Notre fait G nous en offre un exemple de très minime importance, mais où les causes et le mécanisme du phénomène se laissent apercevoir. J'ai mentionné déjà cette impression abstraite d'une pièce en quatrains avec des parallèles et des comparaisons qui est le point de départ de la recherche d'un souvenir. Je note après avoir relu la pièce de Hugo : « Mon impression générale abstraite sur l'ensemble de la pièce était donc à peu près juste. Toutefois je m'exagérais un peu les « parallèles », les « comparaisons » qu'elle renferme, le symbolisme, les associations de deux systèmes d'images différents à un centre commun, à une forme générale qui leur appartiendrait à tous deux et les réunirait. En cela, j'étais trop influencé par le souvenir de la chanson de *Ruy-Blas*. La différence que je sentais entre les deux, je ne l'avais pas assez précisée, et je crois bien que je l'atténuais plutôt. Mais il n'y a guère là qu'une nuance. J'avais bien retenu le rythme, l'allure générale, jusqu'à la construction abstraite des deux derniers vers, dont l'influence a été

prépondérante, sans bien me rendre compte, je crois, du degré de précision de ce dernier souvenir ». Et plus loin, à propos de la reconstitution fort inexacte de la seconde strophe : « Je remarque seulement que j'avais conservé mon idée de « parallèle » et de « symbolisme » et que cette idée influençait ma construction : le « lierre », l'« yeuse », leurs enlacements peuvent rappeler, et même d'une façon assez banale, le mariage et les époux ». Sans exagérer la portée du fait on peut y entrevoir comment des résidus différents, enlevés à des expériences différentes, mais rapprochées par d'assez grandes analogies, peuvent s'influencer et s'amalgamer. Et il est possible que la chanson de *Ruy-Blas* n'ait pas été seule à intervenir et à altérer le moule, le système préhenseur formé par les éléments conservés de la pièce des *Contemplations*, à dénaturer légèrement l'impression générale et abstraite laissée par celle-ci.

On peut assez souvent discerner ainsi, partiellement au moins, la cause, le mécanisme de l'altération d'un souvenir ; méfions-nous pourtant des explications trop simples.

Une disposition assez commune, autant que j'en ai pu juger, nous fait trouver bien rapetissés les lieux où nous avons joué dans notre enfance et que nous n'avons pas revus depuis longtemps, telle petite place de village par exemple. Elle restait dans notre souvenir plus grande que ne la montrait une nouvelle expérience.

La première explication qui se présente, c'est que nous rapportons inconsciemment la dimension de ce qui nous entoure à nos propres dimensions et que nous l'évaluons aussi en fonction de notre activité. L'enfant est moins grand que l'homme ; il fait plus de pas pour traverser la même place, et, à ses débuts, il y prend plus de peine et les remarque davantage. Nous gardons dans notre

mémoire l'image et l'évaluation instinctive. Mais tandis que nous grandissons, les rapports entre les choses et nous se modifient sans que notre souvenir et l'appréciation qui en fait partie se modifient dans la même proportion, si nous ne sommes plus en contact avec les choses d'autrefois. Il nous arrive alors ce qui adviendrait à un homme qui apprécierait sa fortune sans tenir compte des variations du change, ou bien d'une hausse ou d'une baisse générale des prix. Il s'exposerait à des surprises semblables à celle de l'homme qui conserve les impressions de l'enfant.

Ces considérations peuvent rendre partiellement compte du fait, mais elles appellent quelques remarques complémentaires.

Il faut y joindre, au moins en certains cas, cette disposition qui nous fait, à tout âge, trouver petits des lieux momentanément abandonnés pour de plus grands. Après un court séjour à Londres, intercalé pourtant entre des séjours à la campagne ou dans des villages d'importance médiocres, Paris m'a donné l'impression d'une bien charmante petite ville. Mais tel habitant d'une grande ville de province y jugeait, en revenant de Paris, les boulevards singulièrement étroits¹. Il y a certainement ici autre chose qu'une illusion du souvenir, et, plus exactement, une illusion provoquée par le souvenir. Le souvenir est peut-être resté exact, conforme à lui-même, dans ses justes proportions. Mais les choses ont changé, et par conséquent le rapport de leur représentation avec le souvenir, et par suite le

1. L'impression inverse se produit aussi et nous pouvons être frappés de la grandeur relative d'une avenue, d'une ville que pourtant nous connaissions. Cette impression est peut-être moins commune et moins forte, et il serait intéressant, si c'en était le lieu, d'en rechercher la cause — dont il ne paraît pas impossible de déterminer la nature.

jugement porté sur le souvenir lui-même, et l'impression que nous donne ce souvenir. Le nouveau jugement, la nouvelle impression ne ressembleront plus aux anciens. Ceci ne signifie pas forcément que les anciens fussent faux ou mauvais en eux-mêmes, ils pourraient indiquer simplement une réaction spontanée de l'esprit dont on ne peut dire qu'elle fût une vérité ou une erreur. L'erreur commence si, isolant l'impression reçue des circonstances où elle s'est produite, on veut lui donner une valeur absolue, si on affirme qu'elle restera toujours la même, quelles que soient les circonstances. C'est ainsi qu'on n'a pas tort d'avoir une impression de fraîcheur en plongeant la main dans une eau tiède après l'avoir plongée dans une eau très chaude et de chaleur en plongeant la main dans la même eau après avoir tâté d'une eau très froide. Voici, dans le même genre, un petit fait d'ordre familier mais assez net et dont les pareils ne me paraissent point rares. Une petite fille goûte des gâteaux de village et s'en régale. Habitant plus tard une ville, on lui offre un jour des gâteaux de même espèce que ceux qui ont charmé son enfance. En les comparant à son souvenir elle les déclare très inférieurs. Mais elle retourne un peu plus tard aux gâteaux de jadis, et elle est bien obligée, tout en les reconnaissant bien, de les déclarer moins bons que ceux qu'elle avait méprisés. L'erreur n'était pas précisément dans l'impression première, ni dans le fait de l'avoir conservée telle quelle, mais dans le fait de penser qu'elle avait une valeur absolue et devait toujours être la même et se renouveler. Il n'y a pas une erreur du souvenir, mais ce souvenir devient une cause d'erreur. L'illusion n'est pas due à ce que le souvenir s'est modifié, mais à ce que, s'étant bien conservé, il prétend reprendre dans la vie actuelle, la place et la valeur

exacte qu'il avait dans la vie de jadis. Il n'a « rien appris ni rien oublié », et s'il garde en soi sa valeur, son exactitude relative, il se trouve dépaycé quand il veut entrer dans une société nouvelle, et y prendre un rôle actif. Il n'y est pas à sa place et doit reprendre son état d'ombre heureuse dans les Champs-Élysées du souvenir.

Il y aurait ainsi à examiner, sinon chaque cas, au moins différentes espèces de cas pour déterminer la part de l'illusion du souvenir et de l'illusion que l'on se fait sur les rapports du souvenir conservé et de l'état présent. Encore pourrait-on objecter que si nos idées et nos images ne sont essentiellement que des faisceaux de relations, les souvenirs doivent toujours s'altérer en réalité quelque peu quand leurs relations avec ce qui les environne viennent à se transformer, c'est-à-dire qu'un souvenir ne saurait jamais se conserver dans son intégrité puisque tout change autour de lui et que ses relations avec des réalités si changeantes doivent changer aussi. Et cela paraît en effet incontestable. Seulement les rapports des éléments du souvenir entre eux peuvent rester sensiblement inaltérés, et en bien des cas, le souvenir, en tant que souvenir, est conservé à peu près à l'abri des heurts, des chocs, des relations diverses avec les réalités successives qui pourraient le transformer. Il est même bien des cas, et j'en ai déjà indiqué, où, par la dissociation d'une série d'événements, des habitudes se forment qui en utilisent les éléments, tandis que pourtant quelques images de cette série se conservent sans s'altérer beaucoup. Et par exemple les exercices par lesquels on apprend à lire nous donnent des éléments pour former des habitudes dans lesquelles les exercices primitifs, décomposés, ne sont plus reconnaissables, mais en même temps quelques souvenirs de ces exercices se

conservent à l'état concret, à peu près sans altérations graves, quoique souvent pâlis et incomplets. La dissociation des éléments et la transformation de leurs rapports n'empêche donc pas absolument la conservation assez fidèle d'états disparus qui ne sont pris que pour ce qu'ils sont.

S'il n'y a pas toujours, quand on serait porté à le croire, des altérations du souvenir, ces altérations ne sont cependant pas rares. Il en est qui, amoindrissent pour ainsi dire la matière du souvenir, elles en suppriment quelques éléments tout en en conservant d'autres, à peu près toujours un peu affaiblis, mais les rapports essentiels y sont conservés, et souvent même des détails qui en font une réalité à demi-concrète. Bien souvent aussi ces rapports mêmes sont altérés par un travail intérieur souvent inconscient et qui reste inaperçu si quelque circonstance ne vient pas le révéler. La réaction réciproque des tendances, des idées, des sentiments les uns sur les autres, transforme ce qu'on peut appeler la matière psychologique non seulement en la décomposant pour former de nouvelles tendances, de nouvelles conceptions, ou compléter les anciennes, mais aussi de manière à altérer les souvenirs en tant que souvenirs, les images, les idées, les impressions qui continuent à être localisées dans le passé. Ainsi les rapports internes des éléments sont dénaturés tandis que les relations qui leur assignent une place dans notre vie passée, à tel moment, dans telles circonstances, sont à peu près conservées. Il est assez vraisemblable que, dans les conditions ordinaires de la vie les abstractions conservées soient toujours altérées, au moins faiblement. Le fait G nous est un exemple à la fois de la conservation actuelle ou virtuelle de certains détails, de la disparition d'une grande quantité des éléments qui donnaient au fait primitif son aspect concret, de la conser-

vation correcte d'un assez grand nombre de caractères essentiels abstraits, de l'altération légère de quelques autres. La proportion de ces différentes particularités varie à l'infini, et l'importance de chacune d'elles varie aussi, mais il semble bien qu'on les retrouve toutes dans tous les faits de mémoire normale (et peut-être même jusque dans les hallucinations), et, d'autre part, jusque dans les habitudes et les instincts.

§ 5. LE RETOUR VERS L'ÉTAT PRIMITIF ET LE RÔLE DE L'ABSTRACTION.

Si la conservation est le premier grand caractère du souvenir, la reproduction en est le second. Les éléments qui ont fait partie d'un même état de conscience ou d'une même série systématisée d'états, tendent à se rappeler l'un l'autre et à reproduire l'état de conscience où ils furent jadis unis. C'est le cas où l'association systématique prend l'apparence de l'association par contiguïté sous laquelle on la retrouve toujours.

Dans le fait G, la première appa  tion d'un groupe d'impressions abstraites conscientes est manifestement accompagnée d'un désir de reconstituer l'ensemble dont elles font partie. Ce désir apparaît vite comme étant à la fois élémentaire et personnel, j'entends qu'il est à la fois une tendance des éléments et une tendance de la personnalité qui s'est laissée gagner par eux.

L'intervention du moi a certes son importance. Mais, en somme, elle n'est pas primitive ni essentielle. Le désir s'éveille en lui après que les éléments ont commencé leur action. Il l'accepte, il la fait sienne, par laisser-aller, par curiosité, parce qu'aucune préoccupation urgente ne l'en détourne, mais son rôle sera surtout de laisser faire les éléments, les idées, les impressions qui

viennent d'apparaître, puis de les aider à agir dans les meilleures conditions, de rassembler et de mettre à leur portée les matériaux utiles et de contrôler leur action. Il ne peut agir lui-même que par les puissances de ses éléments, par les systèmes préhenseurs, comme une nation ou un roi ne peut agir que par les forces de ses citoyens ou de ses sujets. Même à la fin lorsqu'il intervient le plus visiblement pour opérer la vérification décisive qui va restituer pleinement la partie recherchée de l'état primitif, il ne fait qu'apporter aux éléments préhenseurs la pâture qu'ils réclamaient.

L'appétit des éléments se manifeste visiblement tout le long de la recherche, d'abord, semble-t-il, avant le désir qu'a le moi de les satisfaire, et puis en même temps que ce désir. Il se montre par les expédients même qu'il emploie, expédients qui le satisfont mal, mais l'apaisent un peu sans le tromper et lui permettent de vivre, comme la formation du « monstre » :

Le pays le plus aimable
Est le pays où l'on va,

visiblement appelé par le souvenir abstrait des derniers vers de chaque quatrain : le x le plus y est le x a. Il se manifeste encore par des réflexions notées comme celle-ci : « Maintenant je voudrais en laisser venir quelques autres (idées) qui me mettraient peut-être sur la voie. J'aimerais déterminer ma pièce de vers. Cela n'a pas d'importance. Mais ces souvenirs incomplets me laissent dans l'esprit une gêne visible ». Et, si ma notation est bien exacte, comme j'ai tâché de la faire à mesure que se déroulait la reconstitution imparfaite du souvenir, on distingue aussi dans ce passage le désir du moi et la façon dont il intervient.

Toutefois, si nettes que soient les aspirations des éléments, elles ne se distinguent pas toujours assez de celles du moi parce qu'elles s'accordent constamment avec elles. En d'autres cas leur indépendance est plus grande et leur action particulière plus frappante. Un jour, il y a bien longtemps, je pensais à des processions que j'avais vues se dérouler, peu auparavant, dans les rues d'une ville. Ma représentation était assez abstraite. Je vins à fermer les yeux et mon idée se transforma, devint une image visuelle, imparfaite mais assez nette, qui disparut peu à peu. On reconnaît facilement ici le mécanisme des « réducteurs » tel que Taine l'exposa, dont la théorie, malgré les critiques, demeure solide si on la complète et si l'on réserve le rôle du moi. Mais d'autres faits font apparaître encore mieux la distinction de l'activité des éléments d'avec celle de l'ensemble et ce sont les faits où ces activités se contrarient. Les obsessions en fournissent des exemples assez communs. Une occasion quelconque vient jeter un élément quelconque à un système préhenseur au repos mais tout prêt à l'action. C'est un mot cueilli au hasard dans une conversation ou dans une lecture, qui déclenche l'automatisme et, comme devant un phonographe, nous amène une série de vers, une phrase, un air inévitables. Ou bien une excitation diffuse, comme en donne une tasse de café, ou, dans un autre ordre, et s'il s'agit d'images auditives, un bruit continu, celui d'une cascade ou du train qui nous emporte, vient faciliter l'action des éléments un peu engourdis et la série des notes d'une chanson stupide vient se développer en nous, malgré nous. Le moi est parfois mécontent, il voudrait arrêter cette activité gênante, mais il reste impuissant et le système préhenseur s'obstine à fonctionner, et parfois, quand il a fini, il recommence. Ou bien encore, et assez souvent, c'est

une cause inconnue qui donne le premier ébranlement, mais le résultat est le même. Je connais bien pour mon propre compte ce petit désagrément. S'il m'arrive de lire quelques vers ridicules mais faciles à retenir (réclames, poésies de circonstance, etc.), j'évite avec soin de les relire, alors qu'une curiosité peut-être un peu malsaine m'y pousserait, pour échapper à l'ennui de les voir reparaitre quand je n'en aurais aucun désir, mais que quelque élément malencontreusement réveillé me les imposerait tout de même.

La force des abstractions et leur fonction est évidente dans tous ces faits. Les éléments qui agissent veulent tous passer d'un état relativement abstrait à un état relativement concret. Une généralisation un peu vaste serait encore prématurée, mais il faut constater au moins le sens de tout ce que nous constatons. Tandis que les états psychologiques dont l'activité cesse, que d'autres évincent, passent du concret à l'abstrait et ne sont plus représentés que par quelques-uns de leurs éléments, les tendances agissantes au contraire reviennent de l'abstrait au concret, et ce retour est déterminé par l'appétit de l'abstraction conservée qui attire pour se compléter les éléments qui passent par hasard à sa portée ou ceux que l'esprit lui offre volontairement. C'est la puissance de l'abstraction qui détermine, dans le fait de mémoire, la réintégration d'une réalité disparue et dans l'invention la création d'une réalité nouvelle.

§ 6. SUR LA NATURE DES RÉSIDUS ABSTRAITS ET L'IMPOSSIBILITÉ DE LA RECONSTITUTION INTÉGRALE D'UN ÉTAT D'ÂME.

Reprenons encore le fait G et examinons de plus près le souvenir qui s'y ranime. Si le souvenir

est la conservation et la réapparition d'un fait passé, ce fait passé paraît bien différent de ce qu'il fut. Il tend à se compléter, à reprendre sa nature concrète, mais la façon dont il y parvient mérite l'examen. Il a consisté jadis en une lecture, probablement renouvelée, accompagnée d'une sorte de récitation intérieure sans doute, et d'impressions diverses, d'idées, de très légères émotions, correspondant à la nature et à l'agrément du rythme, des idées, des images, des sentiments. Impressions personnelles, c'est-à-dire comportant une vague notion du moi qui accueille ces images et le reste, et impressions accidentelles correspondant à différents détails du monde actuel extérieur et intérieur, avec, à l'arrière-plan peut-être, un écho affaibli de quelques préoccupations du moment sans autre rapport avec la lecture que la simultanéité. Sans doute aussi, au moins une fois, des images ou des perceptions et des impressions musicales puisque le souvenir m'en revient, sans prendre une grande place. Or ce fait, cet ensemble si complexe et à quelques égards disparate tend à renaître sous la forme d'une récitation intérieure composée autant que j'en puis juger d'images auditives faibles, d'images motrices faibles ou très faibles, indications ou ébauches du mouvement que produirait la récitation à haute voix, et de représentations abstraites. Le tout accompagné certainement d'autres éléments que je n'ai pas notés, par exemple quelques impressions affectives faibles, assez abstraites, correspondant à la forme et au fond de la pièce de vers et qui imitent plus ou moins celles que j'ai pu éprouver jadis mais qui sont moins un souvenir qu'une impression nouvelle (facilitée évidemment et affaiblie à la fois par les diverses impressions semblables éprouvées jadis) à propos d'un souvenir, et qui s'éveillent à mesure que la forme abstraite conservée se remplit de

nouveau. Notons encore le petit plaisir de l'observation, des réussites partielles, le petit ennui des hésitations et des lacunes du souvenir, les émotions légères procurées par la recherche des éléments disparus. Tout ceci n'est pas une reproduction du fait primitif mais accompagne l'essai de reproduction. En somme, même lorsque le souvenir est complété autant que je le désire, par l'initiative de l'abstraction conservée dans la mesure où elle a été efficace, par l'aide du moi, et enfin, sous la pression des éléments abstraits et du moi, par le recours au livre et la vérification finale, il reste du fait primitif bien peu de chose. Des fragments de récitation intérieure, une série de mots enchaînés avec le sentiment de leur disposition, de leur rythme, du caractère général de la pièce, quelques autres impressions ou représentations de même ordre, en somme rien que des abstractions bien caractérisées mais systématisées en un ensemble unique, en un tout relativement concret si on le compare aux éléments abstraits et disjoints qui en ont préparé et provoqué la résurrection. Les images visuelles des premières lectures paraissent avoir tout à fait disparu, ce qui peut en rester ne s'est nullement montré, il en est de même pour une foule de détails de l'état de conscience ou des états primitifs. Pour en parler maintenant, j'ai dû les supposer, avec une probabilité d'ailleurs équivalant à peu près à la certitude, et le fait que je ne les ai pas indiqués en notant mon observation semble bien signifier qu'ils avaient déjà disparu quand je l'écrivais, ce qui est d'ailleurs conforme aux données continues de l'expérience.

Actuellement, c'est-à-dire assez longtemps après la première lecture et même après la tentative de reconstitution du souvenir, il ne me reste rien de cette première lecture que la possibilité — que je ne dois pas seulement à elle, — de relire la pièce

des *Contemplations*. Et je crois bien que depuis la reconstitution, je n'ai jamais cessé, bien qu'elle ne m'intéressât guère en elle-même, de l'avoir à ma disposition. Il me vient à l'esprit des images, assez nettes, quoique assez abstraites et passablement disloquées, d'un volume de Hugo, édition Hetzel-Quantin, à couverture grise, d'une page blanche tournant vers la couleur crème, de vers dont la longueur est à peu près celle de vers de sept pieds. Mais toutes ces images dont je ne puis même garantir l'absolue fidélité, peuvent dériver simplement de la vérification finale, ou de quelques autres lectures, et je ne sais plus si c'est dans le volume qu'elles me rappellent que j'ai lu pour la première fois les vers en question. En somme, l'essentiel du souvenir concret, c'était bien la récitation intérieure, et l'essentiel du souvenir abstrait c'était l'abstraction qui, peu à peu, directement et indirectement, allait la rendre possible.

Cette récitation intérieure, jusqu'à quel point reproduisait-elle celle qui escortait la première lecture ? Il est assez difficile de le dire dans l'impossibilité où je suis de les faire revivre l'une et l'autre et de les comparer.

Il importe en général assez peu que la reproduction par le souvenir soit exacte et fidèle dans les détails. Cela est évident en bien des cas, lorsque la fonction essentielle du souvenir est de conserver non pas un état de conscience avec ses détails, mais quelques éléments utilisables. Nous avons déjà remarqué cela. De tous les exercices que nous avons faits pour apprendre à lire, à écrire, à calculer, à parler correctement notre langue, il nous suffit de conserver ces habitudes abstraites qui nous permettent de lire, d'écrire, de calculer et de parler sans faire trop de fautes. Quand nous avons retenu d'un livre ce qui peut enrichir notre intelligence, intéresser

notre sensibilité, diriger notre action, c'est tout ce qu'il nous faut si bien entendu, nous n'agissons pas en bibliophiles ou qu'aucun autre intérêt particulier ne nous occupe. Assurément, selon les dispositions du lecteur telle ou telle perception de jadis, telle ou telle émotion, même bien étrangère à la lecture mais qui l'accompagna, quelque image de la couleur d'un livre, de la forme des caractères et de tout ce que l'on peut imaginer en ce genre, peut se conserver et paraître. Mais on peut justement croire que l'on se souvient de ce qu'on a lu sans avoir conservé rien de tout cela. Notre souvenir est toujours une abstraction, un extrait organisé de notre expérience antérieure.

Ce caractère d'extrait organisé varie beaucoup. Il se peut que les détails concrets abondent au point d'encombrer l'esprit, de rendre malaisée ou impossible l'utilisation du souvenir. C'est le cas où l'association par contiguïté est trop envahissante, où la décomposition de l'état mental reste insuffisante, où se pressent dans l'esprit des idées, des mots dont on n'a que faire et qu'on n'écarte qu'avec effort, quand on arrive à les écarter. Il se peut aussi qu'une impression de jadis revienne à l'improviste, après avoir été longtemps oubliée dans les fonds de l'inconscience et reparaisse avec une fraîcheur que n'ont point les éléments dissociés et brassés par la vie, entrés dans le tourbillon qui les jette ça et là selon l'occurrence, les polit, en use les aspérités superflues. C'est le cas de la mémoire pure, de la mémoire en tant que distincte de l'organisation, et, en somme, de la mémoire en tant que mémoire. Mais même dans ces cas-là la résurrection reste bien incomplète, relativement pâle et pauvre. Une grande partie des forces qui amenaient les éléments à l'état primitif font défaut au fragment renouvelé ; l'image ou l'idée remplacent la per-

ception. L'impression se fane, c'est une sorte de fleur presque séparée de la plante. Il est vrai que que parfois des forces nouvelles lui arrivent d'autre part, il est des idées qui s'enrichissent, des sentiments qui se fortifient, parfois même l'impression que nous a causée un événement grandit au lieu de diminuer, mais il s'agit alors d'autre chose que d'un souvenir, d'une restitution du passé. En fait, bien des éléments du fait primitif ont disparu, même dans les cas où la réintégration est la moins incomplète. Si nous examinons sans parti-pris nos vieux souvenirs nous n'aurons pas de peine, je pense, à reconnaître combien ils sont peu de véritables résurrections du passé, mais bien plutôt, pour une grande part au moins, des produits de cette sorte d'usine intellectuelle, affective et pratique qu'est toujours un esprit.

La part de souvenir vrai et la part d'organisation varie avec chaque fait. Il est des cas un peu spéciaux où le souvenir n'a guère d'autre caractère que d'être un souvenir. Cela veut dire qu'il reste indépendant, dans une assez large mesure, de l'organisation mentale, qu'il y reste sans utilité, ou bien que c'est en tant que souvenir qu'il peut être utilisé. Il s'agit simplement en ce cas de faire revivre, pour s'y complaire, une émotion de jadis, ou d'évoquer sans autre but, pour le simple plaisir, un fait quelconque. Ou bien le souvenir se présente sans être appelé, sous une influence difficile à distinguer. Le fait G nous a montré combien ces simples souvenirs, ces souvenirs à peu près purs pouvaient être incomplets. Ils le sont toujours.

En beaucoup de faits l'abstraction et la diversité des formes où cette abstraction peut s'incarner sont bien plus frappantes. Nous avons à notre disposition, par exemple, un certain nombre de mots. Certes, le langage est un fait d'organisation plus que de mémoire. Mais la

mémoire y tient sa place en tant que conservation et reproduction possible des mots entendus ou lus. Que sont ces mots conservés ? Ils s'accompagnent souvent d'images auditives, visuelles, motrices, selon les personnes, mais ces images mêmes ne sont pas forcément les reproductions des perceptions qui ont accompagné l'acquisition du mot et qui d'ailleurs ont généralement été multiples et variées. Elles sont en tout cas affaiblies, elles ont perdu des éléments, elles ont été rabotées, polies, uniformisées par l'usage, elles sont devenues abstraites. Souvent elles ont presque disparu. En tout cas elles se sont adaptées à la personnalité, elles ont pris sa livrée, ses signes caractéristiques. On s'en rend compte si l'on compare le mot tel qu'on l'énonce pour s'en servir, avec l'image encore assez concrète gardée parfois du même mot prononcé par telle personne dans telle circonstance particulière. Ce qui reste des expériences qui ont fixé le mot dans notre esprit n'est en somme qu'une abstraction plus ou moins dépouillée selon les esprits, rattachée à plus ou moins d'images qui la fixent et en permettent l'usage. Le souvenir permanent et essentiel dans le langage c'est une abstraction. Cette abstraction, il ne faut pas, par une contradiction inavouée mais trop fréquente, chercher à se la représenter sous une forme concrète ; elle est surtout ce que nous pouvons employer à tous les usages auxquels nous sert le langage, écrit ou parlé, à construire des phrases, à exprimer nos désirs et nos pensées, à communiquer à autrui nos états d'âme.

Partout, dans la vie mentale, nous constatons que le souvenir en tant qu'il sert à l'organisation mentale se réduit à une abstraction plus ou moins dépouillée. Qu'il s'agisse de nos connaissances scientifiques, de nos connaissances pratiques, de nos habitudes, de l'idée même que nous

nous formons de telle ou telle personne, on constatera toujours que l'essentiel du souvenir n'est pas de conserver des représentations concrètes, mais des abstractions qui permettent à l'esprit les systématisations théoriques, les combinaisons pratiques, l'action enfin. Même dans les cas, relativement rares, de souvenir relativement pur, où c'est la reproduction aussi concrète que possible qui nous intéresse, cette reproduction n'est toujours qu'une abstraction un peu moins décharnée empruntée à l'expérience.

C'est une abstraction encore qui permet le réveil des images concrètes lorsque ce réveil est désiré, ou que les dispositions particulières d'un esprit le commandent. Nous pouvons prendre intérêt à nous rappeler la couleur d'un papier de tenture, à évoquer la physionomie d'une personne à tel moment, à pouvoir dire si une lettre était écrite à l'encre bleue ou à l'encre noire. Même en ce cas il est possible parfois de se passer d'image pour répondre à de semblables questions, et une formule verbale peut y suffire. Si l'image est rappelée, elle est généralement un extrait affaibli de la perception. Fût-elle très vive, atteignît-elle l'hallucination, ce qui paraît possible, mais ce qui est rare, elle demeurerait abstraite en tant que séparée des perceptions variées et des impressions internes qui sont entrées dans l'esprit avec elle. De plus, ce qui a permis la résurrection de l'image, c'est la conservation dans l'esprit des éléments abstraits, extraits de la réalité et qui restaient comme possibilité permanente de plusieurs phénomènes et en particulier de la réviviscence de l'image. Et l'on peut bien dire qu'ici encore c'était cette abstraction qui était l'élément essentiel du souvenir puisque sans elle l'image disparue n'aurait pu revenir et que son influence l'a ramenée. C'est le système préhenseur formé par elle qui

utilise pour reformer l'image les forces mises à la disposition de l'esprit, un peu comme un tissu se reconstitue en empruntant à la circulation sanguine les éléments nécessaires.

§ 7. LA MÉMOIRE DES ACTES ET L'HABITUDE.

Nous avons considéré surtout jusqu'ici la conservation et la reproduction des perceptions, des images, des idées. Les émotions, nous les avons rencontrées souvent en parlant des « impressions » qui sont des faits où le côté intellectuel et le côté affectif ne se différencient guère, mais les sentiments et les émotions, sous leurs formes diverses, se mêlent constamment aux faits intellectuels et diffèrent d'eux à cause du point de vue d'où nous les regardons. Je n'y insisterai donc pas. Quant aux actes ils laissent aussi en nous des images, des idées, des impressions, des éléments abstraits, dont nous avons ou dont nous n'avons pas conscience et qui se conservent comme les autres. Nous les avons aussi entrevus ça et là et par exemple à propos des exercices qui nous apprennent à écrire, à lire ou à parler.

De même que les abstractions déposées en nous par un ensemble de perceptions ou d'images tendent à reconstituer cet ensemble, ainsi les éléments abstraits laissés par un acte tendent à reconstituer cet acte, à le reproduire. C'est l'état disparu de la personnalité vers lequel ils s'efforcent. On a remarqué depuis longtemps qu'un premier acte, un acte isolé commence l'habitude, laisse déjà son empreinte sur nous. Les éléments, dissociés de l'ensemble qu'il fut, laissés par lui en nous sont une sorte d'idée abstraite, de désir abstrait et en somme de volition abstraite qui va normalement tendre à reconstituer l'ensemble dont il s'est détaché et dont la dissocia-

tion l'a réduit à l'état de système incomplet, de système préhenseur prêt à revenir plus ou moins facilement à l'état concret. Cet état concret, en l'espèce, est la reproduction de l'acte primitif. Sans doute cette tendance, comme la tendance semblable des images et des idées rencontre souvent des obstacles, elle peut rester très longtemps sans aboutir, elle peut n'aboutir jamais, elle n'en persiste pas moins comme virtualité, possibilité, c'est-à-dire comme système capable de subsister par lui-même, mais incomplet et prêt à accueillir et à évoquer au besoin les éléments qui lui manquent.

§ 8. VUES GÉNÉRALES.

Tout ce qui précède nous amène à prendre, en considérant seulement le souvenir, une conception d'ensemble de tout un côté de la vie de l'esprit. Cette conception devra être confirmée, complétée par l'étude de l'innovation. Mais comme il y a toujours, dans un même fait, à côté d'une part d'invention une part de mémoire, elle garderait en tout cas sa valeur propre.

La vie mentale, en tant qu'elle conserve et reproduit, nous apparaît donc comme l'activité, imparfaitement unifiée, d'un nombre considérable, indéfini, d'éléments préhenseurs, de systèmes incomplets qui tendent à reproduire un état disparu auquel ils furent associés jadis. Ces systèmes préhenseurs, composés d'éléments abstraits, extraits de nos états de conscience, sont plus ou moins enchevêtrés les uns dans les autres, reliés les uns aux autres par des éléments qu'ils possèdent en commun. Ils sont ainsi une possibilité permanente d'un retour du passé, une puissance, une faculté. Tous ces mots ne désignent point des entités métaphysiques mais des réalités psychologiques, et cette virtualité

se réalise constamment à des degrés divers. Les traces laissées en moi par mes exercices d'écolier constituent mon pouvoir de lire, d'écrire, de calculer et quand le moment en est venu, passent de la puissance à l'acte.

Nous avons dû reconnaître déjà que les systèmes incomplets conservés dans l'esprit s'y transforment plus ou moins. Ceci nous introduit dans un monde qui n'est plus celui de la mémoire et que nous explorerons tout à l'heure. Nous comprenons déjà ce qui le rend nécessaire. Les éléments conservés tendent à ranimer les ensembles disparus dont ils faisaient partie. Tous n'y peuvent parvenir. Les compétitions, les associations, leurs réactions réciproques, leurs aspirations mêmes, leur élan que les circonstances font dévier, parfois heureusement, les obligent à se transformer.

Mais ces changements même supposent la conservation, la permanence, et c'est elle qui les rend possibles. Cet ensemble d'éléments abstraits, de virtualités qui représente en nous l'expérience passée, l'existence écoulée, et aussi la vie de tous nos ancêtres et qui résume et synthétise à sa façon l'histoire du monde, est aussi ce qui prépare et rend possible l'expérience future, notre vie, celle de nos descendants, et, dans une mesure variable, celle de l'humanité.

Le présent, l'avenir, ne sont pas de simples reproductions du passé, mais ils le répètent toujours à bien des égards et n'existent que par lui. Aucun élément nouveau ne peut se former et vivre qu'à l'aide des éléments anciens qu'il complète et qu'il transforme plus ou moins. Même quand l'activité du système préhenseur aboutit non à une répétition mais à une invention, la part de la mémoire est considérable encore. L'innovation la plus hardie transforme d'abord assez peu un esprit dans bien des cas, et elle n'ar-

rive jamais que pour satisfaire quelqu'une de ces tendances qui sont l'alluvion des vies écoulées et de l'expérience acquise. Elle est appelée, produite, justifiée par quelque croyance, quelque idée, quelque désir qui a besoin d'elle. Souvent ensuite elle les transforme en les satisfaisant, mais en les transformant elle en respecte encore l'identité abstraite — plus abstraite si la transformation est plus profonde. On voit bien par exemple quels systèmes préhenseurs toujours ouverts a satisfait provisoirement l'invention de l'automobile, de l'avion, ou du pansement antiseptique, quel ensemble d'idées ont pu provisoirement compléter les lois de Képler ou les théories d'Einstein. A quoi sert, disait pourtant Tarde, la découverte du cacao ? Est-ce au besoin de manger du chocolat ? Elle a satisfait au moins à quelque degré le désir général d'éprouver des sensations du goût agréables — sans parler des tendances différentes mais aussi anciennes qu'elle a plus ou moins satisfaites chez ceux qui ont planté, cultivé, vendu, transporté le cacao, fabriqué, débité le chocolat sous ses formes multiples : le désir du gain, le goût du commerce, l'amour-propre, l'amour des voyages, l'esprit d'aventure, etc. Bien des tendances individuelles et sociales, d'ordre très différent, ont pu y trouver leur compte. La conservation tient une place importante jusque dans l'invention. Elle est à la base de toutes les formes de la vie qui ne se comprend nullement sans elle. Il est certains cas où elle devient elle-même une sorte de nouveauté relative, d'innovation rétrograde. C'est le cas de la « réaction ». La réaction est une tentative de retour au passé et de refoulement du présent, une sorte d'attaque de l'innovation par la mémoire et l'habitude. On peut dire qu'à certains égards tous nos éléments préhenseurs sont des causes de réaction puisqu'ils tendent à reconsti-

tuer un état disparu. Mais pour cela, ils doivent souvent innover en diverses manières, et le désir de conserver le passé ou d'y revenir, le besoin de donner à une tendance des satisfactions aussi pleines que celles qu'elle avait autrefois et qu'elle ne peut plus obtenir des mêmes procédés est un des plus puissants facteurs d'invention.

V

La substitution et l'invention

§ 1. LA SUBSTITUTION.

Si tout état psychologique tend par lui-même à se conserver, les conditions de l'existence, l'hostilité ou même l'alliance d'éléments psychologiques divers tend sans cesse à le transformer. S'il y a partout dans l'activité mentale du souvenir, de la conservation, de la routine, il y a partout aussi du changement et de l'invention. L'homme passe sa vie à se conserver et aussi à s'inventer, et c'est pour se conserver qu'il s'invente, à moins que ce ne soit pour s'inventer qu'il se conserve, car les deux procédés sont liés inextricablement.

Le mécanisme de l'invention ressemble non pas à celui de la conservation, mais à celui du rappel, et il paraît en dériver. Ce sont les matériaux employés qui diffèrent et de leurs différences naissent par des réactions compliquées, des transformations qui se développent à l'infini. Le système préhenseur tend à reproduire un état passé, il est prêt à s'annexer les éléments de cet état qui passent à sa portée, même, semble-t-il, à les évoquer ou à les reformer à l'aide des forces psycho-organiques indifférenciées qui seront mises à sa disposition. C'est ce que paraît montrer l'exci-

tation produite par le café, le vin, le thé, toutes les substances qui activent, pour un moment, le fonctionnement de l'esprit, et aussi celle que donne parfois un événement heureux, ou malheureux. D'autre part, un mot entendu par hasard peut éveiller une phrase qui nous a frappés jadis, quelques notes d'un air que nous connaissons nous incitent à le continuer. Mais si les éléments préhenseurs qui se conservent en nous, appellent ainsi, ou au moins attendent les autres éléments qui peuvent les ramener à leur état concret primitif, ces éléments ne viennent pas toujours. Alors l'abstraction, qui veut agir, prend à leur place ce qu'elle trouve, quelque autre élément qui leur ressemble plus ou moins, qui est apte à remplir leur rôle, et qui s'offre pour entrer dans le système incomplet que les autres ont abandonné et qui ne peut les retrouver.

Il se substitue aux absents, et ce fait de la substitution, extrêmement général, nous révèle un des grands aspects de la vie mentale. Il s'impose ici à notre attention ¹.

Revenons encore à notre fait G. Les impressions abstraites évoquées d'abord tendent à se compléter. Elles harcèlent un peu l'esprit et le décident sans trop de peine, à se prêter à leur désir et à lui venir en aide. Elles veulent des mots, représentatifs d'images et d'idées assez vaguement définies, des mots ayant par eux-mêmes certaines qualités qui les désignent (plus ou moins heureusement) comme une proie au système préhenseur, et répondant aux exigences précises de la rime, du rythme, de la forme de poème indiqués par les éléments abstraits con-

1. La substitution se retrouve partout dans la vie mentale et suggère des vues très générales sur le mécanisme psychologique. Je l'ai examinée jadis plus longuement de ce point de vue dans deux articles de la *Revue philosophique*. Je tâcherai de n'en dire ici que ce qui concerne mon sujet actuel.

servés, et par les quelques autres éléments qu'ils se sont associés déjà.

Le choix possible est donc restreint, mais un choix est rendu possible par le caractère incomplet du souvenir. En fait, les mots qui se présentent ne sont pas toujours ceux qui auraient exactement reproduit la pièce de vers lue autrefois et que l'esprit cherche à rétablir, sous la pression, et par la force des éléments conservés. Ainsi le mot « hallier » s'est indûment substitué au mot « verger » et les « époux » ont dérobé la « chanson la plus joyeuse » qui appartenait aux « oiseaux ».

D'autre part, le moule lui-même, le système préhenseur s'était un peu modifié. J'avais attribué à la pièce un caractère un peu trop symbolique et trop compliqué. Cette modification résultait de la combinaison de quelques éléments du souvenir recherché avec d'autres éléments extraits de la lecture ou de l'audition d'autres pièces de vers, en particulier de la chanson de *Ruy-Blas*. Deux systèmes incomplets, abstraits, avaient fusionné, chacun d'eux ayant joué avec l'autre le rôle de système préhenseur. La chanson de *Ruy-Blas* ressemblait à l'autre par quelques points, et par conséquent offrait à celle-ci des compléments acceptables. Elle provoquait ainsi la substitution, et enrichissait, mais en l'altérant, le souvenir de la pièce des *Contemplations*.

Une autre partie du fait G dévoile encore mieux le mécanisme de l'innovation. C'est la formation du quatrain qui n'était pas dans la pièce cherchée. L'innovation est ici à un degré un peu supérieur, sans s'élever beaucoup. Nous avons déjà remarqué combien elle conserve de caractères acquis. Le moule y apparaît avec une netteté parfaite et les détails essentiels en sont bien conservés. Peut-être y relèverait-on encore l'influence de vers ou d'expressions de Hugo qui ne figurent

pas dans la pièce rappelée, mais ce qui nous intéresse ici, c'est de voir comment l'armature de la strophe, le sens abstrait du rythme, le ton général de la pièce et le sentiment assez banal qui s'y exprime, forment un système qui subsiste par soi-même, mais qui tend à se compléter avec tout ce qui peut s'adapter à lui, même lorsqu'il s'agit de restituer scrupuleusement la pièce lue, à passer à l'état concret en substituant aux éléments qui les complétaient des éléments étrangers et imprévus.

La vie sociale abonde en substitutions pareilles. Lorsque pendant la guerre quelque substance utile venait à faire défaut, une autre substance se substituait à elle, plus ou moins heureusement. Nous avons mangé du pain où le haricot tenait lieu de blé. Nous appelions toujours cela du pain et cela s'efforçait d'en remplir la fonction, mais c'était pourtant autre chose, une réalité nouvelle qui s'était insérée dans un ensemble de procédés et d'habitudes individuels et sociaux formant une sorte de système préhenseur. De même, quand un employé d'administration meurt ou prend sa retraite, on en nomme un autre. Il peut être pire, il peut être meilleur, comme la farine de haricots eût pu, si les dieux en avaient ainsi décidé, être supérieure à la farine de blé. Il est des cas où, faute de pain, on mange de la brioche. Quoi qu'il en soit, la synthèse change, et la substitution peut avoir des répercussions appréciables, entraîner diverses innovations bonnes ou fâcheuses. Nous relèverions partout des procédés semblables dans le fonctionnement social comme dans la vie de l'esprit.

Dans le fait G les substitutions ne sont pas heureuses. Même excellentes, elles auraient été fâcheuses puisqu'il s'agissait non point de corriger mais de reproduire une pièce de vers, mais elles étaient très loin de l'excellence. « Hallier » prend

assez malencontreusement la place de « verger » et l'on voit facilement ce qui lui manque pour satisfaire le système préhenseur qui finit par rejeter cet intrus. Les autres substitutions ne valent pas beaucoup mieux. La pire est évidemment la substitution voulue et provisoire où les mots absents sont remplacés par des paroles sans signification vraie et qui ne peuvent tromper aucun système préhenseur. Elles sont pourtant accueillies en attendant mieux parce qu'elles donnent aux abstractions quelque chose du caractère concret qu'elles recherchent et leur permettent au moins de subsister. C'est ainsi qu'une canne aide à marcher un blessé qui espère sa guérison. Toutes ces substitutions, si imparfaites soient-elles, ont permis la construction d'un ensemble qui se rapproche au moins du fait primitif et en restitue l'apparence concrète. Elles l'ont restauré un peu comme un architecte réparerait un vieux monument ruiné avec des matériaux imparfaits, de couleur disparate, et ça et là avec de simples échafaudages de bois, mais en respectant les lignes de l'édifice.

Si nous généralisons les enseignements du modeste fait d'où nous sommes partis, il nous permet d'entrevoir la transformation continuelle de ce qu'on pourrait appeler les matériaux ou les produits de l'esprit — car l'esprit n'emploie que des matériaux qui sont ses produits, qu'il a créés, ou tout au moins marqués de son empreinte, et c'est aussi ce que fait souvent l'industrie humaine — et la transformation moins rapide de ses formes, des plans divers selon lesquels ces matériaux sont combinés. C'est une question d'ailleurs, déjà entrevue et que nous rencontrons encore, de savoir si les matériaux eux-mêmes sont autre chose que des formes plus individualisées, plus concrètes, des enchevêtrements de forces. Aussi bien voyons-nous continuellement

des formes servir de matériaux à l'esprit et les matériaux devenir des formes.

La forme, ici, c'est le système préhenseur incomplet et abstrait. C'est, dans le fait G, l'impression abstraite et générale laissée par la lecture d'une pièce de vers, l'idée abstraite et générale de son rythme et de sa constitution qui vont peu à peu ordonner les différents matériaux qu'elles pourront rassembler. Mais cette forme est susceptible d'être utilisée par d'autres systèmes préhenseurs et par l'esprit lui-même comme un des matériaux qu'ils emploieront. Par exemple, l'élément préhenseur du fait G, le piège auquel se prennent les mots, aurait pu être évoqué et employé par le désir d'examiner les différentes formes du vers français et de la strophe.

Inversement, un élément utilisé parmi d'autres matériaux peut être considéré comme forme, comme système préhenseur. Il suffit pour cela de porter son attention non plus sur la tendance qui se sert de lui, mais sur les éléments que lui-même va rassembler et ordonner. Si un élément peut figurer parmi les matériaux dont se sert le système dont il fait partie, les sous-éléments qu'il réunit sont aussi des matériaux pour lui. Le souci d'un commerce peut être utilisé par le désir du gain, mais à son tour il coordonne d'innombrables éléments qui sont les matériaux avec lesquels il édifie son œuvre.

Un élément concret peut toujours devenir une forme, un système préhenseur s'il perd quelques-uns de ses éléments, ce qui est le sort fatal de tous les éléments concrets. Mais d'autre part un élément quelconque n'est jamais parfait et complet, il ne fait jamais passer à l'acte toutes ses virtualités à la fois, il n'atteint jamais l'état pleinement concret. Ainsi la pièce de vers du fait G, une fois restituée intégralement, peut encore attirer à elle

bien des idées, bien des impressions diverses, des remarques sur l'emploi de tel ou tel mot, des comparaisons. Elle servira pour tous de système préhenseur, non pas à elle seule, mais avec le concours d'autres faits et de diverses tendances. Elle contribue à leur permettre de se définir, et, en somme, d'exister. Et chacun des éléments qu'elle appelle et qu'elle contribue à utiliser peut devenir à son tour une forme capable de s'imposer à d'autres éléments. Je ne puis évidemment donner ici une théorie de ce que c'est que la matière et que la forme. Disons seulement qu'on peut considérer comme une « forme » toute existence abstraite capable de s'annexer des éléments pour réaliser avec eux un ensemble plus concret.

§ 2. LA SUBSTITUTION UNIVERSELLE.

En tout cela, la substitution tient sa place. Elle est partout dans la vie mentale, qui est autre chose mais qui est aussi une succession d'états divers et compliqués se remplaçant l'un l'autre dans un même cadre, dans un même système de formes représentant la personnalité et ses diverses tendances. Ce n'est pas à dire que les cadres, les formes restent immuables, puisque d'ailleurs tout est matière ou forme selon le point de vue, mais ils se transforment moins visiblement et moins vite, et peuvent recevoir un assez grand nombre d'états successifs sans modification sensible. C'est leur permanence qui relie l'un à l'autre ces états, les associe et les unifie en des systèmes plus ou moins vastes.

Si, par exemple, je sors de chez moi, une série de perceptions se déroule : maisons, trottoirs, devantures, passants, roulement de tramways, mots accrochés au passage, odeurs d'étalages ou parfums variés. Ces perceptions se substituent

continuellement l'une à l'autre, ainsi que les impressions agréables ou pénibles qui les accompagnent. Tout cela se déroule dans un ensemble de cadres, de systèmes préhenseurs qui, relativement, ne changent pas, la personnalité dans son ensemble et aussi l'ensemble de mes facultés de percevoir et de sentir représentées par les organes des sens, le centre nerveux, et en somme par l'organisme entier. En même temps il se déroule des suites de pensées, de phrases intérieures, de petites émotions, qui se situent aussi dans des cadres plus durables qu'elles et qui sont en partie les mêmes que ceux où se dispose la série de perceptions. Ce sont des sentiments, des croyances, des groupes d'idées et d'images, par exemple l'idée du but de ma sortie, les sentiments, les intentions qui s'y rapportent et qui organisent des représentations anticipées de ce qui se passera tout à l'heure, des souvenirs de jadis, etc., et encore mes habitudes personnelles et ordinaires de penser et de sentir. Beaucoup d'éléments de cette série n'ont pas de rapports directs avec la série des perceptions. Mais les uns dépendent avec elle d'une même tendance : le désir qui a décidé ma sortie ; d'autres arrivent épisodiquement, capricieusement, par le jeu relativement indépendant d'éléments psychiques éveillés au hasard, mais se rattachent à un système psychique plus général, et au moins à celui de la personnalité qui, malgré leur indépendance relative, les rattache encore aux autres et les fait collaborer encore à un même ensemble. En même temps se déroulent aussi les différents temps de la marche, les pas se succèdent et tendent tous vers le même but (sauf quelques petites exceptions peut-être pour regarder ici ou là quelque objet qui excite momentanément la curiosité). Et l'on voit assez comment cette série se coordonne plus ou moins étroitement aux précédentes.

Ces séries distinctes et que je simplifie beaucoup, paraissent se développer parfois séparément, s'effacer l'une l'autre, parfois aussi s'influencer, se combiner ou s'attirer. Tous les états successifs se substituent les uns aux autres dans le même cadre abstrait, dans le même système psychologique général qui est la personnalité, et chaque série distincte se déroule dans un cadre particulier qui est une tendance, un groupe de désirs, plusieurs pouvant intéresser à la fois les éléments différents d'une même tendance.

Une immense quantité de systèmes préhenseurs, théories abstraites, idées, désirs, habitudes, de nature et d'importance différentes opèrent en même temps. Le moindre de nos états d'âme, toujours complexe et quelque peu disparate en occupe une légion. Un sentiment en activité intéresse bien des petites tendances qui vont grâce à lui passer de la puissance à l'acte pour revenir ensuite à la puissance. Le fait G en témoigne déjà, où le procédé pourtant est très simplifié, et où les états de conscience sont forcément très appauvris même par un récit qui se veut exact et scrupuleux. Qu'on pense à tous les petits faits secondaires que peut déterminer, aux innombrables puissances que peut mettre en œuvre une affection fidèle, une ambition tenace.

Toutes ces substitutions ne se font point sans que le système préhenseur en soit plus ou moins modifié. Souvent cette modification est insensible. Les organes des sens ne sont pas sensiblement transformés dans leur nature essentielle, encore que leur état concret ne demeure pas le même, si nous regardons un paysage après une lecture, ou si l'on entend un concert après les mille bruits de la rue. La connaissance qu'on a de l'arithmétique ne se modifie pas si l'on compte des pommes après avoir mesuré la longueur d'une table. Mais ceci n'est exact qu'entre de certaines

limites et pour un petit nombre d'expériences. Un éclat de lumière trop vif risque d'amener des troubles passagers ou durables de la vue, l'habitude de lire de trop près peut rendre inhabile à la contemplation d'un paysage. La lecture de certains ouvrages, la vue ou l'audition de certaines œuvres d'art peut modifier le goût. Et c'est le même mécanisme qui agit toujours. La perception, le système de perceptions accepté par l'esprit laisse sa trace en lui, tend à se reconstituer, à n'admettre que les éléments qui s'accordent avec lui et par suite à donner une autre allure à l'ensemble de tendances auquel il se rattache. Les systèmes préhenseurs peuvent être ainsi, selon les cas, améliorés, élargis, ou plus ou moins désorganisés.

C'est ainsi que les arts se transforment et que les sciences évoluent. Les impressionnistes ont fini par imposer à beaucoup d'artistes et d'amateurs le goût des couleurs claires, certains procédés de dessin qui, d'abord, ont choqué presque toutes les sensibilités, et qui peuvent fort bien recommencer à les choquer si d'autres artistes réussissent à imposer à leur tour une technique différente, ce qui s'est déjà partiellement réalisé. D'autre part, certaines observations sur la vitesse de la lumière n'ont pu entrer dans des systèmes préhenseurs organisés et acceptés. En s'imposant elles ont formé à leur tour un système incomplet qui ne pouvait accueillir pour se compléter les idées que lui offraient les théories courantes. Alors des remaniements s'opèrent, et la théorie de la relativité vient se substituer, avec les expériences nouvelles qui la soutiennent, à toute une partie des anciennes conceptions. Les deux systèmes qui tendaient à se maintenir et à se compléter tendaient par là même à détruire ce qui les en empêchait. Et il y a bien des chances pour que le nouveau système qui triomphe maintenant ait aussi à se transformer un jour.

La vie de l'esprit, dans tous ses domaines, abonde en équivalents de ces faits. Les événements qui ne peuvent s'accommoder à ces systèmes préhenseurs que soit nos amours ou nos ambitions par exemple, peuvent, s'ils s'imposent à nous, provoquer quelque modification importante de ces sentiments. Il n'est pas jusqu'à la conscience obscure de la personnalité qui ne se transforme aussi. Elle se modifie insensiblement avec toutes nos expériences diverses, avec l'âge qui les apporte. Parfois de manière plus rapide et plus apparente quand la substitution est trop brusque et la partie conservée de l'esprit trop insuffisante.

Les substitutions de ce genre peuvent sembler très différentes de celles dont je parlais tout à l'heure. Elles ne nous en éloignent pourtant guère et il serait bon d'avoir une idée de la généralité de la substitution. Si la vie mentale nous apparaissait tout à l'heure comme l'œuvre d'un ensemble de systèmes préhenseurs qui tendent à se compléter, elle nous apparaît maintenant comme un ensemble plus ou moins systématisé de substitutions.

Que ces substitutions diffèrent à bien des égards les unes des autres, cela n'est pas douteux. Elles n'en ont pas moins en commun certains caractères essentiels. Au reste, elles ne nous intéressent pas toutes également ici, quoique leurs formes diverses puissent nous apprendre quelque chose.

Il en est où la part de l'innovation ne frappe guère dans les circonstances normales, et par exemple la série des perceptions visuelles et successives dont la marche est l'occasion. L'ensemble des appareils psycho-organiques qui servent à la vision est une sorte de système préhenseur, qui tend à se compléter, de tendance qui tend à se satisfaire, nous dirons même, de notre point de vue, une abstraction qui tend à passer

au concret et reste à l'affût des excitations, des éléments qui l'y conduiront. En effet, non seulement cette tendance profite des éléments qui lui sont normalement fournis comme excitations spécialisées par le monde extérieur, mais elle réagit aussi à des excitations banales, suscitant avec elles le fait qui les complète et révèle leur fonction. Un coup sur l'œil, une irritation, une excitation des centres nerveux peuvent ainsi provoquer des sensations visuelles, comme le bruit d'une cascade peut favoriser des images auditives très spécialisées, la représentation d'un air chanté ou joué, comme une excitation diffuse peut parfois faire surgir dans l'esprit une idée qui n'a rien de commun, logiquement, avec elle. Un système préhenseur organisé se sert de ces apports pour évoquer des éléments qui lui manquent et les former avec eux, comme un moule façonne la matière plastique que l'on y verse. Ainsi Darwin se plaignait que la musique le faisait trop penser aux sciences naturelles.

Les appareils de nos perceptions en sont venus, avec l'habitude, à accepter à peu près également un certain nombre d'excitations diverses, à l'état normal. Non pas toutes, comme nous l'avons vu. Mais de même toutes nos habitudes, tous nos systèmes préhenseurs admettent des éléments qui diffèrent quelque peu les uns des autres. On ne fume jamais deux fois le même cigare, mais quand ils se ressemblent assez, le goût du fumeur et son habitude se satisfont avec l'un comme avec l'autre. Et pour en revenir au fait G, les éléments préhenseurs auraient accepté le mot juste à peu près aussi bien, qu'il se fût présenté à eux, révélé un peu plus ou un peu moins vite, sous forme d'images auditives plus ou moins vives. Tous ces cas ne diffèrent pas essentiellement les uns des autres. Il n'y a d'innovation appréciable que lorsque les changements ont

atteint une certaine limite, mais le mécanisme est le même partout.

Il est le même encore, dans sa forme générale, en des cas compliqués qui peuvent sembler très différents de ceux dont j'ai parlé d'abord, mais qui se ramènent en somme aux mêmes lois. Plusieurs tendances différentes, plusieurs systèmes, plusieurs éléments préhenseurs peuvent intervenir en même temps et tendre à se satisfaire à la fois, c'est-à-dire à évoquer un élément qui puisse trouver sa place dans les uns et dans les autres. C'est là une cause constante de substitution, parce que l'accord entre les tendances exige en général que l'une au moins d'entre elles, et presque toujours plusieurs abandonnent quelques-uns de leurs éléments et en reçoivent d'autres auxquels elles n'étaient point habituées. Revenons à notre exemple de tout à l'heure, les faits considérés comme acquis, les théories sur la lumière, une certaine conception du temps, formaient un système qui tendait à se maintenir et aussi, à l'occasion, à s'annexer des faits nouveaux. Mais certains faits se présentent et paraissent s'imposer qui ne sauraient y trouver place. Il faut alors d'une part que ce qui reste encore de solide et d'inébranlé dans l'ancienne conception s'accommode des faits nouveaux et que les idées qui viennent remplir et ordonner ces faits s'adaptent aussi à toute la portion conservée (idées et faits) de l'ancienne conception. Cette double adaptation à l'ancien groupe psychique et au nouveau exigera vraisemblablement quelques sacrifices des parties non essentielles de l'un et de l'autre, et la substitution aux éléments rejetés d'idées qui puissent convenir aux deux groupes. Ces substitutions produisent nécessairement des innovations, des inventions, mais si le mécanisme est ici beaucoup plus compliqué, il ne diffère pas essentiellement du mécanisme simple — et trop

simplifié par l'exposition — que j'avais d'abord indiqué.

§ 3. L'OBSERVATION ; EN QUOI ELLE INNOVE.

L'observation et l'imitation peuvent présenter quelques-unes des formes les moins hautes de l'invention, malgré les apparences qui pourraient porter à les lui opposer, bien plus qu'à les rapprocher d'elle. Elles s'opposent en effet par quelques côtés à l'invention, mais elles s'opposent aussi à la conservation et à la routine. A celles-ci, puisqu'elles comportent des substitutions dont l'importance, variable, peut être grande. A celle-là, parce que l'invention suppose en général une intervention plus importante des idées, des tendances, des désirs de l'inventeur. Leur rôle est beaucoup moins important dans l'observation et dans l'imitation. En fait, l'invention, l'observation, l'imitation sont constamment associées entre elles ainsi qu'avec l'habitude et la routine, et elles s'entraident ou se combattent dans des proportions variables.

Les faits les plus ordinaires témoignent de la nature de l'observation, de la fonction des éléments préhenseurs et du rôle de la substitution. Songeons aux esprits en qui l'habitude et la faculté d'observer sont particulièrement développées. Ils ont en eux des systèmes d'opinions, d'idées toujours aux aguets pour s'enrichir, accueillir de nouveaux faits, les analyser, les synthétiser, les encadrer dans un système déjà formé, mais toujours ouvert. Ils s'intéressent à ce qui se passe, c'est-à-dire qu'ils portent en eux des virtualités qui ne demandent qu'à devenir actuelles. On n'observe que ce qui nous intéresse à quelque degré, ce qui trouve en nous les conditions organiques et psychologiques nécessaires

pour se fixer, se coordonner. Ce qui ne saurait éveiller quelques intérêt d'aucune espèce en nous, nous ne le percevrions même pas. En un sens, les organes même des sens s'intéressent à ce qui les met en jeu. Mais une perception quelconque ressemble toujours à quelque degré à celles qui l'ont précédée et auxquelles elle se substitue. Elle en diffère toujours aussi. Selon la proportion de la répétition ou de la nouveauté, l'innovation varie. Quelquefois d'ailleurs une observation banale, dans un esprit puissant et riche, peut grâce à un concours heureux de circonstances devenir le point de départ d'une grande découverte, d'une invention importante (la pomme de Newton, la bouilloire de Watt), mais alors ce n'est pas l'observation même qui innove, ce sont d'autres tendances qui innovent à propos d'elle.

Il est au contraire des esprits lourds, et des esprits trop légers qui ne remarquent guère. Ceux-là ont des tendances peu actives, une intelligence peu inquiète. Leurs sentiments, leurs opinions peuvent être forts, ils sont pauvres et stables, ils ne restent pas ouverts, ou du moins ils n'aiment pas recevoir autre chose que leurs éléments ordinaires ou de nouveaux venus qui n'en diffèrent pas sensiblement ; les systèmes préhenseurs sont réduits à ce dont la marche quasi automatique de la vie ne saurait se passer. Ils n'accueilleront pas volontiers des éléments imprévus qui, en retour, tendraient à les modifier. S'ils en acceptent, ils n'en sentiront pas la portée et voudront les employer exactement comme ceux qu'ils ont remplacés.

Les autres, distraits par inconsistance, ont des systèmes préhenseurs prêts à fonctionner assez vivement, mais mal organisés et trop peu reliés entre eux pour arrêter les faits nouveaux, les analyser et faire avec leurs éléments de nouvelles combinaisons. Les désirs trop prompts ne pren-

nent dans le monde extérieur ou intérieur que ce qui peut leur procurer une satisfaction passagère, dont les conséquences ne s'étendent pas et ne modifient guère l'esprit. Chez les distraits par concentration d'esprit qui ne ressemblent aux autres que par quelques apparences, l'absence de l'observation la plus commune accompagnera la réalisation de quelques-unes de ses formes les plus hautes. Ils ne verront pas ce que tout le monde voit et se laisseront choir dans un puits en regardant les cieux, mais dans ces cieux ils auront parfois découvert ce que personne encore n'y avait aperçu.

L'observation donne comme toute la vie mentale, mais peut-être d'une façon particulièrement apparente, des exemples du choix, de la sélection exercés par les systèmes préhenseurs, surtout l'observation rapide, l'interprétation consciente et spontanée des perceptions. Nous y prenons sur le vif, le jeu des éléments psychiques, particulièrement visible lorsqu'il aboutit à quelque méprise.

En chacun de nous vivent des systèmes psychiques ouverts, actifs parce qu'ils sont abstraits et incomplets, mais bien définis. D'autres sont moins actifs parce qu'ils sont moins riches, moins souples, moins forts ou parce qu'ils ont obtenu tout ce qu'ils peuvent obtenir sans être atteints par l'évanescence.

Ces systèmes préhenseurs qui tendent à se compléter prennent des éléments quand ils le peuvent dans le courant de la vie mentale, en triant ce qu'elle leur apporte, en rejetant ce qui ne peut leur convenir, en l'empêchant même d'être perçu, en reformant avec les matériaux qu'ils recueillent des éléments tels qu'ils les désirent. Il s'opère ainsi des substitutions parfois singulières. J'ai eu déjà l'occasion d'étudier ces phénomènes et j'en ai rappelé plusieurs au cours de ce

travail. Ailleurs j'ai cité ce fait d'une carte roulée, en fort papier blanc, qui, tandis que je passais à côté d'un petit harmonium fermé sur lequel elle était posée, me donna l'illusion de voir celui-ci ouvert et montrant ses touches blanches et noires. Le souvenir resté à l'esprit à l'état abstrait se complétait comme il pouvait. Certes, j'avais aussi le souvenir de l'harmonium fermé. Mais celui-ci ne pouvait redevenir actuel à cause de la tache blanche de la carte, et la perception exacte, moins habituelle, ne pouvait s'imposer à cause de sa brièveté. Le système préhenseur le plus favorisé avait alors agi en acceptant dans les données de la perception ce qu'il pouvait y prendre, en rejetant le reste qui n'arrive même pas à la conscience, en reformant à l'aide des excitations qui lui arrivent les éléments que les données de la perception ne lui apportent pas tout préparés. Certes, c'est la routine qui triomphe ici, non l'invention, mais ce triomphe même laisse voir comment une invention peut se produire et la routine, par la substitution de l'image trompeuse à la perception qui se préparait, prend comme une allure d'invention. Elle montre même la victoire de l'imagination sur la réalité, remplace un ensemble que lui propose le monde extérieur, par un ensemble qu'elle évoque et qu'elle lui oppose.

L'indépendance du système psychique agissant est bien décelée par les circonstances du fait et en particulier par la réaction que suscite ici comme dans le fait C le résultat de son activité. Remarquons, pour apprécier la portée de ce petit fait, qu'il est, en ce qui nous intéresse ici, tout à fait semblable aux erreurs, aux illusions causées par la domination d'une théorie, d'une croyance, d'un sentiment, d'une habitude quelconque qui obscurcit la réalité, nous empêche de la voir. On sait si le fait est fréquent dans l'humanité,

mais nous devons seulement indiquer ici la part d'invention qu'il comporte.

Tous ces faits nous montrent le rôle du système préhenseur et les substitutions qui préparent l'invention, qui sont déjà une innovation positive. Le changement peut être infinitésimal, il peut être très petit, d'importance à peu près nulle, mais c'est le même procédé qui prépare ou produit les inventions les plus caractérisées, reliées aux autres par tous les intermédiaires que l'on peut imaginer.

Le rôle de l'observation est, comme on a pu le voir, singulièrement variable. Elle innove en apportant de nouveaux éléments à des systèmes qui en manquent. Par leur origine même ces éléments s'imposent souvent, et, comme ils se substituent à des éléments différents, ils provoquent en retour des remaniements du système préhenseur qui constituent l'innovation et qui, selon la richesse, la souplesse et la puissance de l'esprit, peuvent servir de point de départ à des inventions quelquefois considérables. Mais l'interprétation des données de la perception peut être aussi l'occasion d'un arrêt imposé à plusieurs éléments de la sensation, d'une réaction de l'imagination qui se substitue à la vision ou à l'audition exacte et va construire un édifice souvent de valeur nulle, parfois de très haute importance. Des méprises peuvent être fécondes en bons et plus encore en mauvais résultats.

§ 4. L'IMITATION ET L'INVENTION. — LA RÉFLEXION ET LES AUTRES PROCÉDÉS DE L'ESPRIT. LE SENTIMENT.

L'imitation comme l'observation — à laquelle on pourrait la rattacher peut-être d'assez près — est à la fois contraire à l'invention et à la routine.

On l'oppose assez souvent à l'invention pour qu'il n'y ait pas lieu d'insister. Elle ne s'oppose pas moins à la routine, car pour imiter quelqu'un il faut cesser un peu d'être soi, rompre une partie de son automatisme naturel.

C'est, pour une part au moins, une affaire de point de vue. L'imitation est une innovation, — relativement facile et d'ordre inférieur — si l'on considère la vie psychologique. Elle est une répétition si l'on s'attache à la vie sociale. Celui qui imite cesse sur quelque point au moins, de se répéter lui-même ; il innove. Et c'est bien encore une substitution qui le lui permet. Dans un système d'idées, de croyances, de procédés techniques, il introduit des éléments nouveaux qui prennent, à des degrés divers, la place des anciens. Mais s'il ne se répète pas lui-même il répète plus ou moins exactement les pensées, les phrases, les sentiments, les actes d'autrui. Son innovation relative est facilitée par l'exemple, par les diverses pressions sociales, et, par là, elle change un peu de caractère à cause de la ressemblance des hommes, et de la ressemblance particulière de l'imitateur et de l'imité. Celle-ci, qui peut d'ailleurs être spécialisée, réduite à certains points et côtoyer de grandes différences, est une condition favorable à l'imitation, et s'accroît ensuite par elle.

Jé n'insisterai pas sur les rapports de l'imitation, de l'invention et de la routine. Je les ai examinés ailleurs et ils n'ont ici pour nous ni grand intérêt, ni difficultés particulières. Remarquons en passant que le fait G nous renseigne aussi sur ce point et qu'il nous offre en même temps un exemple de l'union intime, partout présente dans la vie mentale de l'invention, de l'imitation et de la routine. Si une faible trace d'invention s'y révèle, l'imitation y est très apparente, et la mémoire, les habitudes acquises le sont également, l'obser-

vation s'y lie naturellement comme à peu près partout à l'imitation et aussi à l'habitude. Il est à peine besoin de faire remarquer que l'imitation donne naissance à des routines.

J'ai parlé de l'imitation et de l'observation. Mais tous les procédés de l'esprit peuvent être des causes d'invention. La réflexion y contribue, sous ses formes diverses, en provoquant l'arrivée dans l'esprit de nombreux éléments parmi lesquels le système préhenseur en trouvera peut-être pour remplacer, plus ou moins heureusement, ceux qui lui manquent. Tout ce qui apporte des matériaux à l'esprit prépare, facilite l'invention. Un sentiment puissant, un désir ardent sont ainsi une condition très favorable à la découverte des moyens propres à les satisfaire, à cause de l'agitation qu'ils donnent à l'esprit, de l'afflux d'idées et d'images qu'ils provoquent. A condition toutefois qu'ils n'arrivent pas, par leur excès même, à immobiliser l'esprit, à le fixer sur une image unique.

§ 5. L'INVENTION.

L'automatisme et la routine sont à la base de l'invention qui en est essentiellement le contraire. Ce n'est que pour conserver qu'on invente, et ce n'est aussi qu'en conservant ; l'invention vient toujours s'insérer sur un ensemble d'habitudes.

L'habitude est représentée par le système préhenseur, incarnée en lui, peut-on dire, puisqu'il est une manière d'être acquise et conservée. La substitution qui apporte un élément nouveau, qui amorce ainsi le développement de l'invention est souvent fort visible. En certains cas, pourtant, elle l'est bien moins. On pourrait légitimement se demander s'il y a toujours une substitution, si l'élément nouveau remplace toujours un élément

ancien et ne se borne pas, quelquefois, à prendre une place vacante que nul n'avait encore occupée. Cela s'éclaircira, j'espère, peu à peu, mais la question n'est pas de haute importance. Il n'y aurait aucun inconvénient sérieux à admettre que l'élément qui vient compléter un système psychique incomplet se substitue à un autre ou qu'il vient combler un vide qui n'avait jamais été rempli. Notre schéma tel qu'il a été proposé plus haut n'en servirait pas moins à indiquer comment les faits se passent en bien des cas, et ne demanderait pour s'appliquer aux autres cas une rectification de détail. Car dans ces autres cas aussi le système préhenseur se retrouve, façonné par l'expérience et les réactions internes des idées et des désirs, et son caractère incomplet, et sa tendance à passer à un état plus concret, ou, si l'on préfère, à un état de synthèse plus riche et à certains égards, plus stable. Mais on peut admettre, semble-t-il, qu'il y a bien toujours une substitution, et en tout cas, la substitution d'un système moins incomplet à un système plus incomplet, dans un ensemble. Il faut seulement considérer un système préhenseur plus large. Un exemple très simple éclaircira ceci. Si je cherche la contenance d'une pièce de terre de cent mètres de longueur sur soixante de largeur, on peut croire que le chiffre trouvé ne remplace rien dans l'esprit, si je ne m'étais fait à l'avance aucune idée de la dimension réelle de la pièce de terre. Mais nous voyons aisément qu'un contenu nouveau a été donné par la position, à la fois, et par la résolution du problème à un système préhenseur abstrait, à une habitude organisée — car ce ne sera certainement pas le premier problème de ce genre que je résous — et que ce contenu se substitue à ceux qui l'avaient précédé. Et si ce problème était le premier en ce genre qui m'occupe, il viendrait alors s'insérer comme

une invention sur un ensemble de procédés et de connaissances arithmétiques et géométriques, se substituant aux éléments auxquels elles étaient associées déjà.

Il est bien évident que des exemples que j'ai donnés ne peut se dégager qu'un schéma abstrait de l'invention. Les caractères concrets diffèrent d'un fait à l'autre, les caractères plus abstraits et plus généraux d'un groupe plus ou moins large de faits à un autre groupe plus ou moins large aussi.

Il y a toujours un élément nouveau qui vient satisfaire une tendance préexistante et que l'on peut considérer comme se substituant à un élément ancien. Mais pour que l'élément, le système nouveau puisse entrer dans le système préhenseur, il faut qu'une place soit vide en celui-ci, que toutes ses affinités ne soient pas satisfaites et qu'elles puissent s'accommoder de l'élément qui se présente. Quelquefois la place est visiblement libre, par exemple lorsque dans le fait G un mot vient remplacer un autre mot qui ne peut être rappelé. Mais il arrive que la place n'est pas vide d'abord, qu'elle ne le devient que parce que le nouvel élément chasse son prédécesseur. S'il prend sa place, c'est qu'il s'harmonise mieux que lui avec le système préhenseur qu'il dégage et débarrasse. C'est à peu près ainsi que l'acide sulfurique, mis en présence de la craie, chasse l'acide carbonique et forme du sulfate de chaux.

Nous avons vu, à propos du fait G le mécanisme essentiel de l'innovation. Les remarques que je viens de faire en rendent la généralisation plus exacte en indiquant différentes formes relativement concrètes qu'elles peut prendre, et la réalité abstraite qui se retrouve en chacune d'elles. Du fait G nous pouvons ainsi dégager quelque chose comme l'élément infinitésimal de l'invention, dont l'intégration n'offrira pas de

difficulté grave. Nous y trouvons très visibles la conservation et la reproduction, nous constatons que cette reproduction n'est que partielle, et que, quoique le but poursuivi soit le rappel d'une réalité passée, cette réalité ne peut et ne doit même reparaître que bien transformée. Il apparaît enfin que, à ces transformations prévues, voulues, essentielles sur lesquelles je n'ai pas insisté, viennent se joindre des changements imprévus, des annexions nouvelles — que ces modifications soient heureuses ou non, cela n'importe guère ici — où nous trouvons la forme élémentaire de l'innovation.

L'invention nous invite aussi à bien voir ce qu'il faut entendre par la tendance vers l'état concret. C'est surtout une tendance vers un système moins incomplet, dont ce qu'on entend généralement par le caractère concret n'est qu'une forme. Une idée abstraite peut être secourue, conservée, enrichie par des éléments qui, sans la ramener précisément à l'état concret, la complètent en satisfaisant quelques-unes de ses affinités. Par d'autres abstractions, par exemple, qui, tout en la conservant, l'enrichissent en formant avec elle un système d'idées abstraites. C'est le cas des théories philosophiques, où l'on se préoccupe beaucoup moins, et pas toujours assez, de réincarner les abstractions que d'en former des constructions logiques. Les systèmes préhenseurs incomplets, qui seuls agissent dans l'esprit, sont selon le but poursuivi, c'est-à-dire selon la tendance, le système préhenseur supérieur dont ils dépendent pour le moment, ou selon les habitudes et la nature permanente d'un esprit, aussi bien et mieux complétés en ce cas par d'autres éléments abstraits que par ceux qui les amèneraient à un état concret, ancien ou nouveau. Une abstraction peut encore entrer dans un système d'habitudes qui, par leur organisation et leur per-

sistance, l'appui qu'elles trouvent dans les organes où elles s'incarnent, acquièrent une force de résistance considérable. Ainsi les idées abstraites que nous livre la table de Pythagore contribuent à former en nous une possibilité permanente de multiplications et restent toujours à notre disposition. Ainsi se forment ces demi-instincts que nous retrouverons plus loin, les « goûts » littéraire ou musical, et les « sens psychologiques, » le sens commun, le sens moral, le sens logique, juridique, médical. Et bien mieux encore, les « sens » tout court, les appareils psychologiques de nos perceptions, et vraisemblablement aussi, leurs appareils physiologiques et anatomiques. Les éléments abandonnés par les expériences successives, en s'organisant avec les habitudes, les systèmes préhenseurs déjà formés, modifient, et en un sens, créent vraiment notre esprit et nos organes.

Le fait G nous dit comment un système préhenseur, une tendance admet, en bien des cas au moins, des éléments différents qui peuvent le satisfaire inégalement, ou, parfois, de façon à peu près équivalente.

Il faut en généraliser l'enseignement, car nous avons affaire ici au caractère essentiel de l'invention. Et pour cela, il ne faut pas oublier que le fait G nous montre l'invention comme un accident, une déviation. Elle n'a pas toujours ce caractère et souvent le but poursuivi n'est pas la restitution d'un état passé mais l'avènement d'un état nouveau. S'il existe toujours dans un système incomplet une certaine tendance à se reconstituer tel qu'il fût jadis, cette tendance peut être moins forte que la tendance à innover. Tendance à innover extérieure au système préhenseur, comme lorsqu'un désir, une idée viennent requérir l'introduction d'éléments nouveaux dans ce système, tendance intérieure,

comme quand les éléments jadis unis ne s'harmonisent pas très bien entre eux.

On a, par exemple, le désir d'exprimer en vers un sentiment personnel, et l'on se sert pour cela de tout ce que notre innéité, notre expérience de la poésie, nos lectures, nos entretiens, nos auditions ont déposé en nous de connaissances et d'habitudes, et par exemple de la représentation de certains rythmes. Ces représentations tendraient à reproduire les systèmes de jadis, à rappeler les mots et les images qui les ont accompagnées; mais le sentiment présent, le désir de l'exprimer, un certain besoin de faire œuvre nouvelle, enrayent à peu près cette tendance. Alors l'esprit cherche des assemblages neufs de mots, d'images, d'impressions, c'est-à-dire qu'il laisse libre cours aux sentiments et aux idées qui peuvent les lui procurer. Mais la tendance du système préhenseur incomplet à la répétition reste souvent encore assez puissante pour imposer des réminiscences exagérées, une imitation qui diminue beaucoup le caractère personnel, et le côté inventif du résultat obtenu. Et c'est un exemple du cas où la tendance à la reproduction est enrayée par une influence extérieure, non pas à l'esprit, mais au système préhenseur considéré.

Un exemple du second cas, nous l'avons quand, faute d'avoir remarqué et suffisamment apprécié les détails d'un fait, nous en acceptons d'emblée une interprétation fausse ou trop incomplète. Il peut suffire d'y réfléchir ensuite pour la corriger. L'ensemble du fait primitif se reforme d'abord en nous, assez exactement, avec les différences qui distinguent toujours le souvenir de la réalité. Mais si les éléments associés par la contiguïté s'appellent et s'unissent, une fois réunis ils peuvent ne plus bien s'entendre. Si notre but n'est pas la seule reproduction d'un état passé, nous laissons libre cours à leurs affinités et leur

contact plus prolongé permet à des oppositions latentes de se révéler et d'agir. Par une simple réaction intérieure la substitution d'une nouvelle manière de voir ou de sentir peut se substituer à l'ancienne. Sans doute elle est souvent aidée, par l'intervention d'autres désirs, par la réflexion consciente et l'intervention du moi. Mais cela ne paraît pas nécessaire.

Les systèmes préhenseurs peuvent, quoique incomplets, exister souvent et se maintenir par eux-mêmes. Ils n'adhèrent pas définitivement, au moins en bien des cas, aux éléments qui viennent les compléter. Ils peuvent s'en détacher, et, par une nouvelle dissolution, reprendre leur existence indépendante qui leur permet d'appeler de nouveaux éléments pour remplacer les autres et satisfaire ainsi la série des idées et des désirs qui se déroule dans l'esprit. Ils peuvent aussi se décomposer eux-mêmes, renoncer à quelques-uns de leurs éléments. Un système préhenseur n'est pas forcément immuable. Le « moule » se transforme. Les images dont nous nous servons doivent nous aider et non pas nous tromper. Le moule psychique n'est pas rigide, il est de même nature que les éléments auxquels il donne une forme, et ces éléments peuvent venir en faire partie, de même que certaines parties du moule peuvent s'en détacher. On voit à peu près jusqu'à quel point l'image est fidèle.

Pendant tout le temps que je passe à tenter la reconstitution de mon souvenir, la disposition générale persiste, la forme abstraite que viennent amener à l'état concret tantôt certains éléments, tantôt certains autres. L'esprit conserve la même attitude, déterminée par ce système abstrait qui demeure identique sous les différentes formes concrètes qu'il revêt successivement, comme un squelette qui se revêtirait successivement de plusieurs corps, ou un mannequin de divers cos-

tumes. Le système préhenseur reste toujours là, prêt à nous donner une strophe après une autre strophe, comme le sens de la vue est prêt à nous donner une perception visuelle après une autre perception. Il s'est formé une sorte d'organe adventice, une habitude, une tendance indépendante jusqu'à un certain point des satisfactions qu'elle reçoit et qui la complètent, système abstrait et vivant que des satisfactions diverses font passer à divers états concrets.

L'innovation, le point de départ virtuel d'une invention peut-être importante, s'insinue fatalement dans le jeu des satisfactions de la tendance qui ne sauraient en aucun cas se répéter identiquement, même avec l'identité partielle que l'on recherche quelquefois. Cette lutte de la tendance conservatrice et de la tendance inventive, c'est encore un grand côté de la vie psychologique.

Nous pouvons la reconnaître partout. Tout tend à persister et aussi à se transformer, et souvent à se transformer pour se maintenir. Mais certains cas nous intéressent plus que d'autres. Les transformations des croyances, de l'art, de la littérature, des institutions fournissent à qui veut les prendre de curieuses indications. Et le désir d'innover ne sauve pas de l'imitation. Mais dans certaines carrières de poètes ou d'artistes, la part de l'imitation d'autrui va se restreignant de manière révélatrice. A un moment donné l'ensemble des procédés d'art ou de littérature d'une époque, forme un ensemble de conditions, une sorte de moule où l'individu va couler ses impressions et ses pensées. Par ses lectures, par ses conversations, le moule se construit en lui, système préhenseur abstrait, déposé par d'innombrables expériences dont ses tendances propres dirigent et organisent les résidus. Même s'il a une personnalité remarquable, impérieuse, il se servira aussi de ce moule, et ne le modifiera,

généralement, que peu à peu. Faguet montrait les affinités de Joseph de Maistre avec le XVIII^e siècle. Lamartine n'est point, à ses débuts surtout, sans analogies avec Parny, Vigny a écrit des vers qu'on dirait de cinquante ans plus âgés (*Dolorida*), et il n'est que de comparer les *Odes* à la *Légende des Siècles* pour voir comment le moule s'est transformé chez Hugo, est devenu de plus en plus hugolien, grâce à des réactions internes et par un mécanisme qu'il ne serait pas très difficile, sans doute, de démontrer. Une conséquence de ce fait, c'est qu'un auteur appartient souvent à deux groupes, celui qui l'a précédé et celui qui le suit, et qu'on ne sait trop parfois si l'on voit les feux d'une aurore ou l'embrassement d'un coucher de soleil. On peut se demander si Flaubert et surtout Zola sont des naturalistes ou des romantiques attardés, et l'on a bien dit, je crois, que Wagner avait moins créé une forme nouvelle du drame musical que donné sa forme suprême et sa plus grande splendeur à une forme encore incertaine.

La formation du système préhenseur, du « moule », est nécessaire à l'invention. On ne crée qu'en donnant une satisfaction nouvelle à quelque désir ancien, plus ou moins abstrait, qu'au reste, les nouveaux éléments reçus par lui transformeront plus ou moins. L'invention absolue créerait un être absolument nouveau, sans rapport avec le passé, ce qui n'est ni possible, ni même compréhensible. On ne se figure pas un poète inventant à la fois ses sentiments, sa versification, sa langue, et le reste. Mais partout les poètes ont créé des moules que se transmettent les générations en les transformant plus ou moins, et où elles s'amuseaient ou s'évertuent à faire entrer diverses matières. Ainsi prépare-t-on l'invention et la rend-on plus facile, mais on la fait par ailleurs plus malaisée, on la limite plus étroitement, on en annonce la fin.

Plus facile, cela est évident, Corneille a facilité quelque peu l'œuvre de Racine, mais l'ensemble des poètes qui l'ont précédé ont facilité la sienne. Et Racine a si bien facilité l'œuvre de ses successeurs qu'elle en est devenue insupportable. Le moule permet de se satisfaire, d'atteindre un bon résultat avec une quantité moindre d'invention. Toute une part de l'œuvre est faite à l'avance, il n'y a pas à l'inventer à nouveau.

Un cas assez intéressant, et assez spécial, c'est celui de la pièce à refrain. En munissant sa première strophe d'un refrain, l'auteur diminue la part d'invention nécessaire à chaque couplet. Une partie de leur matière et de leur esprit est ainsi formée d'avance. Le système préhenseur moins incomplet peut être, à certains égards, plus aisément satisfait.

Seulement si l'invention est ainsi simplifiée, elle est rétrécie. Le nombre des solutions possibles du problème diminue à mesure que les données se compliquent ; la route est aplanie, mais on ne peut plus s'en écarter et l'on risque de s'apercevoir qu'elle ne conduit nulle part. Les éléments fixes que l'on accepte ainsi d'avance peuvent être une gêne autant ou plus qu'un secours. Le refrain est parfois difficile à ramener et l'on ne peut l'ignorer en lisant, par exemple, le *Dieu des bonnes gens*. L'exercice des bouts rimés fournirait, en y changeant ce qu'il faudrait, des considérations analogues.

Mais les inventions industrielles, les découvertes scientifiques en fourniraient aussi. Partout la formation du système préhenseur incomplet est la condition de l'invention, et partout cette formation facilite l'invention, mais en même temps elle la limite si bien que parfois il faut revenir en arrière, défaire le travail fait, reprendre un système préhenseur plus incomplet, renoncer à

quelques données des problèmes, attendre que quelque occasion en apporte d'autres. Il est trop clair que l'homme, à ses débuts sur la terre, ne pouvait ni concevoir le système solaire, la voie lactée, les nébuleuses, l'ensemble du monde comme on le comprend aujourd'hui, ni réaliser l'automobile ou simplement la bicyclette. Il lui a fallu des millions et des millions de substitutions diverses pour arriver à son état actuel qui dérive pourtant de son état primitif, des désirs qui l'agitaient à sa naissance et des sensations qu'imprimaient en lui les choses extérieures. Chaque invention, chaque découverte, chaque modification en a permis et préparé d'autres, en compliquant, en transformant un peu le système préhenseur, en le rendant apte à fixer de nouveaux éléments. Mais en même temps chaque nouvel élément acquis restreignait le nombre des possibilités, rétrécissait l'horizon, fermait quelques voies.

Aussi, au bout d'un certain temps, doit-on souvent, si l'on peut, revenir en arrière. On construit toute une géométrie sur le postulat des parallèles, et puis on s'aperçoit qu'il y aurait peut-être intérêt à rouvrir la barrière fermée par ce postulat et que de nouvelles inventions, des conceptions inusitées et fécondes seraient par là mises à notre portée. On sait assez que les idées sur le temps, sur la lumière, sur la gravitation, sur les espèces animales ou végétales, sur la matière, sont toujours exposées à des révisions, à des retours qui rouvrent à la pensée des chemins jugés jadis inutiles ou dangereux ou qu'on avait barrés sans même les apercevoir. En suivant les voies ouvertes, on a souvent abouti à des impasses. Seulement il est bien difficile de renoncer aux idées, aux habitudes d'esprit, aux sentiments divers fondés sur les conglomérats psychiques depuis longtemps acceptés, de revenir à l'état

d'indétermination de jadis. Les possibilités renoncées ne se retrouvent pas toujours. Et l'esprit humain conserve en soi bien des incohérences, il accepte des conséquences de principes qu'il nie ou se refuse à tirer des vérités qu'il admet, les suites qu'elles entraînent nécessairement. Pareillement, dans le domaine de la pratique, on a pu souvent remarquer qu'un perfectionnement en empêchait d'autres. Ce ne sont pas toujours ceux qui appliquent les premiers une découverte qui en tirent le meilleur parti. En arrivant après eux, on profite des corrections et des améliorations suggérées par l'expérience, les systèmes préhenseurs ont le temps et les occasions de se préciser et de s'harmoniser, les données du problème se sont enrichies et épurées, exactement comme dans le fait G elles se compliquent quand un bon élément nouveau arrive et s'épurent quand un élément fâcheux (*hallier* par exemple) se voit expulsé. Ainsi a-t-on pu reprocher aux peuples qui ont usé d'abord des chemins de fer, d'avoir été trop influencés, dans la construction de leurs wagons, par le souvenir des diligences. Un peuple qui en construirait maintenant pour la première fois, et dans un continent séparé, pourrait profiter de beaucoup d'améliorations faites avant lui, éviter ainsi bien des tâtonnements et sans doute adopter des pratiques nouvelles que l'organisation acquise interdit à d'autres (adopter par exemples des voies plus larges pour permettre de changer les dimensions des voitures, établir la voie de façon à permettre la circulation de trains plus lourds, etc.).

§ 6. L'INVENTION (*suite*).

L'invention reconnaît toujours les mêmes conditions générales. Tout d'abord les systèmes pré-

henseurs abstraits formés d'éléments enlevés à d'innombrables expériences. Puis l'appel par ces éléments de ceux qui peuvent faire passer le système de l'état abstrait à l'état concret, de l'idée à l'image, à la sensation, au groupe cohérent d'idées, selon les cas, du désir à sa satisfaction, de la tendance à l'acte. Enfin la substitution aux éléments anciens, réfractaires à l'appel ou insuffisants à remplir leur tâche, d'éléments nouveaux. Et une série systématisée d'opérations semblables, avec les réactions qu'elle provoque et qui s'opèrent en somme de la même manière qu'elles et leur sont identiques du point de vue de la psychologie générale, finit par constituer le développement d'une invention importante.

Que ce schéma si simple s'incarne en d'innombrables faits, infiniment variés à tous égards et inextricablement compliqués, c'est ce que montre à l'évidence un examen, même rapide, de la vie mentale.

Un amour contrarié, trahi, ou dont la satisfaction n'épuise pas les forces, évoque, lorsqu'il ne peut mieux faire, des images, des idées qui lui donnent au moins une sorte de satisfaction subjective, et le passage au concret tel que les circonstances le comportent. Mais d'autre part, si l'amoureux est poète, s'il porte en lui des rythmes, des possibilités d'images gracieuses, un riche choix d'expressions, et si la tempête amoureuse n'est pas trop violente, les images, les émotions vont se couler dans le moule poétique, vont s'offrir à ces systèmes préhenseurs exigeants qu'ont créés, en des esprits préparés, la lecture des poètes, les réflexions, les jeux de l'imagination. Et c'est ainsi que peut naître, en certains cas, une pièce de vers si l'on veut s'en tenir à un exposé très simplifié à tous égards des phénomènes. En d'autres cas c'est la découverte d'une force nouvelle, ou d'un nouveau moyen d'em-

ployer une force connue (vapeur, électricité, mélange explosif) qui va provoquer des substitutions innombrables pour mieux satisfaire des désirs humains dont une immense quantité est toujours un peu gênée par la réalité, et qu'un nouveau mode de satisfaction pourra d'ailleurs développer et modifier. La substitution de l'idée du chemin de fer à celle de la diligence, de l'idée de l'automobile à celle du chemin de fer ou de la bicyclette a développé le désir du voyage en le satisfaisant mieux.

Je ne veux pas étudier ici l'invention en elle-même, comme je l'ai essayé ailleurs en examinant un assez grand nombre de faits empruntés à différentes formes de l'activité humaine. Ce qui m'intéresse plus particulièrement, c'est le rôle des tendances abstraites et des habitudes.

Ces tendances abstraites, ces systèmes préhenseurs sont toujours nombreux dans la moindre invention. Un plus ou moins grand nombre d'entre eux agissent ensemble, et il faut que les éléments accueillis, appelés, satisfassent à la fois les uns et les autres, complètent différents systèmes abstraits. Un peu comme dans un mot carré ou toute autre récréation de ce genre, une lettre, une syllabe, pour répondre à ce qu'on attend d'elle, doit entrer dans deux mots différents.

Cela ressort de ce qui précède. Dans le fait G, par exemple, un pauvre élément d'invention, dans un ensemble relativement simple, engage déjà bien des tendances diverses. Il faut que la strophe (retrouvée ou imaginée) réponde d'abord à une certaine idée de rythme, à tout le groupe des idées abstraites qui forment une conception donnée du vers français (absence d'hiatus, élision des *e* muets de la fin d'un mot devant une voyelle, défense de faire rimer un singulier et un pluriel, etc.). Il faut aussi qu'elle satisfasse un cer-

tain sentiment, une idée générale du sens de la pièce. Enfin, il lui faut revêtir une sorte de squelette de phrase, une autre abstraction : le *x*, le plus *y* est le *x a*. Ce squelette, je ne le dégage qu'après qu'il est incarné dans des fragments de strophe qui ne reproduisent pas exactement les fragments de la pièce cherchée, qui en rendent seulement l'aspect général et en laissent apercevoir la charpente. Mais je l'entrevois, je le supposais déjà avant de l'avoir bien isolé puisqu'il se retrouve dans les premiers vers que je note, dans le « monstre » où j'abritais les impressions abstraites qui me restaient.

Même dans une affaire aussi simple le moule est donc très compliqué, et il l'est certainement bien plus que je ne puis le montrer ici. Une partie des tendances abstraites éveillées pourraient se satisfaire de bien des éléments que d'autres ne sauraient accueillir, et réciproquement. Chaque tendance éveillée restreint le champ des possibilités, comme nous l'avons vu, et quand les tendances engagées sont très nombreuses, il peut ne rester qu'un très petit nombre d'éléments acceptables, parfois un seul. C'est ainsi que pour un écrivain scrupuleux (c'est-à-dire en qui interviennent tous les soucis de la pensée et du bien dire) on a pu dire qu'il n'y avait jamais qu'un mot, une expression vraiment satisfaisante. Il se peut bien même que parfois il n'y en ait point, comme il n'y a parfois aucun homme, dans un grand pays, qui puisse répondre à toutes les exigences d'une situation. Et nous ne parlons pas ici des cas où les tendances en jeu sont contradictoires et où l'une ne peut être satisfaite que par la compression des autres, où les données du problème sont inconciliables. Ils sont fréquents dans la vie psychologique comme dans la vie sociale, ils rendent l'invention parfaite impossible. Et sans doute même il y a toujours quelque

contradiction dans les désirs humains et, à des degrés divers, ils s'opposent toujours les uns aux autres, en sorte qu'aucune solution ne saurait jamais être pleinement satisfaisante, car il lui faudrait être ce qu'elle est et être, en même temps, autre qu'elle n'est et ne peut être.

Est-il nécessaire de faire remarquer que la possibilité dont il s'agit ici n'a rien de commun avec la question du déterminisme psychologique ? Il s'agit d'une possibilité de finalité, non de causalité, ce qui est tout à fait différent. Parfois, aucune solution n'est logiquement possible, mais l'esprit en trouve une cependant parce qu'il ne craint pas toujours l'illogisme et qu'il sait aussi ne pas l'apercevoir. D'autres fois il y a une ou plusieurs solutions satisfaisantes, mais l'esprit ne peut les découvrir, et si du point de vue de la finalité logique abstraite plusieurs sont possibles, du point de vue de la causalité psychologique, aucune ne l'a été.

Cette complication des systèmes préhenseurs qui, facilite l'invention, et, d'une manière générale, l'activité, qu'elle soit reproductrice ou inventive, il serait évidemment utile de la régler de façon à profiter de ses avantages et d'éviter ses inconvénients. C'est à quoi l'homme s'est efforcé par divers moyens, sans y réussir toujours heureusement, et sans comprendre toujours, comme il est naturel, le mécanisme de son action.

C'est d'une part en ce sens qu'interviennent la logique et la morale, divers préceptes, en particulier, qui tendent à écarter la contradiction dans les croyances, les opinions, les sentiments et les actes, dans tout ce qui prépare les systèmes préhenseurs destinés à procurer la pensée et l'action.

Non seulement on écarte la contradiction, mais on écarte aussi la complication. Tous les préceptes, tous les proverbes qui nous recom-

mandent sagement de « rapetisser notre cœur » ou de « ne pas courir deux lièvres à la fois », ou qui nous vantent la médiocrité, veulent également nous empêcher de rendre le système préhenseur trop difficile à satisfaire en en multipliant les éléments. Tout cela est assez clair pour que je n'y insiste pas.

Mais c'est aussi en ce sens qu'interviennent des morales, des logiques et des préceptes qui tendent au contraire à faire admettre certaines contradictions, réelles ou apparentes. Quelques-unes de ces contradictions peuvent se résoudre peut-être par des systématisations plus ou moins subtiles, par des distinctions et des complications. Pour d'autres, il semble que c'est simplement la pratique qui les résout en un sens utilitaire sans grand souci de la logique. Parfois, un certain désir d'ordre et de rigueur fait établir une hiérarchie des éléments qui peut paraître un peu arbitraire et varier sans autre raison fixe que le besoin de l'ordre qu'on veut imposer. Les « conflits de devoirs » par exemple reçoivent des solutions parfois bien discutables, mais que peut-on inventer de bon dans des circonstances où il faudrait satisfaire à la fois des sentiments contradictoires ? Sans doute des règles générales peuvent servir de guide mais il n'est pas toujours facile de les appliquer avec justesse à des cas particuliers, ou bien les circonstances peuvent justifier un certain doute. Peut-être en certains cas vaut-il mieux agir instinctivement, un peu au hasard, que de trop hésiter et de s'abstenir, mais on me paraît trop enclin à croire qu'il en est généralement ainsi.

§ 7. L'INVENTION (*suite*).

Dans la plupart des cas, sans doute c'est bien moins l'exactitude du souvenir qui nous intéresse

que la juste adaptation des idées, des sentiments, des décisions aux besoins du moment, ou, du moins, la première ne nous importe guère qu'en tant que condition de la seconde. Qu'il s'agisse de monter à bicyclette ou de composer un opéra, d'écrire une lettre amoureuse ou de créer une industrie.

Le procédé est à peu près pareil, du reste, du point de vue adopté par cette étude, qu'il s'agisse de se souvenir ou d'inventer. Il ne serait pas plus possible d'éviter toute innovation que de se passer de souvenir. On a souvent beaucoup plus de peine à se rappeler exactement un fait passé qu'à le rapporter en le transformant. Et certaines personnes ont autant de mal à se plier à des habitudes régulières que d'autres à rompre avec leur routine. Ce ne sont pas toujours ces dernières qui ont l'esprit le moins personnel et le moins original sur les points les plus importants. Rappelons en passant l'exemple de Kant.

La mémoire et l'innovation se ressemblent assez pour se confondre parfois. On croit inventer et l'on ne fait que se souvenir, on croit se souvenir et l'on invente. Aucun instinct sûr ne nous avertit. Un souvenir que l'on rappelle n'arrive pas avec des marques irrécusables d'authenticité, des papiers parfaitement en règle. Dans le fait G, par exemple, quand un élément se présente pour remplir une place libre, comment pourrais-je le comparer à celui d'autrefois, puisque ce dernier est absent et qu'il s'agit de savoir si c'est bien lui qui se représente ?

Une certaine impression intervient, instinctive, synthétique et aussi quelques réflexions. L'ensemble du système préhenseur intéressé qui ne comprend pas seulement ce que le sens intime m'en fait connaître, mais aussi des éléments inconscients, rejette spontanément, plus ou moins vite, une partie des aventuriers. Et souvent de

même, une sorte d'instinct qui n'est pas infallible, mais qui existe et intervient volontiers, nous suggère qu'un fait présent reproduit ou ne reproduit pas une expérience passée. Il est une part de l'action engagée dont je sais me rendre compte et dans laquelle je puis même intervenir avec réflexion. Les habitudes que j'ai de la versification de Hugo ne me permettent pas de conserver : halier. Mais souvent mes raisons de rejeter ou d'accepter sont moins visibles, et cela paraît être un fait assez général. Quand on demande à quelqu'un ses raisons de croire que les choses se sont bien passées ainsi qu'il le dit, il lui arrive de répondre simplement qu'il s'en souvient bien. Cette sorte d'impression abstraite, instinctive, synthétique qui paraît garantir la fidélité du souvenir est assez souvent juste, surtout chez certaines personnes, mais il est imprudent de s'y fier et parfois, elle affirme nettement l'exactitude d'un souvenir complètement erroné, ainsi que chacun a pu le constater. Prenons en passant cette occasion de remarquer une fois de plus l'existence et le jeu d'états psychologiques très abstraits. On rejette parfois un souvenir proposé sans disposer de raisons explicites. Simplement il apparaît comme faux. On le repousse par des phrases vagues, on sent une discordance sans pouvoir la rattacher à rien de précis ni dire en quoi elle consiste et pourquoi elle existe, sans être capable de remplacer le faux souvenir par un souvenir vrai et quelque peu concret. On n'a guère qu'une impression très abstraite et très générale qui suffit pour faire repousser un intrus. Cette impression est d'ailleurs assez souvent erronée ou endormie, et il lui arrive de rejeter des souvenirs exacts et d'en accueillir de faux. Et je n'en voudrais pour preuve que le nombre des citations inexactes que chacun a pu lire, entendre ou commettre.

Cette impression qui juge le souvenir est tout à fait analogue à celle qui juge une invention, une innovation quelconque et la fait accepter comme bonne ou rejeter souvent d'une manière rapide et instinctive, sans analyse détaillée. L'une et l'autre sont des perceptions de synthèse, de ces sortes de jugements, pensés ou sentis, par lesquels une chose nous paraît en harmonie, en systématisation avec un groupe d'habitudes qui représentent le passé, s'il s'agit d'apprécier un fait de mémoire, qui représentent simplement les acquisitions de la raison et de l'expérience, s'il s'agit d'apprécier une nouvelle idée, une pratique nouvelle. Et l'impression qui nous fait approuver ou rejeter une innovation intellectuelle, affective ou pratique, et décider de sa valeur n'est pas plus infallible que celle qui nous pousse à croire ou à nier qu'un souvenir prétendu représente exactement le passé.

Autre ressemblance encore. L'appel des systèmes préhenseurs, le désir qui pousse les abstractions vers l'état concret est essentiel à l'invention comme il est essentiel à la mémoire. Il semble seulement que dans l'invention la réaction sur le désir est plus forte. Une invention n'arrive que pour satisfaire un désir, mais en le satisfaisant elle le transforme souvent et parfois de manière à le rendre presque méconnaissable, elle le fait souvent monter dans l'échelle des fins, elle crée, par une suite de substitutions, des désirs qui, de secondaires et subordonnés, peuvent devenir indépendants et principaux. Il est assez vraisemblable que le désir du voyage pour le voyage, l'ivresse de la vitesse se sont mieux différenciés et ont pris plus d'importance et de généralité à une époque relativement récente. Un souvenir est en général plus pacifique et plus conservateur qu'une invention. Cependant l'image d'un passé lointain, un peu négligé, qui reparaît à l'impro-

viste dans une âme que la vie a modelée et transformée, mais qui a conservé dans quelque coin les éléments, les traces d'expériences lointaines et de sentiments dépassés, peut y déterminer des réactions imprévues, en ranimant ces éléments, et faire un effet assez analogue à celui d'une innovation. En agissant sur l'esprit, elle peut provoquer en effet l'apparition d'un état encore inédit et dont les conséquences vont parfois assez loin.

Ainsi l'innovation et la mémoire ont peut-être plus d'analogies qu'on ne serait porté à le croire. On ne ferait que les exagérer en adoptant la théorie de la « réminiscence » selon laquelle nous ne faisons que redécouvrir péniblement ce que nous avons su autrefois, dans d'autres conditions d'existence, ou apprendre avec difficulté à épeler ce qui est en nous de toute éternité. Mais on les exagérerait. Peut-on remarquer en passant que l'hypothèse du « retour éternel » qui a naguère obtenu quelque faveur présente, sous une forme nouvelle, une idée assez analogue, puisque le présent ne serait jamais qu'une résurrection — et bien entendu cette forme ne serait nouvelle que bien relativement puisqu'elle aussi ferait partie de la série de faits qui recommence sans cesse.

Les tendances qui interviennent dans une innovation quelconque et qui sont maintenant des habitudes, furent jadis des créations, des innovations. Elles vinrent combler un vide, satisfaire d'autres tendances, donner une forme nouvelle, spécialisée, généralisée à quelque vieil appétit. Et de celles qui les évoquèrent nous pourrions en dire autant. Nous serions ainsi incités, pour expliquer n'importe quoi, à remonter à l'origine de l'être, en supposant qu'il en ait une, au dernier terme de l'analyse, si l'analyse a un dernier terme. On supposerait volontiers

que ce dernier terme est quelque chose comme une loi d'inertie générale, en prenant le mot dans son sens scientifique, non dans le sens psychologique courant de paresse et d'inaction, et en nous gardant de confondre une explication par l'analyse avec une explication historique. Mais il faudrait ne jamais s'arrêter, si la série des phénomènes ni l'analyse n'ont de fin accessible.

Il est permis de se borner à des origines moins lointaines, et de prendre l'invention (ou le souvenir) à un point précis, plus ou moins arbitraire, mais en bien des cas assez nettement désigné par les circonstances. C'est ce que nous avons fait à propos du fait G par exemple. Si nous envisageons non plus un fait particulier, mais l'ensemble des phénomènes psychologiques et leur fuite, nous apercevons un immense amas de systèmes divers esquissant ça et là quelques associations plus vastes, heurtés aussi continuellement les uns contre les autres, tendant à se maintenir et n'y réussissant jamais tout à fait, se décomposant mais subsistant au moins par des éléments abstraits qui en conservent quelque forme, qui cherchent à les reconstituer, qui y parviennent dans une certaine mesure, mais qui, les éléments anciens étant hors d'état de revenir, ou étant devenus une gêne, les remplacent par des éléments nouveaux. Cette combinaison continuelle, inextricable et subtile de conservation, de rappel et d'innovation s'employant à conserver l'existence en en transformant sans cesse les apparences concrètes, et toujours provoquée par l'action des réalités abstraites dégagées des expériences successives par leur décomposition nécessaire, c'est un des grands aspects de la vie de l'esprit.

Nous pouvons l'observer, comme nous avons tâché de le faire, dans ceux des innombrables petits événements de la vie qu'il nous plaira

d'observer. Nous pouvons aussi en voir les résultats fixés, et objectivés en quelque sorte dans les grandes lignes de l'histoire de l'homme, de ses croyances, de sa science, qui résument des expériences, des imaginations, des réflexions sans nombre, et aussi de ses industries qui matérialisent les résultats de ses idées et de ses désirs et en symbolisent le développement.

Il ne saurait être question ici d'examiner cette conservation-transformation continuelle, où l'on a tort de voir « une évolution », mais où des millions d'évolutions peuvent se distinguer. Il suffit de rappeler quelques faits pour mettre en évidence l'innovation par substitution d'éléments divers dans un système psychique conservé, incomplet, abstrait à quelques égards. L'idée de liberté, par exemple, comprend certains éléments abstraits, intellectuels et affectifs qui ne l'abandonnent pas, mais des substitutions variées lui font prendre dans chaque esprit une nature propre et plus ou moins inventée, de sorte qu'elle peut acquérir, selon l'esprit qui la refait et la complète à sa façon, certains caractères exactement opposés. Voyez ce qu'elle est chez Cousin, chez Renouvier, chez Fouillée, chez tous ceux qui s'en sont occupés, et aussi chez ceux qui l'hébergent sans l'examiner de près. Les idées de devoir ou de droit nous montreraient aussi des substitutions significatives.

La science ne fait guère que greffer des faits et des théories nouveaux sur des systèmes de faits et de théories, sur des doctrines, sur des acquisitions anciennes toujours incomplètes et imparfaites. La réaction des éléments nouveaux, selon le procédé que nous avons constaté, transforme peu à peu ou modifie rapidement l'ancien équilibre, prépare un autre système préhenseur toujours incomplet quoique relativement stable, qui tend comme le précédent à se maintenir,

mais des expériences imprévues, des réflexions inusitées viendront le modifier encore. Les industries nous offrent continuellement de nouveaux moyens de satisfaire des désirs très anciens et, par des réactions diverses, d'en créer de nouveaux, plus spécialisés, mais quelquefois, si je puis dire, spécialisés par leur généralité même, — comme le désir de la vitesse qui peut se détacher du besoin d'aller vite, non pour éprouver la sensation de la vitesse, mais pour arriver plus tôt. Elles substituent continuellement ainsi des désirs à d'autres désirs qui leur sont abstraitement semblables, et aussi des mécanismes à des mécanismes différents mais de fins analogues, ou bien une pièce de mécanisme à une autre pièce d'un fonctionnement moins heureux. Et les réactions diverses des systèmes psychologiques conservés et des éléments substitués transforment peu à peu nos désirs et aussi les instruments, les appareils qui en sont à la fois le résultat, la cause et l'expression palpable.

§ 8. L'APPEL DE L'ABSTRACTION.

L'appel de l'abstraction est très visible dans le fait G, où une idée abstraite et restant assez vague est le point de départ d'une série de souvenirs systématisés et de petites innovations. Ce sont évidemment des formes abstraites innées en moi ou extraites d'innombrables expériences et, en particulier, de la lecture d'une pièce de vers qui en ont été la condition essentielle. Un certain rythme installé dans l'esprit a suffi à susciter des éléments capables de le compléter, de l'incarner, de renouveler et de transformer quelque peu des états de conscience disparus. Pour que le désir s'affirme, pour qu'il se puisse réaliser, il faut en général

que l'esprit y consente ; il est souvent bon, et parfois mauvais, qu'il intervienne. Tout au moins que par négligence, par distraction ou par détraquement, il laisse libre cours à l'activité propre de la tendance et lui permette de s'annexer les éléments dont elle a besoin. Mais cette tendance existe bien par elle-même, et par elle-même elle est une force dont les effets vont se succéder, à moins que d'autres tendances opposées n'en arrêtent les manifestations.

Le fait G n'a rien d'exceptionnel, et la force de l'abstraction qu'il nous laisse voir est un côté essentiel de l'invention.

Il est bien évident, tout d'abord, que l'invention est préparée, rendue possible par un certain nombre de grandes tendances, d'habitudes générales qu'elle satisfera d'une manière plus ou moins indirecte. Ces tendances appartiennent les unes à l'humanité, ou même à la vie, d'autres à certains êtres seulement, on peut dire même que l'invention, comme tout fait psychique, est conditionnée par les propriétés générales de l'esprit et de la matière et qu'elle en réalise certaines virtualités.

Mais la tendance moins générale que l'invention favorise, c'est parfois un désir ancestral qui n'a pu, dans les générations précédentes, déterminer les actes, grouper les idées capables de le satisfaire. C'est souvent aussi un désir social. Plusieurs activités individuelles se combinent alors pour aboutir à l'invention. On voit constamment un fait, une idée venir compléter trop imparfaitement un système préhenseur, ne prendre leur sens et leur valeur que par d'autres faits et d'autres idées qu'un autre esprit vient leur annexer plus tard. Les bâtonnets que Royer et Davaine remarquent dans le sang des animaux morts du charbon ne suggèrent une systématisation solide et large que lorsque les décou-

vertes et l'interprétation de Pasteur sont venues apporter des éléments nouveaux au système préhenseur. On sait assez la fortune des théories microbiennes et comment, par des substitutions bien diverses, elles ont satisfait au moins provisoirement et partiellement des désirs intellectuels et des besoins sociaux, comment aussi elles ont pu, toujours par le même procédé général, s'enrichir et se transformer. D'une part elles fournissaient des arguments aux adversaires de la génération spontanée, d'autre part elles permettaient aux possesseurs de troupeaux d'éviter les dommages du charbon ; et cependant elles devenaient l'occasion de nouvelles idées, de nouvelles pratiques, de nouvelles fonctions sociales qui, toutes, apaisaient plus ou moins un certain nombre de désirs. De même l'invention d'une pièce de théâtre ne satisfait pas seulement les besoins intellectuels de son auteur, les différents sentiments qui ont pu s'y objectiver, ni même son désir d'argent ou de gloire, mais aussi les aspirations plus ou moins conscientes des spectateurs et des lecteurs, des acteurs, des directeurs, des critiques, des éditeurs, de tous ceux qui y prennent quelque part.

Mais, du point de vue psychologique, tout se ramène à l'individu, et tout nous y ramène, les facteurs psychologiques ou sociaux n'importent que par leurs influences sur l'esprit individuel. Retournons donc à celui-ci. Les désirs abstraits se montrent souvent de bonne heure chez lui, pour aboutir plus tard, si le sort leur est favorable, à des innovations d'inégale importance. C'est en ce sens qu'on a pu définir une belle vie : une grande pensée de la jeunesse réalisée dans l'âge mûr. Et elle se réalise en passant de l'abstrait au concret, de la puissance à l'acte. Une sensibilité développée, générale et très abstraite, ou déjà un peu spécialisée, paraît, au moins assez

souvent, désigner à l'avance les futurs inventeurs. Encore peut-on croire que, lorsqu'on n'a pas su la discerner, elle était là cependant. Car rien n'est peut-être plus fréquent que de ne pas remarquer des choses importantes, si ce n'est de se tromper sur celles que l'on remarque.

Beaucoup de nos vocations s'annoncent dès l'enfance ou dès l'adolescence. Elles restent abstraites, pauvres, assez vagues ou indécises. On les remarque à l'occasion de quelque événement qui leur fait déjà prendre corps, mais elles existaient auparavant, sans quoi l'événement ne se fût pas produit. Ou, si l'on préfère, quelques-uns de leurs éléments étaient là, prêts à saisir l'occasion de se compléter plus ou moins heureusement par l'annexion de nouveaux éléments. La précocité musicale de Mozart et de Saint-Saëns présageait ainsi les créations du génie de l'un et du talent de l'autre. Godin, grand industriel, fondateur du Familistère de Guise, sentit dès son enfance, le désir d'un rôle social important, et s'en trouvait encouragé à prendre aux travaux manuels des champs et de l'atelier une part au-dessus de ses forces.

Ces vocations précoces font ressortir le caractère abstrait, imparfait, du système préhenseur. Une tendance qui s'affirme pour la première fois est loin de sa forme définitive ; elle se manifeste volontiers par des aspirations un peu vagues, très imparfaites, qui ne valent que par l'impulsion abstraite générale dont elles témoignent, non par les réalisations chétives et mesquines en général, souvent peu significatives, qu'elles peuvent déterminer.

Il est assez curieux souvent de voir les formes diverses que revêt l'idée directrice abstraite, même chez un talent déjà formé, les premiers éléments que le système préhenseur unit, et par lesquels il se révèle. Nous avons vu le « monstre »

imaginé dans notre fait G, et il n'est pas unique en son genre. Mais il est des « monstres » de plus d'une espèce et d'autres procédés s'imposent à l'esprit. C'est en ce sens que j'interprète les propos de Flaubert, voulant, disait-il, quand il faisait un roman, rendre une couleur ou une nuance et par exemple le pourpre avec *Salammbô* et, avec *Madame Bovary* : « cette couleur de moisissure de l'existence des cloportes ». Et il ajoutait : « L'affabulation à mettre là-dedans me faisait si peu, que quelques jours avant de me mettre à écrire le livre, j'avais conçu *Madame Bovary* tout autrement. Ça devait être dans le même milieu et la même tonalité, une vieille fille dévote et chaste »¹. La couleur pourpre ou gris verdâtre sale, me paraît imaginée pour symboliser un ensemble de tendances assez abstraites et capables de s'incarner en des histoires bien différentes, sorte de système préhenseur qui évoque une couleur comme il aurait pu évoquer un « monstre » ou un schéma quelconque. Il faut faire aussi la part d'un certain penchant de Flaubert à l'exagération, et le rôle de la couleur était vraisemblablement moins important qu'il ne le présentait.

L'abstraction se retrouve à l'origine d'inventions dont le procédé paraît très différent et, convenons-en, un peu invraisemblable au premier abord. C'est le cas du *Corbeau*, d'Edgard Poë, et, rapprochement imprévu, de *Patrie* de Victorien Sardou. Pour le *Corbeau*, la première intention de Poë est de composer un poème capable de satisfaire à la fois le goût populaire et le goût critique. Tout le reste sort de là : la recherche de l'impression, la longueur de la pièce, le refrain, le sujet, le procédé de versification, les détails mêmes. Il se peut fort bien que Poë ait, pour ainsi dire,

1. *Journal des Goncourt*, I, 366.

stylisé la démarche de son esprit, cependant d'autres cas analogues tendent à faire admettre que son exposé ne va pas sans une certaine exactitude foncière. Sardou part aussi d'une idée abstraite pour édifier son drame. Il se demande par exemple quel est le plus grand sacrifice qu'un patriote peut faire à son pays. Il se répond que c'est le pardon accordé par lui à l'amant de sa femme pour qu'il puisse servir leur commune patrie, et c'est le point de départ du drame. Sardou en déduit les conséquences, imagine les circonstances du drame, son lieu et sa date. Il pense à Venise, il pense à l'Espagne et se décide pour les Flandres.

Je retrouve encore l'influence originelle de l'idée abstraite dans des déclarations de M. Paul Claudel¹ et de M. Paul Valéry. Le *Cimetière marin*, nous dit M. Valéry, « est né, comme la plupart de mes poèmes, de la présence inattendue en mon esprit d'un certain rythme. Je me suis étonné, un matin, de trouver dans ma tête des vers décasyllabiques... Quant au contenu du poème, il est fait de souvenirs de ma ville natale »². On voit bien ici l'idée abstraite éveillée d'abord, avec peut-être quelques incarnations plus ou moins stables et incomplètes, évoquant, pour y faire son choix, les souvenirs errants dans l'esprit. Et l'on peut remarquer la ressemblance de ce point de départ avec celui du fait G. La généralisation, du moins cette généralisation virtuelle qui accompagne toujours l'abstraction, et la dissociation des éléments psychiques, nous la retrouvons partout et toujours avec l'abstraction, dans l'invention comme dans le souvenir.

Sera-t-on choqué de la part accordée au raisonnement dans certaines inventions ? Mais il

1. *Nouvelle Revue Française*, 1^{er} octobre 1925.

2. Frédéric Lefèvre, *Entretiens avec Paul Valéry*, p. 62-63.

intervient ici, — comme il le fait toutes les fois qu'il intervient, — non point précisément pour créer l'invention, mais pour permettre aux tendances de la créer, et pour l'éprouver une fois qu'elle s'est produite, pour aider à décider de son acceptation ou de son refus. Encore faudrait-il examiner de plus près la forme que prend ce « raisonnement » et s'il ne diffère pas de ce qu'on entend généralement par ce mot, et qui, je crois, n'existe guère. Les choses ne se passent pas, au fond, bien différemment, *en cela*, qu'il s'agisse de résoudre un problème d'arithmétique ou d'écrire un poème. L'intelligence raisonnante intervient pour poser les conditions imposées à l'invention, pour lui préparer les voies, réaliser les circonstances les plus favorables, et, en somme, exposer les données du problème mathématique ou du problème littéraire. Elle appelle la solution, mais il ne dépend pas seulement d'elle de la faire venir. Elle prépare l'esprit à prendre sa nourriture, décide quel genre de nourriture il lui faut et la demande ; elle ne la lui fournit pas. Il se peut fort bien que sa préparation reste inefficace, que les souvenirs, l'imagination n'apportent pas les matériaux voulus, que la synthèse créatrice ne puisse avoir lieu, systématiser les conditions proposées et dérouler ensuite ses effets. Ceci n'est plus précisément une affaire de raisonnement, mais de vie, de souplesse, d'affinité des éléments et du système préhenseur. Si une synthèse se produit, si une invention se propose, l'intelligence raisonnante reparaitra pour l'examiner, la faire adopter ou rejeter. Mais auparavant la question posée peut attendre longtemps sa réponse, elle peut quelquefois en recevoir plusieurs.

L'acte intellectuel qui prépare l'invention n'est donc pas tout à fait semblable à celui qui la réalise. Cependant la différence de l'un à l'autre me paraît moins grande et d'un autre genre qu'on

ne l'a cru. Le premier est plus automatique, il met en jeu des combinaisons mentales éprouvées déjà, et penchant davantage vers la routine. Je ne puis guère qu'esquisser ici ce côté de la question qui demanderait un examen plus précis et plus nuancé, mais il ne nous intéresse pas particulièrement dans cette étude, et il me suffit d'indiquer le point de vue le plus favorable pour l'examiner.

§ 9. L'INVENTION ET LES RÉACTIONS INTERNES.

Que nos souvenirs s'altèrent, soit que les vicissitudes de la vie les ramènent de temps en temps à la perception interne, soit qu'ils restent inemployés dans l'esprit, c'est ce qu'on n'a que trop rarement l'occasion de constater. Mais c'est là encore un procédé d'innovation, un procédé qui ne nous retiendra pas longtemps car le mécanisme en est tout à fait analogue à celui que nous connaissons déjà.

Le fait G nous montre une de ces transformations ; celle-ci est peu importante et paraît résulter d'un travail inconscient mais qu'il est assez facile de reconstituer. L'idée conservée de la pièce des *Contemplations* contient des éléments qui ne furent pas extraits de l'état mental qui en accompagnait la première lecture puisqu'ils ne s'y trouvaient pas. A supposer que j'eusse pu les en extraire, il y aurait eu, à ce moment-là, erreur d'interprétation et altération des données de l'expérience par les habitudes de l'esprit. Mais je n'ai pas de raison de croire qu'il en ait été réellement ainsi, et l'erreur paraît provenir de la réaction postérieure de divers éléments abstraits les uns sur les autres.

En notant mes premiers tâtonnements, j'écris le « monstre » qui ne me représente pas seulement

le rythme mais aussi l'allure générale de la pièce, la direction de la pensée, qui donne en fait le squelette des deux derniers vers de chaque quatrain. Et ne sachant pas encore bien de quoi il s'agit, quelle est la pièce dont le souvenir s'éveille, je pense à la chanson de *Ruy-Blas* (que je connaissais suffisamment pour rendre une confusion impossible, mais dont l'idée, bien que sans chance de succès, s'est pourtant offerte à moi), et à des vers de Villiers de l'Isle-Adam. La première association est due probablement à quelques ressemblances dans la texture des deux pièces (bien que le nombre des syllabes du vers diffère de l'une à l'autre), à ce que l'auteur des *Contemplations* est aussi celui de *Ruy-Blas* et plus particulièrement à une certaine ressemblance de l'allure qui va précisément amener une déformation du souvenir. Nous pouvons négliger les autres associations comme ne présentant pas de mystères importants.

L'idée de la pièce telle qu'elle s'est fixée dans l'esprit, avec l'élément symbolique que je lui attribue s'incarne dans le quatrain imaginé et surajouté. A-t-il été influencé par la chanson de *Ruy-Blas* et cette influence l'a-t-il fait légèrement dévier ? Cela me paraît tout à fait vraisemblable et ressort assez nettement des comparaisons qu'on peut faire. Mais, que l'on soit ou non de cet avis, il est visible que cette union étroite de trois pièces de vers, qui sont tentées de se substituer partiellement les unes aux autres, autour d'un même souvenir, fait courir à ce souvenir bien des risques d'altération. Et ce qui fut, plus tard, révélé d'un peu inexact dans l'idée générale conservée peut être légitimement attribué à l'influence d'une de ces pièces.

S'il ne s'agit ici que d'une nuance, cette nuance suffit à laisser voir une forme de la naissance, des idées abstraites et, par suite, d'un des modes

de l'invention. Ce procédé qui conduit à l'altération d'un souvenir peut conduire aussi à une invention, puisqu'un souvenir altéré est déjà, à un degré aussi bas qu'on le voudra, une innovation et une sorte d'invention infinitésimale.

Le mécanisme qui produit ces transformations internes, c'est encore la substitution d'un élément, plus ou moins complexe, à un autre élément dans un système préhenseur incomplet. Dans le fait G, une impression donnée par la chanson de *Ruy-Blas* paraît s'être substituée à celle qu'avait produite la lecture de la pièce des *Contemplations*. Il est souvent possible, quand un souvenir s'est altéré, de discerner l'influence qui a pu le transformer, de comprendre d'où est venu l'élément étranger et sous quelle pression il a pu s'installer dans un logis qui ne lui appartenait pas.

Mais le travail de nos réflexions, les jeux de notre imagination sont constamment employés à modifier ainsi les images, les idées, les conceptions qui habitent en nous. Et ce sont là des faits exactement analogues en eux-mêmes aux altérations du souvenir. Seulement nous pouvons nous apercevoir des changements opérés et cesser de regarder comme des souvenirs ce qui n'est plus pour nous que des idées, des images, des impressions. Elles ne sont plus chargées de représenter le passé, leurs associations avec la série des états symboliques que nous considérons comme l'image de notre vie écoulée sont rompues ou relâchées. Cela ne change guère leur nature et cela ne se produit pas toujours puisque les confusions ne sont pas rares et qu'on prend parfois aussi bien un souvenir pour une idée nouvelle qu'une imagination forgée par l'esprit pour un souvenir. Mais le contenu de notre intelligence est composé d'idées, d'images, de représentations abstraites, transformées, modifiées, polies, compliquées, simplifiées, organisées par les réactions de

tous ces éléments les uns sur les autres, par les combinaisons, les inhibitions, les substitutions qui s'opèrent sans cesse. Réfléchir, penser, imaginer, c'est toujours substituer des éléments à d'autres éléments, et ces éléments substitués, qui gardent souvent des relations avec les systèmes où ils figuraient déjà, unissent ainsi et rapprochent des idées et des sentiments bien séparés d'abord. Le système préhenseur qui s'assimile un élément ne le détache pas forcément et pour toujours des autres systèmes dont il faisait partie. Au contraire, dans bien des cas, l'élément sera employé alternativement par l'un ou par l'autre, comme un individu par les différentes associations dont il fait partie, ou bien il servira aux deux à la fois en les unissant plus ou moins heureusement, ce qui peut, selon le cas, produire des confusions étranges, des rapprochements bizarres, ou des vues géniales et fécondes.

Ce travail intérieur prépare et rend possible l'interprétation des expériences, la compréhension et l'utilisation des données de nos perceptions externes. Si Newton a dégagé la gravitation universelle de la chute d'une pomme, le même Newton, dit-on, à quelqu'un qui lui demandait comment il l'avait trouvée, répondit : « en y pensant toujours. » Et les deux anecdotes ne sont pas du tout incompatibles. La méditation avait préparé, sensibilisé le système préhenseur, l'avait mis à même de profiter de la première bonne occasion qui passerait à sa portée. La pomme avait fourni cette occasion. L'observation et la réflexion devenaient, l'une par l'autre, utiles et fécondes.

§ 10. CONCLUSION.

La dissolution continuelle de nos états de conscience laisse la place à d'anciens éléments

qui reparaissent, et à de nouveaux que les constances imposent ou que les anciens créent par leurs combinaisons avec ceux-ci ou bien avec d'autres éléments décomposés et conservés aussi. Les anciens sentiments, les anciennes idées ne reparaissent jamais sans quelque changement. Ainsi la conservation et l'innovation s'entremêlent continuellement. L'homme passe sa vie à s'inventer lui-même, à s'inventer pour se conserver, à se conserver en s'inventant. L'invention, comme la conservation, prend des formes et des valeurs infiniment variées selon les esprits et selon les cas. Elle va de l'altération insignifiante et inaperçue d'un souvenir aux plus hautes manifestations du génie, aux plus rares inventions de l'artiste ou du savant, aux plus hardies initiatives de l'homme d'État. Le fait essentiel qui la caractérise, la substitution dans un système psychologique incomplet d'un élément à un autre élément qui y figurait déjà, est, par le caractère général qui nous intéresse ici, toujours identique à lui-même. Sa nature abstraite reste la même, qu'elle soit provoquée par les événements du monde extérieur, ou par le jeu intérieur des sentiments et des idées, par les réactions réciproques des éléments conservés, par le mécanisme des systèmes préhenseurs s'empruntant des éléments les uns aux autres comme ils en enlèvent aux perceptions venues du dehors et aux idées qu'elles introduisent en nous et que nous suggèrent les mille influences individuelles ou sociales auxquelles nous sommes exposés.

La substitution ne peut se produire que sur des systèmes psychiques conservés, et par là toute innovation suppose la conservation, la mémoire, la routine, se greffe sur le souvenir et l'habitude, ne peut vivre que par eux. Mais d'autre part, un élément quelconque, attaqué de toute part, ne peut guère subsister qu'en se transformant de

quelque manière. Ses changements peuvent d'ailleurs respecter à peu près ses rapports généraux avec d'autres faits de l'esprit et déterminer ainsi des modifications des souvenirs conservés sans entraîner précisément des erreurs de la mémoire. Ils amènent plutôt certaines dégradations du souvenir, quelques réintégrations aussi, ou des mélanges nouveaux de souvenirs connus comme tels et d'innovations. Les nécessités de la vie obligent continuellement les idées, les images, les sentiments à se transformer, à s'enrichir, à s'appauvrir, à se développer ou à s'atténuer, à se dissocier ou à s'unir. La vie ne peut continuer qu'à cette condition. L'innovation et la routine se mêlent au point de se confondre parfois. Un souvenir est un retour au passé, mais il est parfois une innovation relative quand il dérange et dissocie l'ensemble d'états d'âme au milieu desquels il se produit. Et la reconstruction volontaire d'un souvenir peut être aussi une sorte d'innovation.

VI

L'abstraction et son pouvoir

§ 1. SUR LA RÉALITÉ MENTALE ET LA DISSOCIATION.

Tout ce qui précède nous oblige à admettre que des abstractions, des faits dissociés agissent continuellement dans l'esprit et que rien ne s'y fait sans eux. Mais pour bien comprendre l'abstraction, pour en apprécier les différentes formes, il faut revenir d'abord à la réalité psychologique concrète, telle qu'elle est avant que la dissociation, déjà examinée, se soit produite.

Nous y trouverons l'occasion de voir une fois de plus comment l'abstraction se glisse partout. Les perceptions, les images, les émotions, les idées que nous avons pris l'habitude de considérer en elles-mêmes, ne sont que des abstractions. Elles résultent d'une dissociation réelle et sont, en ce cas, des abstractions vivantes, des éléments à vie relativement indépendante, ou bien elles sont simplement un côté, un élément d'un fait composé qu'il nous plaît ou qu'il nous est commode de considérer sous un certain aspect, et alors les mots que nous employons, utiles à l'analyse, peuvent nous tromper sur la réalité.

Peut-être n'est-il pas sans intérêt d'insister un peu ici, pour prendre une idée suffisamment

exacte et précise de la vie des éléments de l'esprit, que l'on a parfois quelque tendance à méconnaître et à mal entendre pour en exagérer l'indépendance. Il est bien évident que ces éléments n'existent jamais, à l'état normal, pour eux-mêmes et en eux-mêmes, complètement isolés. Et je n'ai pas à chercher ici si, par quelque artifice expérimental, on pourrait arriver à faire vivre quelques éléments détachés vraiment de l'esprit comme on a pu réussir à faire vivre quelques éléments détachés de l'organisme. A vrai dire, pour qui voit dans l'esprit l'ensemble des activités du corps considérées d'un certain point de vue, on est déjà parvenu par là à faire vivre, à part de l'esprit et de tous les autres éléments, quelques fragments infimes de l'activité mentale, mais je n'ai pas à examiner cette question pour le moment.

Dans la vie réelle, il n'y a pas de perception, d'image, d'idée, de volition qui vive à l'écart et qui existe en soi. Tout état d'âme est une synthèse imparfaite, une association où chaque élément exerce son action propre et a, par conséquent, le droit d'être considéré comme ayant sa vie à lui et, en quelque sorte, personnelle, mais nous ne le connaissons jamais qu'en connexion avec d'autres éléments et comme faisant partie d'un ensemble. Seulement les éléments qui l'entourent, l'ensemble auquel il appartient ne sont pas toujours les mêmes et c'est encore une raison pour qu'on puisse le considérer à part et lui attribuer une personnalité. Il peut, en bien des cas, se rendre indépendant de tel ou tel élément, de telle ou telle association, et peut-être de toutes les associations, ou de presque toutes, les unes après les autres mais pas de toutes à la fois, et c'est cela que l'on veut dire quand on parle de l'activité relativement indépendante des éléments. Elle s'accroît encore quand l'élément que l'on consi-

dère tient la principale place dans l'association dont il fait partie, et quand il s'affranchit des tendances directrices du moi. Ainsi l'activité relativement indépendante d'un homme nous apparaît mieux et sa nature personnelle se dégage plus visiblement si nous le voyons dans une administration où il est employé, ensuite dans sa famille qu'il dirige, ou parmi des camarades, et s'il se met en opposition avec ses chefs. Et il ne faut évidemment pas entendre que l'élément psychique a la même indépendance que l'individu, mais, les différences réservées, les analogies restent encore assez grandes.

Nous ne devons pas abandonner complètement le point de vue de l'ancienne psychologie qui considérait partout moins des phénomènes distincts, qu'un esprit agissant ou pâissant dans son unité. Nous devons seulement compléter cette manière de voir, et en interpréter les données. Il faut tenir compte de ce que l'esprit a l'unité non point d'une substance immatérielle, mais d'un système plus ou moins bien organisé dont les éléments ne sont pas indissolublement liés, peuvent se combiner ou se dissocier de bien des façons, et prouvent une action personnelle qui compose, complète, aide, contrarie celle de l'ensemble, et peut, en certains cas, s'y faire nettement distinguer.

Parmi ces éléments, quelques-uns représentent particulièrement la personnalité même, l'ensemble du moi, à peu près comme dans une société quelques personnes représentent plus particulièrement l'ensemble de la nation. Ces éléments ou quelques-uns d'entre eux interviennent à peu près toujours dans la vie mentale, et soit par eux, soit plus directement, l'ensemble de la personnalité y prend une part à peu près continue, variable, d'efficacité changeante, d'importance bien différente selon les cas, jamais parfaite et, au

moins à l'état normal, jamais complètement nulle peut-être, bien qu'elle soit parfois imperceptible, semblable à la part du gouvernement en tout ce qui se passe dans un village éloigné où les lois du pays sont généralement appliquées et où, même oubliées ou violées, elles ne sont pas sans se manifester plus ou moins, directement ou indirectement, dans la mentalité des uns et des autres, si l'unification du pays est très avancée.

La personnalité offre une sorte de soutien vivant à tous les faits psychologiques qui s'y déroulent, un soutien qui se transforme toujours quelque peu selon ce qui vient s'appuyer sur lui et qui conserve, accumule, combine les traces de cette transformation, un soutien aussi qui transforme plus ou moins ce qui s'appuie sur lui, qui lui imprime sa marque, et lui donne une certaine unité. Tout état de conscience, pris dans son ensemble, est une chose extrêmement complexe, mais une chose qui doit fatalement se dissocier et, par là, donner naissance à des faits fragmentaires. Ces faits, par rapport à lui, sont des abstractions. Même unis encore à lui, nous avons appris à les considérer à part et en eux-mêmes, en les isolant de ce qui les entoure. Une perception est une abstraction. Si je perçois un objet quelconque, le fait de conscience comprend certes la représentation de l'objet, il comprend aussi le « je » et le « je » est une réalité bien plus complexe que l'image, encore que celle-ci soit beaucoup plus compliquée qu'il ne le semble. Il comprend encore, en général, bien d'autres éléments, d'autres perceptions, des images diverses, des impressions affectives, des idées. Tout cela réuni un instant par le moi en qui cela se réalise, par cet ensemble de tendances qui constitue une personnalité et par ces éléments qui le représentent plus particulièrement, par ce sentiment spécial qui accompagne plus ou moins ouverte-

ment tous les événements de notre vie, souvent même si nous ne pensons guère à lui.

Séparer la perception de tout ce qui l'entoure, c'est opérer déjà une dissociation, faire une abstraction. Mais cette perception elle-même est très complexe, elle comprend une représentation de l'objet et aussi une représentation du moi, l'une et l'autre complexes encore et comprenant bien des éléments divers. Il ne faut donc pas confondre, comme on a parfois tendance à le faire, la représentation avec la perception qui unit la représentation de l'objet et la représentation du moi. La représentation de l'objet est abstraite de la perception, la représentation du moi peut être aussi abstraite de tous nos états d'âme, des perceptions comme de tous les autres.

Ces abstractions sont provoquées et facilitées par la diversité de nos expériences. Le moi change un peu, superficiellement, avec chaque état d'âme, mais au fond il reste sensiblement le même à travers des expériences innombrables, et ses éléments les plus abstraits restent probablement identiques à eux-mêmes du commencement à la fin de la vie. Qu'un même moi, ou presque le même, puisse faire partie de tant d'états d'âme divers, c'est une raison pour nous de l'en abstraire, de le considérer à part, mais de même, une représentation d'objet à peu près identique peut, dans des perceptions différentes, s'associer à des « moi » plus ou moins différents. Quand je revois un paysage que, depuis mon enfance, je n'avais pas aperçu, la représentation que j'en ai est à peu près celle d'autrefois, mais mon moi a changé, et j'en ai bien l'impression. De là encore une raison de pratiquer l'abstraction, de séparer la représentation de la conscience que j'en ai, du moi qui la perçoit, raison qui grandit encore si nous concevons qu'une représentation à peu près identique s'impose à des personnes diverses,

à des « moi » bien plus différents que les « moi » successifs d'un même individu.

Mais ces éléments d'un état d'âme, ces éléments qui peuvent être considérés à part, et qui, jusqu'à un certain point, peuvent se séparer l'un de l'autre, agir à part et chacun pour soi, sont cependant unis dans l'état dont ils font partie et s'influencent réciproquement. Le moi se transforme peu à peu à mesure que sa vie se prolonge et que ses expériences se multiplient, et nous le sentons bien, quoiqu'il conserve ses qualités, ses facultés les plus générales et les plus abstraites. Les autres éléments de l'état d'âme se transforment aussi selon le moi auquel ils sont associés. Nos perceptions ne sont pas exactement et absolument les mêmes selon l'état de notre moi; quand nos dispositions changent, nous ne voyons plus, nous n'entendons plus de la même façon. Et ceci revient en somme simplement à affirmer une solidarité constante entre les éléments de l'esprit, solidarité qui peut devenir presque nulle ou du moins très faible en certains cas et qui en d'autres cas est extrêmement forte et précise.

Lorsqu'une perception cesse, l'objet extérieur n'agissant plus sur les organes de nos sens (nous pouvons prendre sans inconvénient ici les façons de parler correspondant aux impressions du sens commun, suffisamment conformes à la réalité en ce qui nous intéresse, et plus peut-être, malgré leurs imperfections, que ne le pensent beaucoup de philosophes), lorsqu'une perception cesse, l'état d'âme synthétique se décompose. La représentation disparaît, se dissocie, le moi persiste, à peu près identique à lui-même, s'incarnant en d'autres éléments et entrant dans des synthèses nouvelles.

La série des états divers qui se succèdent ne s'arrête pas. Le moi, tout en se transformant un peu dans ses profondeurs se modifie bien plus

à la surface, je veux dire par les diverses tendances apparentes que mettent successivement en jeu les circonstances nouvelles. D'autres perceptions s'éveillent, d'autres images, d'autres impressions, des émotions, des idées et des sentiments, des décisions se forment et des actes s'accomplissent. Le moi permanent demeure pourtant, à peu près stable ; il est le système d'habitudes abstraites dans lesquelles viennent s'insérer tous les phénomènes qui passent, exactement comme les éléments divers, les images et les mots, venaient, dans le fait G, s'insérer aux lignes générales, aux impressions abstraites du rythme et du sens général d'une pièce de vers. Le moi est le moule général formé par l'hérédité d'abord et peu à peu par l'expérience, par le système d'habitudes abstraites qui reçoit, classe, ordonne et dirige les faits nouveaux que voit naître chaque instant. Quelques-uns de ces faits peuvent le représenter aussi particulièrement en nous, car nous nous faisons des images, des idées, d'ailleurs toujours inexactes à quelque degré, de nos pouvoirs, de nos manières particulières de sentir et d'agir.

Le rapport de la personnalité aux faits psychologiques me paraît donc être à peu près celui de la tendance aux faits qu'elle détermine, du système préhenseur aux éléments qui viennent le compléter et l'incarner en quelque sorte. La dissociation continuelle qui est une des conditions, un des faits les plus essentiels et les plus généraux de la vie psychologique est extrêmement inégale selon que nous considérons tel ou tel élément de l'esprit. Des faits concrets paraissent et disparaissent sans cesse, des tendances particulières comme les goûts spéciaux à chaque âge, comme ces sentiments que des circonstances font naître et qui ne survivent pas à un changement de résidence, ou de condition sociale, ou de tout autre changement de vie analogue, durent

un peu plus longtemps, plus ou moins sensibles selon le moment, mais ne disparaissent pas complètement, au moins pendant un temps appréciable, dans les intervalles de leur activité. Restant inconscients, ils sont encore représentés dans l'esprit par des possibilités, c'est-à-dire par certains de leurs éléments. Enfin les tendances nécessaires à la vie durent autant qu'elle, senties ou non senties, et la personnalité même ne se dissocie complètement que dans la mort. Bien entendu les groupes qu'on peut distinguer de ce point de vue et qu'il serait aisé de multiplier n'ont rien de rigoureux et sont reliés par bien des intermédiaires.

Ainsi différentes émotions vite disparues, des milliers d'idées, d'images, de désirs, satisfaits ou non, qui paraissent et passent, des actes d'importance variable, tous ces phénomènes divers se dissocient en laissant persister la tendance qui les produit, un amour, par exemple, une ambition, simplement le goût du jeu ou de la chasse. Mais différentes passions amoureuses peuvent aussi disparaître l'une après l'autre et s'évanouir en laissant subsister la tendance sexuelle ou le besoin d'affection sur lequel elles s'étaient développées. Mais une même personnalité peut voir se former, se développer et s'atténuer ou même disparaître des tendances générales et abstraites comme la tendance sexuelle, ou le besoin d'affection, l'ambition ou la curiosité.

Aussi, dans les dissociations continues de la vie mentale, peut-on remarquer que certains éléments d'un état d'âme persistent quand d'autres disparaissent. Le désir qui me fait sortir de chez moi persiste quand les diverses perceptions qui m'arrivent pendant la marche disparaissent. Le sentiment amoureux ne disparaît pas au premier baiser, ni l'appétit après le potage. Et le mal de dents peut escorter toute une longue

série de perceptions, d'idées, d'actes même qui s'enfuient sans lui. Ainsi sur un fond qui ne change guère que très lentement et jamais en entier se détachent sans cesse de nouvelles apparences, plus ou moins durables, plus ou moins promptes à se décomposer, dont quelques éléments passent sans s'arrêter tandis que d'autres se fixent pour un temps plus ou moins long. Elles résultent de l'entrée en activité, du développement de certains des éléments de ce moi foncier et permanent, de la réalisation de certaines de ses virtualités du passage au concret de quelques-unes de ses puissances abstraites, provoqués soit par les réactions internes des éléments les uns sur les autres, soit par les excitations venues du dehors. Et tout cela est infiniment plus souple, plus nuancé, plus compliqué que ne peuvent l'exprimer toutes nos phrases.

Faut-il se demander ce qu'on doit entendre par la « durée » d'un fait psychologique ? Non que je veuille, à ce propos, examiner le temps du point de vue philosophique ou métaphysique, et ce n'en est pas le moment, mais un fait peut-il durer sans se renouveler ? Un fait psychologique persiste-t-il jamais vraiment au sens où nous entendons par exemple qu'un rocher reste sensiblement identique à lui-même pendant une heure ? Évidemment non, notre esprit n'est pas un rocher, un fait psychologique quelconque ne se maintient qu'en variant, comme une flamme exposée à des courants d'air trop faibles pour l'éteindre, ou, si l'on préfère, comme le feu d'un phare devant lequel passeraient, avec des irrégularités infinies, des lentilles de nature diverse et diversement colorées, et des verres opaques qui ne lui permettraient plus d'être aperçu mais qui ne l'empêcheraient en rien de continuer à être. Et il faudrait supposer que la flamme elle-même est toujours en train de se modifier en quelque manière.

On pourrait se demander encore quelle est la nature de l'identité foncière d'un fait psychologique — et en réalité d'un fait quelconque. Le rocher mentionné tout à l'heure ne subsiste que parce qu'il change. Les vibrations continues de la matière se succèdent et elles peuvent se ressembler, nous pouvons les supposer identiques, celles qui m'impressionnent maintenant ne sont pas celles qui déterminaient hier mes perceptions ou celles d'un autre, de même que l'eau d'un fleuve, même si son débit n'a pas varié, n'est pas celle qui en emplissait hier le lit. Si notre pensée correspond comme il est vraisemblable à quelque mouvement de la matière, elle aurait beau rester identique au témoignage de notre sens intime, elle ne serait pourtant pas la même, à deux instants différents. Et, de toute façon, on peut bien admettre, semble-t-il, que la persistance au sens où nous l'entendons est une idée assez inexacte par laquelle l'homme symbolise une réalité tout autre, mais une idée qui peut rendre des services à condition surtout de la prendre pour ce qu'elle est.

§ 2. L'ABSTRACTION ET SES DIVERSES FORMES.

La dissociation des états de conscience complexes qui sont pour ainsi dire, l'étoffe de notre vie mentale donne des abstractions de plus d'une sorte. Il en est que l'on aura peut-être quelque répugnance à nommer ainsi. Pourtant le procédé qui produit les unes et les autres reste le même. Il s'agit toujours de l'élément d'un système qui abandonne ses associés pour « vivre sa vie », pour entrer en d'autres associations où son rôle est parfois prépondérant, plus souvent subordonné.

Notre vie mentale est faite en grande partie de pareilles abstractions, dont une très grande partie est semblable, beaucoup plus qu'on ne paraît le croire, aux abstractions les mieux caractérisées. On a signalé déjà la ressemblance de l'habitude et de l'idée abstraite, et l'habitude se mêle à toute notre vie. Une idée abstraite est en effet un ensemble d'éléments enlevés à l'expérience, et une possibilité permanente d'un certain nombre d'images et d'idées, tout comme l'habitude est une disposition, c'est-à-dire aussi, un certain nombre d'éléments systématisés enlevés à l'expérience, et une possibilité permanente d'un certain nombre d'actes. Il faut même aller plus loin et la ressemblance est plus profonde, car l'idée abstraite permet et détermine des actes et l'habitude intervient continuellement dans la formation des images et des idées, elle intéresse l'intelligence autant que l'activité motrice. Si la nature et la destination de l'habitude et de l'idée abstraite sont pareilles, leur origine est aussi semblable. Une habitude commence déjà avec le premier acte, comme l'idée abstraite est déjà incluse dans une perception ou dans une image. La première se développe par la répétition d'actes qui, avec quelques différences peu importantes, mais inévitables, se ressemblent foncièrement, et fixe ce qu'il y a de commun à tous ces actes, la réalité abstraite et générale qui se retrouve chez tous. La seconde s'affirme et s'enrichit en se dégageant d'une série de perceptions ou d'images qui, parmi des différences qui ne manquent jamais, offrent un certain nombre de caractères identiques ou semblables dont l'idée abstraite va se constituer.

L'abstraction et l'habitude sont non seulement semblables, mais, au fond, identiques. Les différences que l'on établirait entre elles ne feraient qu'exprimer celle qu'on établirait entre la pensée

et l'action. L'abstraction apparaîtrait alors comme une habitude intellectuelle et l'habitude comme une abstraction de l'activité. Mais en fait, toute idée est une activité en elle-même et tend vers un acte ou en est la condition, et il n'est pas d'acte qui n'exprime, qui ne réalise une pensée.

Dire que l'habitude et l'abstraction sont, au fond, identiques, c'est dire que l'abstraction est partout dans la vie mentale, puisqu'il y a partout une part d'habitude et que l'habitude est nécessaire à la vie intellectuelle et à la vie affective comme à l'activité motrice.

Et en effet, nos idées, nos opinions, comme nos sentiments, comme nos tendances sont des habitudes, et ils sont aussi des abstractions, même quand ils agissent et tant qu'une circonstance particulière ne les fait pas passer à l'état synthétique concret, en leur imposant une activité momentanée particulièrement précise, comportant l'arrivée et l'annexion des éléments qui les complètent. Encore, même dans cet état, qui ne dure pas, peuvent-ils garder au moins quelques-uns des caractères essentiels de l'abstraction et de la généralisation.

Nos tendances, nos sentiments, quels qu'ils soient, ne sont pas toujours à l'état d'activité concrète. On a beau aimer la chasse ou la pêche, on ne peut passer sa vie à poursuivre le gibier ou à guetter le bouchon de sa ligne. On ne peut même toujours y penser. Les tendances les plus fortes, les plus dominatrices ont leur répit. Elles n'agissent pas toujours, elles n'agissent pas non plus, quand elles agissent, de la même façon et avec une puissance, une plénitude toujours égales.

Elles ressemblent en cela à nos idées, à nos opinions, à nos croyances. Un homme a beau professer des opinions politiques impérieuses, il n'y pense pas toute la journée, et diverses préoccupations viennent l'en distraire. Nous avons

beau être solidement convaincu que deux et deux font quatre, il nous arrive de perdre de vue cette vérité. Nos croyances, nos opinions ne sont pas toujours « actuelles ». En jouant aux échecs, ou même à un jeu beaucoup moins sérieux, il peut nous arriver de perdre de vue nos convictions les plus importantes.

Et il est bien plus apparent encore que nos habitudes ne sauraient s'exercer toutes à la fois. On a l'habitude de fumer, on ne fume pas perpétuellement, on a l'habitude de la marche, on a l'habitude de voir, mais on s'arrête et l'on ferme parfois les yeux.

Les tendances, les sentiments, les opinions ne disparaissent pourtant pas, ne sont pas annulés quand ils ne sont pas en pleine activité. Dirait-on qu'un fils n'aime plus sa mère au moment où des préoccupations quelconques exigent son activité ? Personne ne le voudrait sans doute. Et cesse-t-on d'être royaliste ou républicain parce que l'on conduit une automobile qui absorbe toute l'attention ? Pas plus qu'on n'a perdu l'habitude de fumer si on reste quelques heures sans toucher à sa pipe.

Chacun conviendra sans doute qu'il reste toujours, en de pareils cas, une disposition, une virtualité, une possibilité permanente de certains phénomènes. Mais cette disposition, cette virtualité, cette possibilité si elles ne sont pas un pur néant doivent être représentées toujours par quelque existence actuelle. Sans cela les phénomènes qui viendraient à se produire plus tard dans le sens qu'elles indiquent n'auraient en réalité aucune cause. Sous quelle forme cette possibilité se conserve-t-elle ? Nous avons été amenés, dans les pages qui précèdent, à conclure qu'elle réside essentiellement dans la conservation de quelques éléments empruntés à des expériences antérieures, procurés par la disso-

ciation continue des états de conscience, ou constitués par la synthèse de quelques éléments de ces éléments. Ainsi nous avons vu naître la possibilité d'un souvenir complexe, appelé par quelques fragments déjà éveillés de ce souvenir, appelés eux-mêmes par une disposition que nous avons cru pouvoir, en généralisant, nous représenter aussi comme un élément de l'expérience primitive dont le souvenir est la reproduction partielle. Toutes ces possibilités diverses et agissantes sont évidemment, à des degrés divers, des abstractions. Une généralisation nouvelle nous invite à voir dans toutes les possibilités psychologiques des abstractions de même nature, et semblables aux idées abstraites le plus communément admises.

Ces idées abstraites sont des systèmes d'éléments empruntés à l'expérience, et séparés de ceux qui en feraient une idée plus concrète, une image, une perception. Mon idée abstraite d'homme comprend ainsi une synthèse d'éléments empruntés à mes perceptions ou aux diverses expériences (au sens large du mot) qui ont introduit dans mon esprit ce que les perceptions et les réflexions d'autres personnes pouvaient me fournir pour compléter les données de mon expérience directe, et aussi les combinaisons qui ont pu se faire en moi de ces éléments différents ou des sous-éléments résultant de leur dissociation. Mais ce n'est pas tout. J'ai rappelé tout à l'heure la complexité d'un état d'âme. Une perception ne comprend pas seulement la représentation (ou la présentation) d'un objet (ou de la sensation qu'il produit en nous), mais aussi des impressions personnelles, l'intervention plus ou moins consciente du moi et de ses tendances. Ce ne sont pas seulement des éléments de la représentation des objets qui se conservent dans l'idée abstraite, mais aussi des éléments du moi, de ses tendances

ou de ses réactions. Et c'est une des raisons qui font qu'une idée abstraite diffère, quelquefois très sensiblement, d'un esprit à un autre esprit. Sans doute ces diverses parties de l'idée peuvent devenir distinctes, être séparées par une analyse attentive, elles n'en sont pas moins très intimement liées, et elles s'évoquent naturellement l'une l'autre. Aussi l'expérience semble-t-elle établir positivement que nos idées abstraites sont quelquefois rappelées, ranimées par une impression personnelle, vaguement affective, qui les a accompagnées à leur apparition et n'a accompagné qu'elles, comme cette impression est aussi facilement évoquée par l'idée, si l'idée vient à être appelée à l'activité par le mécanisme d'une autre association.

Semblables aux idées abstraites par leur origine, les dispositions, les virtualités dont nous parlions leur ressemblent aussi par leur nature, par leur emploi, par leur pouvoir. Elles sont réellement aussi des abstractions, des abstractions intellectuelles, affectives et pratiques.

Dans l'état où nous venons de les considérer, dans leur état de possibilité, de virtualité inconsciente, si elles sont analogues, et, pour l'essentiel, identiques aux idées abstraites, c'est aux idées abstraites conservées dans l'esprit, mais auxquelles on ne pense pas. Et l'en sera peut-être tenté de juger que la comparaison est alors trop difficile ou trop facile, et, en tout cas, fallacieuse. Mais à quelque point de leur activité que nous les prenions, l'essentielle identité s'impose à nous, et en admettant qu'elle se prolonge dans l'inconscient, nous ne faisons que suivre la voie où l'expérience nous engage.

Il arrive par exemple que nous ayons conscience d'une affection ou d'un goût, d'une croyance ou d'une habitude sans les manifester par des actes. La conscience que nous en avons alors

est entièrement semblable, par ses caractères essentiels, à celle que nous pouvons avoir d'une idée abstraite quelconque qui reste à l'état d'idée abstraite. La représentation d'un goût ou d'une affection peut être, et, en fait elle est, je crois, très souvent aussi abstraite que celle du mammifère ou de la multiplication. Comme celles-ci, elle s'accompagnera volontiers, pour se maintenir, pour s'affirmer, de quelques images plus concrètes qui ne lui sont point essentielles. Comme celles-ci encore, elle s'associe aisément à une phrase, à une formule verbale. Et la formule verbale peut devenir, pour les unes comme pour les autres, une mère d'erreurs. Elle peut simuler le sentiment et l'habitude comme elle simule la pensée. Nous verrons plus tard la différence qu'il convient d'établir entre les abstractions vraies, les abstractions vivantes et les fausses abstractions, les abstractions vides qui ne sont que des mots — et que ces dernières sont responsables de la fâcheuse réputation qu'une confusion trop fréquente a infligée aux autres. Si la formule verbale peut simuler l'idée, elle simule aussi le sentiment, l'habitude morale. Bien des gens sont portés à s'en contenter trop facilement dans un cas comme dans l'autre.

Penserait-on trouver une différence caractéristique dans l'émotion qui accompagnerait par exemple une affection, en l'opposant à la froideur que l'on prend trop volontiers pour un attribut de l'idée abstraite ? Mais le moindre examen montre qu'on peut porter en soi un sentiment profond et tenace, un goût très persistant, une habitude invétérée et chère sans que ce sentiment, ce goût ou cette habitude s'accompagnent d'une émotion appréciable. Les manifestations d'une tendance, même puissante, ne sont pas toujours émotives, — à moins d'appeler émotif tout ce qui est abstrait et ne se moule pas en images

précises, mais alors toutes les idées abstraites seraient également émotives. Je puis penser à mon affection pour telle ou telle personne, je puis la sentir, je puis évoquer même telle joie passée ou tel plaisir que je souhaite futur sans être positivement ému, si cette affection n'est pas alarmée, si quelque circonstance ne la menace, n'en entrave le développement ou la manifestation, si le plaisir que j'espère n'est pas rendu improbable, si en un mot les conditions psychologiques de l'émotion ne sont pas réunies. Mon goût pour la musique peut me disposer, me décider même à aller retenir une place pour un concert sans que j'en sois ému, si tout se passe régulièrement, si le concert ne me promet pas un plaisir tout à fait extraordinaire. Et je puis songer sans émotion que je n'ai pas depuis bien longtemps joué aux échecs. L'affection, le désir, le goût en des cas pareils ne disparaissent pas, ils peuvent même intervenir avec efficacité, mais ils n'en restent pas moins des abstractions. Beaucoup de nos habitudes, dont la privation nous serait désagréable ou douloureuse s'exercent continuellement sans que nous en éprouvions une émotion appréciable, même si nous avons très bien conscience de leur fonctionnement. Que l'habitude émousse le sentiment, l'émotion, ce que l'on considère comme un fait affectif, c'est d'ailleurs une des vérités les plus banales de la psychologie, — et, comme toutes les vérités banales, elle demande des réserves et des précisions pour ne pas devenir une erreur.

Sans doute on pourrait soutenir que l'élément affectif, émotif, de plaisir ou de peine ne manque jamais au fonctionnement de la tendance et que, s'il peut devenir très faible, passer peut-être inaperçu en certains cas, il existe cependant et qu'une observation plus minutieuse le retrouverait partout. Je n'ai pas besoin d'examiner à

fond ce point-là et il suffira de faire remarquer que les idées abstraites ne trouvent dans le même cas que les tendances. Il est des idées abstraites qui provoquent des émotions et aussi des actes, des idées qui nous donnent de la joie parce qu'elles viennent combler une lacune dans l'esprit, synthétiser des notions éparses, d'autres qui nous sont désagréables parce qu'elles tendent à désorganiser nos opinions. Nous trouvons du plaisir ou de la peine à contempler, à associer, à décomposer des idées abstraites. Dira-t-on que les idées abstraites sont alors associées à des tendances ou à des sentiments? Cela ne serait pas toujours exact au sens où on l'entendrait. Mais il faut dire bien plutôt que les idées abstraites sont par elles-mêmes des tendances. Une idée n'est pas une chose inerte. Elle tend à se réaliser, elle tend à s'associer à certaines de ses sœurs, à se séparer de quelques autres, elle tend à déterminer des actes, et notre conduite est dirigée en grande partie par des idées abstraites. Si un motif quelconque, sans grand intérêt, sans importance, n'ayant rien de bien urgent, me fait sortir de chez moi, il peut très bien n'être représenté en moi que par des idées abstraites, sans relief et sans couleur, et qui ne s'accompagnent pas sensiblement d'émotions. Mais qui ne voit que les idées abstraites ici comme ailleurs se rapprochent des habitudes, des tendances actives, que ces tendances et ces habitudes ne sont représentées en bien des cas dans l'esprit que par des abstractions et qu'aucune distinction essentielle ne sépare ces phénomènes? Nous les voyons se comporter tous de même lorsqu'ils agissent dans les mêmes conditions générales. Nous sommes fondés à croire à l'identité de leur nature, et que dispositions, habitudes, abstractions, virtualités sont des mots divers pour désigner une même espèce de phénomènes que l'on considère par des côtés

différents et dans des circonstances variées. Et en bien des cas il serait difficile à ceux qui veulent distinguer plus radicalement l'intelligence de la sensibilité de dire si l'état de conscience qui dirige leur activité est une idée ou s'il est un désir. La sensibilité caractérise particulièrement certains esprits et certains états d'âme, mais on la retrouve chez tous et partout, et s'il est vrai que tout acte, tout sentiment comporte au moins un minimum d'émotion, et comme un élément infinitésimal de plaisir ou de peine — ce qui est possible — cela n'est pas moins vrai des idées abstraites. Ce qui est certain c'est que toute idée, comme tout sentiment, comme toute habitude présente au moins quelques-unes des conditions du plaisir et de la douleur et que ces conditions, à les prendre par leurs caractères généraux, sont partout et toujours les mêmes.

Un caractère qui se rattache étroitement à l'abstraction, c'est la généralité. Et en l'examinant nous serons amenés encore à reconnaître la fonction psychique de l'abstraction en général, qu'on la considère comme idée, comme habitude, comme tendance.

Une idée abstraite est toujours, au moins virtuellement, une idée générale, d'autant plus générale qu'elle est plus abstraite. Mon idée abstraite de porte-plume représente un nombre incalculable d'objets de formes, de dimensions, de couleurs, de substances différentes. Une idée comme celle d'être s'applique à tout ce qui existe. Spécialisons au lieu de généraliser : si mon idée d'homme est plus générale et plus abstraite que celle d'homme blanc, celle-ci est encore représentative de bien des individus, mon idée de Français s'incarnerait encore en un grand nombre de représentations possibles, mais même ma représentation abstraite d'une personne unique est bien générale encore puisqu'elle peut se particulariser

en mille manières selon que je penserai à tel ou tel de ses actes, à telle ou telle de ses qualités ou de ses fonctions. Et ces idées particulières encore gardent un caractère d'abstraction et de généralité. Nous n'arrivons jamais au concret absolu, mais telle représentation est concrète ou abstraite selon que nous la comparons à celles qui sont plus abstraites ou plus concrètes qu'elles. Nos perceptions même, en tant qu'elles nous arrivent naturellement séparées, triées par les appareils qui les fournissent ont un caractère d'abstraction et de généralité au moins virtuelle qu'il ne faut pas méconnaître. Elles évoquent un ensemble de qualités et suscitent ainsi l'image d'un objet concret, mais en fait elles peuvent s'incarner en des ensembles de qualités, en des objets différents et par là elles ont une valeur générale. Un enfant voit à la devanture d'un pâtissier une friandise qui le tente, il veut l'acheter et apprend qu'il n'y a là qu'un simulacre en plâtre peint. Sa perception était donc capable d'entrer dans plusieurs synthèses de qualités, elle avait une valeur générale. On peut en dire autant de tous les cas où une perception détermine quelque confusion ou quelque erreur. Le passant qui voit un troupeau en passant et qui ne distinguerait pas les moutons les uns des autres, n'a de plusieurs d'entre eux au moins qu'une sorte de perception abstraite et générale. Celle du berger est plus particularisée. Les mêmes perceptions de la couleur et de la forme peuvent ainsi représenter des objets très différents. Il faut un long travail à l'esprit pour rendre particulières et concrètes ses conceptions, ses perceptions même et ce travail n'est jamais achevé.

Pareillement, une habitude, une tendance, un désir, tant qu'ils ne se sont pas concrétés et fixés dans l'acte (et parfois même alors, mais à un bien moindre degré en ce cas) ont une valeur

générale incontestable. Comme l'idée abstraite est une possibilité d'un grand nombre d'idées plus concrètes, d'images, d'ensembles synthétiques divers, de même l'habitude, la tendance, le désir peuvent se réaliser en bien des actes différents. L'appétit peut se satisfaire, en général, avec des mets assez divers, même le désir d'avoir à son dîner un certain plat ne spécifie pas absolument la façon de le préparer et les ingrédients qui le composeront. Un fumeur comblera ses désirs avec tel ou tel cigare, --- non pas n'importe lequel évidemment. Une même affection inspirera, selon les circonstances, une immense quantité d'actes fort différents ; elle a par elle-même une valeur abstraite et générale, même lorsque, comme cela arrive assez souvent, et par exemple à la tendresse maternelle, elle est trop spécialisée, incapable de varier ou de compliquer assez ses manifestations, et manque d'ampleur et de souplesse. La faim sexuelle ne se restreint pas très souvent à un seul individu. Et même lorsque cela lui arrive, elle garde encore un caractère abstrait et général moindre mais assez apparent.

Il n'est pas une de nos tendances ou de nos habitudes, pas un de nos désirs qui ne soit ainsi abstrait et général, qui ne soit une possibilité permanente d'émotions, d'idées, d'actes infiniment nombreux et suffisamment divers. Et toutes ces manifestations diverses incarneront la tendance ou l'habitude, la feront passer à un état relativement concret et particulier. Et en tout cela l'habitude et la tendance se comportent exactement comme les idées abstraites.

Il me semble que la vie psychique doit commencer à nous apparaître comme dirigée et même constituée essentiellement et en grande partie par un ensemble d'abstractions diverses qui, sous les noms divers d'habitudes, d'idées, de ten-

dances, de désirs, de schémas, nous offrent une même réalité foncière. Et nous trouvons partout agissant et commandant les traces de nos états antérieurs, les éléments organisés, les systèmes préhenseurs abstraits et incomplets enlevés aux expériences précédentes, non seulement à la partie représentative de ces expériences, aux perceptions et aux images, mais aussi à la partie personnelle, aux réactions du moi, à ses impressions, à ses émotions, à son activité diverse. Et nous pouvons soupçonner, par l'identité de leur rôle, que nos organes eux-mêmes ne sont qu'une sorte de condensation de toutes ces tendances, de tous ces systèmes préhenseurs organisés, abstraits et toujours prêts à passer à l'état concret par leur fonctionnement régulier.

§ 3. TOUT ÉLÉMENT PSYCHIQUE CRÉE UNE TENDANCE.

Nous touchons ici à une loi générale du fonctionnement de l'esprit. Elle peut se formuler ainsi : Tout fait psychique, tout élément créé, est par lui-même, par cela seul qu'il existe, une tendance, c'est-à-dire que, dès que les conditions requises seront réunies, il déterminera l'apparition d'autres phénomènes. Et cela tient à ce qu'il est un système, et un système toujours imparfait.

Un élément retenu par l'esprit, enlevé à quelque expérience, sous quelque forme qu'il se conserve ne sera jamais une chose passive, inerte, indifférente. Rien n'est tel dans l'esprit. Tout y est actif ou peut l'être et, en un sens, aspire à l'être. Nous avons déjà vu dans le fait E, dans le fait G comment un élément conservé appelé les éléments qui furent ses compagnons dans le fait mental primitif. Il évoque particulièrement sans doute, au moins dans la vie nor-

male et en tant qu'elle est normale, ceux qui lui sont unis par une systématisation plus serrée, ceux surtout que désignent pour leur utilité, les circonstances présentes. Comme le nombre des éléments conservés est incalculable, bien plus grand que ne le montre l'observation commune ainsi que l'ont mis en lumière certains cas pathologiques ou des circonstances exceptionnelles, on peut dire que chacune de nos expériences, chacune de nos pensées, chacune des images que crée notre fantaisie, chacune des combinaisons originales ou non de notre pensée, laisse en nous des virtualités, des tendances qui resteront vraisemblablement en nous tant que nous vivrons. Quelques-unes de ces tendances ne se manifesteront jamais, sans doute de façon apparente, et c'est peut-être la plus grande partie. D'autres auront un sort plus heureux. Mais toutes sont là, fortes ou faibles, prêtes à profiter des circonstances favorables, dont on ne sait jamais bien si elles ne se présenteront pas. La simple lecture d'un roman, ou même un roman rêvé et pensé dépose en nous les germes de mille tendances, de mille désirs, de mille façons de concevoir la vie, la société, le monde. Si le milieu où elles tombent est assez accueillant, si les circonstances leur offrent une issue facile, quelques-unes au moins se développeront sans doute tôt ou tard, dirigeront la pensée, les sentiments, la conduite. Un simple « fait-divers » peut donner forme à quelque désir, déterminer un acte insignifiant, et, parfois, un sauvetage ou un crime. Mais toutes nos perceptions s'éparpillent en éléments divers, images, idées, fragments d'idées, qui deviennent autant de petites tendances, d'éléments de désir, prêts à se joindre à d'autres pour influencer la marche de notre pensée et le déroulement de nos actes.

Qu'on tire de là telles conséquences qu'on voudra relativement à l'éducation des enfants et des

adultes, aux dangers des lectures risquées et des « liaisons dangereuses », nous n'avons pas à les chercher ici. Elles n'auraient, je pense, rien de bien imprévu, bien que l'on ne semble pas toujours, dans la pratique, se douter de leur existence. Il est vrai qu'il faut tenir grand compte du terrain où vont se dissocier les perceptions et les idées, et qui n'a pas moins d'importance que le terrain où va tomber, par exemple, le microbe de la tuberculose. Les tendances laissées par les mêmes perceptions et les mêmes idées ou provoquées par la combinaison des éléments qu'elles ont semés, différeront beaucoup, pourront même être opposées d'un esprit à l'autre. L'ivresse de l'pilote peut pousser les uns à l'imiter et en déguster d'autres.

Il faut bien noter que chaque fait psychologique, en même temps qu'il installe en nous une tendance, détermine en nous une réaction contre cette tendance. S'il ne trouvait aucun obstacle assez fort pour l'arrêter, un élément psychique introduit dans l'esprit en ferait vite la conquête, se l'assimilerait et le dirigerait. C'est là une hypothèse irréalisable et peut-être contradictoire, mais dont la vie réelle se rapproche plus ou moins. Assez, par exemple, chez certaines personnes très influençables, qui sont « toujours de l'avis du dernier qui leur parle », chez les présentistes en général, ou encore dans la suggestion hypnotique. L'opposition ne disparaît jamais entièrement et même une certaine opposition est aussi nécessaire à l'existence que l'harmonie, le même ne pourrait vivre sans l'autre. Mais en général l'opposition est beaucoup plus visible et assez prompte. Elle prend parfois une forme qu'il faut signaler ici.

Une tendance quelconque, en s'installant dans l'esprit, provoque d'une manière très apparente, la formation d'une tendance qui lui est

directement opposée et qui s'installe aussi à demeure et comme en face d'elle. Le dégoût, le mépris que donnent la vue d'un ivrogne ou d'un homme en colère et qui ne se possède plus, celui qu'on peut avoir, comme le notait Mathurin Régnier, pour les conséquences de ses propres vices, donnent une idée de ces réactions.

Les exemples n'en manquent pas. Indiquons-en deux encore. Tout d'abord la répugnance croissante que nous inspirent certaines sensations, certaines idées, certaines personnes. Je me rappelle, pour mon compte, — c'est un lointain souvenir — que certains remèdes dont le goût ne me paraissait pas d'abord trop désagréable, me devenaient odieux par leur répétition, même peu fréquente. Ce procédé rappelle à bien des égards l'anaphylaxie, et, d'ailleurs, les faits généraux observés à propos de la pénétration des germes morbides dans l'organisme me paraissent très analogues à ceux que détermine l'introduction dans l'esprit d'une tendance, d'un élément quelconque.

Une personne qui nous a paru d'abord insignifiante peut arriver, surtout si nous la revoyons trop souvent, à nous déplaire assez fort. L'accoutumance prend une valeur négative. Ici les faits peuvent prêter à des interprétations diverses ou dériver de causes multiples, mais il semble bien qu'on y puisse discerner la naissance et le développement, par la réaction des habitudes déjà formées, d'une tendance opposée à celle que propose l'expérience.

L'expérience, en effet, quelle qu'elle soit, dépose dans l'esprit un certain nombre d'éléments qui, une fois accueillis, tendent à façonner l'esprit à leur image, à agrandir leur domaine et leur influence. J'ai déjà rappelé les esprits influençables et la suggestion hypnotique, rappelons aussi l'extension et l'intensité que prend souvent très vite un désir nouveau, un goût pour un jeu

récemment importé, le bridge ou le mah-jong. Mais les habitudes, les tendances, les sentiments déjà organisés et accoutumés à diriger l'esprit esquissent ou poussent plus loin une résistance plus ou moins heureuse et réagissent à leur façon, d'autant plus vivement parfois que l'insistance de la tendance nouvelle s'accroît, que ses tentatives se répètent. Le résultat final dépend de trop de circonstances diverses pour qu'on puisse le prévoir toujours et reconnaître à sa venue des lois régulières.

C'est ainsi que nous prenons en aversion, en dégoût un certain nombre de façons d'agir, de locutions, de cérémonies, de conventions sociales, soit qu'on attende de nous que nous nous conformions à l'usage qui les recommande, soit que nous constations que d'autres lui obéissent. Dans un cas comme dans l'autre la seule représentation de ces manières d'être crée, est par elle-même, une tendance à nous y conformer. Mais si des sentiments personnels trop forts viennent s'opposer à cette tendance, il pourra se développer en nous une impression positive d'éloignement, un sentiment très net et qui finit par acquérir une sorte d'existence personnelle, dont nous avons pleinement conscience, dont nous nous vantons parfois, qui devient relativement indépendant de la tendance originelle, et constitue un élément permanent de la personnalité.

Un autre fait très voisin du premier, quoique un peu différent, c'est celui de l'opposition croissante à un souvenir en somme assez inoffensif, un souvenir qui ne menace plus, la mémoire d'un fait qui ne s'est pas répété. La réaction cependant devient plus vive et l'impression affective plus forte. Certains faits, au moment où ils se produisent, nous laissent presque indifférents. Puis, en y repensant, et à mesure que l'esprit y revient, l'hostilité s'accuse et s'accroît. Chateaubriand

nous dit qu'il éprouvait en certains cas très nettement cette impression. Il en est d'autres exemples et, pour mon compte, je l'ai éprouvée aussi. Le fait n'est peut-être pas très exceptionnel.

Cette tendance à l'opposition est normale. Elle est souvent imperceptible, mais un changement de circonstances peut la mettre en évidence. Nos sentiments les plus chers ne sont pas sans rencontrer en nous, souvent à notre insu, quelque opposition et cette opposition s'affirme souvent assez vite s'ils tentent de franchir leurs limites, d'exagérer leur influence. Une personne qui nous est sympathique devient aisément importune si elle exagère la familiarité ou prétend à plus d'amitié qu'on ne peut lui en accorder. Un plaisir trop répété inspire du dégoût, tout au moins un éloignement passager. La satiété est un fait de tous les jours, de tous les moments, et qu'on peut remarquer dans l'exercice de bien des tendances diverses. La contre-tendance qu'elle détermine est souvent une simple affaire d'occasion, et se dissout dès que son effet est produit. On peut avoir commis quelque excès sans prendre définitivement en haine le plaisir dont on a abusé. Mais en certains cas, la contre-tendance persiste plus ou moins, elle paraît sur le point de devenir une disposition constante, parfois elle le devient. On écarte définitivement de sa voie certains plaisirs parce qu'on s'y est trop laissé aller et qu'ils ont fini par coaliser contre eux les forces de l'esprit. Ainsi l'on voit des peuples s'unir pour en combattre un autre dont la puissance envahissante les menace. Leur but atteint, ils se séparent, et quelques-uns même font alliance avec l'ennemi d'hier. Mais en certains cas, si la menace persiste, et si les alliés savent s'en apercevoir, ils restent unis, se lient entre eux par des traités, établissent en somme une contre-tendance persistante.

Dans l'esprit comme dans le monde des sociétés, cette contre-tendance n'est pas toujours aussi solide et durable qu'elle le paraît. Certaines personnes s'imaginent qu'elles détesteront toujours quelqu'un qui leur a déplu ou qu'elles sont à jamais dégoûtées de tel plaisir, et la contre-tendance pourtant s'affaiblit, disparaît peu à peu. La simple observation de faits très ordinaires, vulgaires même, et, par exemple, de l'ordre du boire et du manger renseigne suffisamment à cet égard.

L'association par contraste se lie étroitement à la réaction contre toute tendance. Ses effets apparaissent, précisément, quand la tendance combattue est pour une raison ou pour une autre (fatigue des organes ou de l'esprit, disparition de la cause extérieure ou intérieure qui la maintenait) hors d'état de repousser suffisamment les ennemis dressés contre elle.

§ 4. L'ABSTRACTION ACTIVE.

Ce qui précède nous a montré, je pense, comment l'abstraction peut agir et fait entrevoir peut-être qu'il n'y a que l'abstraction qui agisse. Si l'on a trop rapproché, au point de la confondre presque avec elle, l'idée abstraite de la formule verbale qui la soutient, en revanche on paraît ne pas avoir suffisamment rattaché à l'abstraction tout un monde de faits qui la supposent, qui, de notre point de vue actuel, ne valent que par elle.

Toute partie séparée d'un système psychique est une abstraction au sens large du mot. En tant que telle, elle est une réalité à certains égards imparfaite, incomplète et qui tend à se compléter et à se concrétiser relativement, soit en restituant une réalité disparue — c'est en gros le cas du

souvenir, soit en inaugurant une réalité nouvelle sur quelques éléments subsistant parmi les ruines de l'ancienne, et c'est le cas de l'invention. Mais nous sommes obligés aussi à voir des abstractions en tous les faits qui, sans avoir été enlevés à des systèmes plus complexes, présentent les caractères de ceux qui l'ont été. Je puis ainsi former l'idée abstraite d'un livre imaginaire — dont je me représenterai par exemple le format et le titre, sans songer à la couleur de sa couverture, au nom de l'éditeur, au nombre de ses pages, etc. La représentation n'est pas moins abstraite pour n'être empruntée en bloc et telle quelle à aucune expérience. Nous serons vite amenés à dire qu'il y a également quelque caractère d'abstraction dans tous les faits psychologiques. Aucun d'eux en effet n'est absolument complet, ne se suffit à lui-même, et chacun tend à se compléter à sa façon. Mais ce caractère d'abstraction, s'il se rencontre partout, varie beaucoup en importance et nous verrons que le degré de puissance, le degré de virtualité, si l'on peut dire, varie avec le degré d'abstraction.

Une image encore voisine de la perception est séparée d'une formule algébrique par une distance considérable sur laquelle peuvent s'échelonner bien des formes intermédiaires. Mais l'idée même de formule algébrique est plus abstraite et plus générale que les formules puisqu'elle leur appartient à toutes, et l'on pourrait monter encore, arriver à des faits qui ne sont plus facilement exprimables en mots, et par exemple, aux impressions dont nous flattent ou nous poignent nos habitudes intellectuelles lorsqu'elles sont satisfaites ou froissées par un fait sans que nous en comprenions toujours la raison. Nous n'avons pas toujours conscience de l'abstraction organisée, du système préhenseur qui accepte ou refuse les éléments offerts, ce système préhenseur qui impose

à l'esprit une formule géométrique ou une règle de logique. Le « sens mathématique », le « sens logique », le « sens médical », le « sens artistique », le « sens littéraire », le « sens commun » surtout, tous ces instincts dont chacun de nous possède un groupe plus ou moins nombreux, plus ou moins actif, plus ou moins correct, sont plus abstraits et plus généraux que toutes les vérités, que toutes les erreurs, que tous les jugements qu'ils provoquent et qu'ils acceptent, puisqu'en les acceptant ils se complètent, passent de la virtualité à l'acte, et d'un état relativement abstrait à un état relativement concret.

Même hiérarchie des abstractions dans les sentiments, les tendances. De la satisfaction d'un besoin organique, intellectuel, sentimental au simple désir de le satisfaire, l'abstraction s'accroît évidemment. Le désir est, comme l'idée abstraite, un système incomplet auquel manquent certains éléments qu'il tend à susciter, à récupérer. De même l'idée abstraite est un désir, soit de systèmes d'idées abstraites, soit de retour au concret. Il y a dans l'ordre affectif des abstractions supérieures encore, ce sont des impressions plus indéfinissables, mais qui, en commençant à se compléter, conduisent aux précédentes. Par exemple les premières impressions amoureuses où l'inclination sentimentale n'est pas encore déclarée, où l'impulsion sexuelle reste vague et méconnue, et qui consistent en faibles émotions agréables, sans objet précis, toutes prêtes à s'associer à beaucoup d'idées, de perceptions, de tendances diverses, à se déverser en activités variées, comme une idée abstraite, pour se maintenir, se cramponner, en attendant mieux, à diverses images ou à des mots plus ou moins significatifs. Mais si les conditions de l'existence leur permettent un développement normal, elles aboutiront à des désirs plus vifs, plus précis,

moins abstraits et enfin aux actes qui leur donneront, autant que faire se peut, leur pleine signification et les incarneront dans le concret. Signalons encore, dans ce groupe de faits, les premiers élans d'une ambition encore imprécise, encore abstraite et générale. On convoite la fortune, la gloire, l'amour sans désirer plutôt une situation qu'une autre, sans bien savoir si l'on voudrait être un grand industriel ou un important banquier, devenir un savant illustre ou un grand poète (Claude Bernard avait commencé par suivre une vocation littéraire), sans aimer aucune femme en particulier ni deviner quelle est celle que l'on aimera. Remarquons en passant combien ce désir d'amour diffère des premières émotions tendres précédemment indiquées. Il pourrait s'y associer, former avec elles un tout plus concret, mais le défaut d'expérience ou d'autres raisons peuvent aussi l'en tenir au moins quelque temps séparé.

L'ambition ne se bornera pas, si elle se satisfait passablement, à reproduire le passé, même en l'enrichissant, et à en conserver les lignes flottantes. Le système préhenseur se complètera par d'autres systèmes préhenseurs, ceux-ci par d'autres encore et tous représenteront, à des niveaux différents, des possibilités nouvelles. Il y aura là de la routine et aussi des imitations et des inventions. On invente sa vie, on invente son ambition, ses amours, ses goûts, en même temps qu'on les répète en partie et qu'on imite plus ou moins ceux d'autrui. « C'est imiter quelqu'un que de planter des choux » et aussi d'écrire des vers amoureux ou de se présenter à la députation. Mais le premier système préhenseur (relativement premier, bien entendu), le point de départ de la série doit cependant être un extrait de l'expérience (au sens large), qui vient se combiner à d'autres résidus, s'ajuster à des tendances innées,

vraisemblablement engendrées dans la suite du temps par les procédés d'où en sortent continuellement de nouvelles. Cet élément extrait de l'expérience et qui va diriger la vie, reproduire en partie, multiplier en le transformant l'état de conscience dont il a fait partie, ce sera par exemple, ici, quelque satisfaction d'amour-propre, quelque succès d'enfant, la gloire d'un autre que l'on sent et que l'on s'approprie comme on le peut. L'impression et l'image qui en resteront vont profiter des circonstances de la vie, pour, en s'aidant des autres désirs du moi, en se combinant avec eux, opérer des synthèses variées, susciter des états de conscience glorieux et triomphaux. Et la tendance se précise, se développe, se complique et s'étend, mais au fond elle reste à peu près semblable à elle-même, orientée comme elle l'était à ses débuts.

On peut toujours remonter d'un acte au désir qu'il satisfait et qui, sans lui, n'était qu'une abstraction, une virtualité prête à passer à l'acte. On peut toujours aussi remonter d'un désir relativement concret à un désir relativement abstrait. En suivant la filière, on arrive, semble-t-il, à quelques tendances très générales et très abstraites, extraites de toutes les expériences individuelles et ancestrales, dont toutes les autres ne sont que des formes spéciales, caractérisées par des enrichissements successifs, par l'adjonction de nouveaux éléments que lui apporte l'infinie variété des jeux et des travaux de l'imagination et de la pensée. Quelques-unes de ces grandes tendances abstraites ont pu être examinées en soi et prises tour à tour pour le principe suprême de l'existence. La vie est amour, dira celui-ci, et cet autre : la vie est égoïsme, et un troisième : la vie est pensée, et un quatrième : la vie est action ; d'autres invoqueront la volonté de puissance ou la recherche du bonheur. Il y a du vrai

dans tout cela, et le même fait peut incarner l'amour et l'égoïsme, et la volonté de puissance et la recherche du bonheur. Et si l'on veut passer outre, on peut fort bien retrouver partout une tendance plus générale et plus abstraite que les autres et qui se retrouve en toutes, et ce sera, si l'on veut, la tendance de l'être à persévérer dans l'être, ou simplement l'existence en tant que l'existence implique une tendance. Mais quand on aura dit que tout le réel a pour raison dernière qu'il existe quelque chose, il est douteux qu'on en soit beaucoup plus avancé, et c'est une idée sur laquelle il n'y a pas à insister. Et le non-être, dira-t-on peut-être aussi, n'est-il pas plus abstrait encore que l'être et une tendance peut-elle lui correspondre ? Mais une pareille recherche nous éloignerait de la psychologie et des états de conscience dont le non-être ne peut guère passer, semble-t-il, pour être un élément.

D'autre part, la tendance a beau marcher vers le concret, elle n'arrivera jamais au concret absolu, toutes les virtualités de tous ses éléments ne s'actualiseront jamais à la fois. Elle peut obtenir, dans la reproduction, une perfection relative, comme quand on arrive à se rappeler sans erreur une pièce de vers ou à réciter la série des rois de France compliquée des dates qui les concernent. Mais cela n'est jamais une substitution complète d'un état antérieur, qui, en bien des cas, serait gênante — et que l'on n'atteint jamais si, par hasard, on croit la rechercher. La substitution n'arrive qu'à être un extrait de l'expérience primitive, une abstraction encore. Elle peut en exprimer l'essence, mais qu'est-ce que l'essence, sinon un extrait et un abstrait ?

L'innovation n'atteint pas plus que la reproduction un état parfaitement concret. Une tendance, un désir ne sont jamais satisfaits, ils arrivent plus vite et plus aisément à la satiété qu'au

contentement parfait. Toujours quelques virtualités ne peuvent passer à l'acte, restent à l'état de possibilité pure.

L'expérience même, sous toutes ses formes, et telle que nous pouvons la réaliser, n'est jamais qu'un extrait de l'expérience possible, et ne nous donne que des abstractions et des généralités. Ni toute la réalité n'y est représentée, ni tous nos systèmes préhenseurs n'y peuvent satisfaire toutes leurs tendances. Il n'est point de perception qui soit tout à fait concrète. Une perception est toujours un choix, c'est-à-dire une abstraction. Ni le monde extérieur, ni le monde intérieur ne s'y font représenter autrement. La perception que j'ai d'une chevelure de femme par exemple ne serait pas changée si quelques cheveux de plus s'y ajoutaient ou, pour éviter toute complication inutile, elle ne serait pas sensiblement changée, et la différence ne pourrait être appréciée par moi, modifier mon impression, mes idées. La représentation que j'en ai est donc, à quelque degré, une représentation abstraite et générale qui convient à plusieurs réalités différentes possibles. C'est ce qui ressort avec évidence de la fameuse loi d'après laquelle la sensation croît moins vite que l'excitation. Si on peut en discuter la formule mathématique, elle paraît bien répondre à une réalité psychologique. Mais si l'on peut augmenter, jusqu'à un certain point, sans que je m'en aperçoive, le poids d'un objet que je soulève, c'est donc que ma perception du poids correspond à plusieurs réalités différentes possibles, et par là elle reste à quelque degré abstraite et générale. De là, la nécessité de réfléchir, de revoir, de réentendre, de multiplier les perceptions pour les rendre plus riches et plus concrètes, pour les combiner, les compléter l'une par l'autre, pour réparer les oublis toujours nombreux, les négligences toujours abondantes, pour varier les expé-

riences et faire mieux ressortir toutes les parties de nos représentations, sans avoir aucun espoir d'épuiser jamais toutes les possibilités.

Mais c'est bien parce que nous n'arrivons jamais à l'état pleinement et définitivement concret que nous continuons à penser, à percevoir, à sentir et à agir. Seule l'abstraction, seul le système préhenseur incomplet est capable d'action. La conquête décisive de l'état concret serait la fin de l'esprit et de tout, et la loi d'évanescence supprimerait l'être. Toute action quelle qu'elle soit suppose une rupture d'équilibre. L'équilibre parfait établi, toute activité s'arrêterait et toute réalité est action.

§ 5 L'ABSTRACTION ACTIVE (*suite*).

Les abstractions, tous les systèmes préhenseurs laissés par nos divers états de conscience s'enrichissent par des procédés divers quoique semblables en leur nature essentielle, par l'apport des perceptions et aussi des idées, des images internes qu'éveillent les diverses circonstances de la vie.

Je vois une rose. Il m'en reste un souvenir conscient ou un souvenir inconscient, et probablement les deux à la fois. Ces acquisitions consistent en quelques éléments de la perception première plus ou moins affaiblis, plus ou moins exactement conservés. Non pas seulement de la représentation visuelle, olfactive, tactile, mais aussi de son retentissement dans le moi, du plaisir, de la douleur peut-être si quelque épine m'a piqué, de l'impression générale et synthétique que j'ai ressentie. Plus et mieux les différents détails en sont conservés avec leur arrangement, plus l'image conservée se rapproche de la perception, plus il en disparaît, plus l'image devient

abstraite. Si je regarde d'autres roses, il se peut que les détails des images se brouillent un peu quoique l'une d'elles puisse être particulièrement vivace et préservée par des circonstances appréciables : une émotion qui en accompagna la vue, un événement important ou curieux auquel s'est mêlée la vision de la rose. Mais ce qui correspond aux éléments semblables de la rose devient moins incomplet, plus net, plus précis, plus cohérent, et si l'image peut perdre de sa netteté, l'idée abstraite s'enrichit et s'organise.

En somme, on peut se représenter ainsi ce qui se passe : la seconde expérience rencontre un système préhenseur mieux organisé que la première, et lui abandonne quelques éléments de plus. Ces éléments combinés aux précédents composent à leur tour un nouveau système préhenseur, plus spécialisé, qui retiendra encore quelques nouveaux éléments de plus et ainsi de suite. Il advient ainsi que la tendance des éléments conservés à reproduire la perception primitive est enrayée par les différences des perceptions successives, tandis que leurs ressemblances dirigent dans un autre sens le développement de l'idée.

Mais l'abstraction ne s'enrichit pas seulement par l'alluvion que laissent en nous les perceptions. L'idée de la rose par exemple sera renforcée, de façons bien différentes, par l'étude de la botanique d'une part et d'autre part, par la lecture des poètes, ou par bien d'autres circonstances diverses.

Le mécanisme de la complication croissante du système préhenseur paraît encore être le même. Les nouvelles connaissances acquises viennent se confondre en partie avec les éléments acquis, par tout ce qu'elles ont de commun avec le système préhenseur déjà formé, et ce système retient encore quelques-uns des nouveaux

éléments associés à cette partie commune. Il est évidemment impossible de préciser les détails du phénomène, mais on peut admettre que les choses, à les prendre un peu en gros, se passent bien ainsi.

En même temps, le fonctionnement de l'imagination, de la pensée, du sentiment vient encore enrichir l'idée par le même procédé général. Le système préhenseur formé, si quelques-uns de ses éléments sont engagés dans une autre association, tendra à s'annexer cette autre association et y parviendra si rien ne s'y oppose, si d'autres systèmes préhenseurs, incompatibles avec lui, n'agissent pour le retenir. Cependant une synthèse partielle et intermittente en pourra résulter.

« On dirait qu'on mange une dragée », me disait quelqu'un en respirant le parfum d'une rose. C'est ainsi qu'un élément identique peut raccrocher l'un à l'autre des systèmes préhenseurs très différents par ailleurs. Les images, les idées, les impressions interviennent ici comme les perceptions. Une certaine impression de fraîcheur, de grâce, de beauté, et la brièveté d'une vie peuvent unir à peu près de la même façon l'idée de la fleur, et celle d'une jeune fille, « et, rose elle a vécu ce que vivent les roses... » ou bien ce sera l'idée de la fleur fanée, et celle d'une beauté féminine semblable, « et son teint au vôtre pareil », et périssable aussi qui s'y associent. Tous les faits de cette sorte sont bien connus sous les noms d'association par ressemblance et je n'y insisterai pas. J'ai tenu seulement à montrer comment ils apparaissaient de notre point de vue.

L'idée abstraite s'incarnera et agira différemment en différentes circonstances selon le besoin qu'on en aura, et la loi d'association systématique nous renseigne à cet égard. Elle prendra part

à une perception nouvelle et chacun a remarqué qu'on voit mieux, qu'on entend mieux ce que l'on connaît déjà et qu'à l'Opéra, par exemple, on distingue bien plus aisément les paroles chantées si elles nous sont familières. La perception est peut-être bien plus encore qu'on ne l'a dit, une affaire d'intelligence et d'habitude. L'idée de la rose agira autrement et éveillera des éléments bien différents selon qu'il s'agira de répondre à une question d'examen, d'écrire une poésie, d'exposer une vue psychologique ou de faire un bouquet. Toutes les virtualités de l'idée ne pourront passer simultanément à l'acte, certaines d'entre elles seront toujours arrêtées par le jeu des autres tendances.

Ainsi se constitue, — par de multiples expériences, des synthèses progressives et aussi quelques pertes diverses causées par des inhibitions d'origines différentes et qu'il faut au moins signaler en passant, — une idée abstraite synthétique, ayant de divers côtés des ramifications, unissant un certain nombre d'éléments essentiels, mais capable au besoin de s'en associer beaucoup d'autres empruntés à d'autres idées, restant plus ou moins active, mais jamais entièrement achevée, n'ayant jamais épuisé son activité possible, mais parfois trop maladroite, trop fatiguée, ou trop combattue pour dépasser le degré d'organisation atteint.

Ainsi, les tendances, les désirs, les habitudes, que nous les prenions par leur côté intellectuel, par leur côté affectif, par leur côté actif et moteur peuvent passer pour n'être que des éléments persistants de nos actes, de nos perceptions, de nos émotions et de nos idées ordonnées en systèmes préhenseurs abstraits toujours prêts à reconstituer le système primitif dont ils faisaient partie ou à leur substituer quelque système nouveau qui lui ressemble plus ou moins.

Ils agissent tous de même, et ils agissent précisément parce qu'ils sont imparfaits, incomplets, parce qu'ils sont des abstractions. Ils se maintiennent parce qu'ils sont organisés, relativement équilibrés, mais ils sont actifs et même ils vivent et durent aussi parce que leur organisation n'est pas complète et que leur équilibre est instable. Puisque nous n'apparaissions, d'un certain point de vue, que comme un ensemble de tendances, on peut dire que notre nature entière ne consiste que dans le système toujours imparfait des éléments laissés en nous par les expériences passées de l'individu et de la race. Nos facultés depuis les plus spéciales jusqu'aux plus hautes, se ramènent à ces synthèses abstraites d'éléments. La sensibilité, l'intelligence et la volonté sont les qualités les plus générales, les éléments les plus abstraits de toutes ces synthèses. Par leur côté intellectuel, elles sont des représentations du monde extérieur ou du monde de l'esprit, par leur côté sensitif, elles sont mises en jeu par les excitations diverses auxquelles elles sont soumises, par leur côté volitionnel elles agissent à leur tour, évoquant ou inhibant divers phénomènes. Les vieilles « facultés de l'âme » ne sont point les attributs d'une substance immatérielle, elles sont incarnées dans tous les éléments psychologiques. Et nos pouvoirs les plus spéciaux, comme la faculté de monter à cheval ou de jouer aux échecs résident dans un certain nombre d'éléments laissés en nous par diverses expériences et groupés en un système que la pratique et la théorie ont affermi et développé.

Toute expérience laisse en nous une trace formée d'éléments qui lui sont enlevés, et qui, quoique abstraite, la représente, et, dans son ensemble, ne représente qu'elle. Ainsi la trace de nos pas sur un terrain un peu mou est un élément du fait de notre marche, la représente et, sans doute, avec

tous ses détails imperceptibles, ne représente qu'elle et permet à nos sens imparfaits et à notre esprit débile de la reconstituer à peu près exactement. Mais chaque combinaison des traces mentales ou de leurs éléments laisse une trace à son tour, et celle-ci va encore donner lieu à une série indéfinie de semblables événements. Tous nos raisonnements, toutes nos idées, toutes nos formules logiques, mathématiques, etc., naissent ainsi par la combinaison des éléments de l'expérience et des éléments de ces éléments. Ainsi se forme peu à peu, sinon notre « connaissance », du moins notre représentation du monde et de toute réalité, représentation qui, diversement combinée à d'autres catégories d'abstractions actives, nous permettra d'agir sur cette réalité, de la soumettre partiellement à nos désirs et de la modeler grossièrement à notre image.

L'abstraction, au lieu d'être le fantôme impuissant qu'on s'est trop volontiers imaginé est au contraire la cause, la forme et l'essence même de toutes les puissances de notre esprit. Des systèmes préhenseurs parfaitement concrets, formés, arrêtés n'auraient plus de raison d'être, plus d'activité et devraient disparaître. Toute existence suppose à la fois un certain degré d'harmonie et une certaine discorde, quelque hostilité, c'est-à-dire quelque séparation des éléments, c'est-à-dire, si on l'entend bien, quelque degré d'abstraction.

§ 6. L'ABSTRACTION ET L'ÉVANESCENCE.

Même dans notre esprit si imparfait, dans nos sociétés si troublées, la loi d'évanescence s'applique parfois.

Le jeu des éléments tel que nous l'avons analysé ici, nous laisse peut-être pénétrer un peu plus

avant dans l'intimité des phénomènes et mieux distinguer les manifestations de cette loi. Un fait psychique qui atteint un point de perfection suffisant pour s'y soumettre est celui qui ne sollicite avec efficacité aucun élément nouveau, qui ne désire plus aucune prise, qui ne peut plus s'unir à d'autres, se compléter, passer d'un état relativement abstrait à un état relativement concret. Il est devenu par là incapable de toute action et de toute combinaison, ses affinités sont satisfaites dans la mesure où elles peuvent l'être. Dès lors, il n'a plus de raison d'être dans un organisme. Dans un milieu qui tend toujours à la systématisation il devient indésirable, se dissout, et ses éléments sont requis par d'autres systèmes moins près de la perfection et plus capables de vie. Ce qui est parfait, relativement parfait, c'est ce qui est fini, — et ne vit plus. L'évanescence se distingue de la mort en ce qu'elle suppose la tâche terminée, tandis que la mort signale l'impuissance de l'accomplir¹.

Les faits sociaux sont bien clairs. Un organe social peut être dissous parce qu'il remplit trop mal sa fonction, ou parce qu'un accident le met dans l'impossibilité de la remplir, ou bien au contraire parce qu'il l'a menée à son terme. Le premier cas est pareil à la mort, le second est celui de l'évanescence. Le premier cas est réalisé par exemple par la dissolution d'une assemblée législative impuissante, ou par sa suppression à la suite d'un coup d'État. Le second, par la dissolution d'un comité formé pour organiser une exposition une fois l'exposition close et liquidées les affaires qui s'y rapportent. Les éléments qui le composaient n'ont plus qu'à prendre

2. Pour l'évanescence appréciée du point de vue philosophique, on peut voir le *Mensonge du monde*. Je ne m'occupe ici que de quelques-unes de ses manifestations imparfaites.

une autre fonction sociale, aucun élément nouveau ne venant solliciter leur activité dans la commission dont ils étaient membres.

Pareillement, un désir s'évanouit souvent s'il est complètement hors d'état de se satisfaire, ou si, jugé dangereux, il est combattu par l'organisation du moi. C'est le cas de la mort du désir, fait si commun qu'il tisse un grand morceau de la vie. Mais il disparaît aussi s'il est suffisamment satisfait et s'il n'est plus sollicité par rien.

Cela est continuel aussi dans la vie. L'appétit disparaît après le repas, le désir sexuel après une satisfaction suffisante, des affections aussi, une fois leurs virtualités épuisées, font place à l'indifférence ou à la haine. Cela paraît être le cas de l'amour ou, si l'on préfère, de l'instinct maternel chez bien des animaux.

Les choses se compliquent un peu ici. Un sentiment complexe peut être rassasié sur un point, incomplètement satisfait à d'autres égards. Telle une passion amoureuse où le désir sexuel est satisfait mais où des sentiments, des goûts, des habitudes sont contrariés par les actes, les dispositions, les allures de l'aimée. Si l'amour disparaît en ce cas, il peut y avoir mélange d'évanescence et de mort, et les éléments de la passion éteinte pourront chercher un autre destin, soit en restant plus ou moins associés, soit en se séparant.

Une ambition satisfaite disparaît aussi. Elle est arrivée à un état concret qui rend sa persistance inutile. Mais de ses éléments (désir de gloire, de pouvoir, d'argent), combinés avec d'autres données de l'expérience (idée de telle ou telle fonction plus importante, d'une autre entreprise plus lucrative, d'une distinction supérieure), une autre ambition peut naître, système préhenseur incomplet, abstrait au sens général du mot si étroitement relié à son acception particulière.

Et il agira lui aussi et tendra, par sa satisfaction, à rassembler les éléments qui lui font défaut pour former un tout relativement concret.

La vie psychologique (et la vie physiologique aussi, je pense,) peut être tenue pour une suite d'évanescences plus ou moins compliquées de morts, et de morts parsemées d'évanescences. L'incessante mobilité de l'esprit en témoigne, et la substitution continuelle vient construire la vie. L'esprit humain est assez bien organisé pour que l'évanescence y soit fréquente, il ne l'est pas assez pour qu'elle y domine seule ni même pour que l'évanescence et la mort se produisent toujours à propos. Des désirs inutiles subsistent parfois au grand dam de l'esprit et parfois de la vie. Un amour contrarié peut attrister toute une existence. Dans les cas heureux, l'esprit prend sa revanche en utilisant le sentiment dangereux pour quelque œuvre littéraire ou artistique, en en détournant les forces vers quelque vocation religieuse ou industrielle. C'est un mode de la purgation des passions. Le cas de Goethe est classique, qui se délivra d'un sentiment trop tendre par le suicide de Werther — et aussi par celui de quelques jeunes contemporains, moins doués que lui de ressources littéraires. Son moyen ne convient pas à tous, mais il en est d'autres : un stoïcisme réfléchi, la débauche, les voyages, par exemple, et cela pourrait être facilement analysé de notre point de vue et appuyer ce qui précède.

L'évanescence non plus n'arrive pas toujours à point. Les survivances sociales ne sont pas rares, et bien des pratiques, des usages s'y maintiennent qui ont épuisé leur fécondité et sont devenus des systèmes clos, impuissants, n'attirant plus d'éléments nouveaux. La vie mentale a ses survivances aussi. Certains désirs suffisamment assouvis ne se résignent pas et leur persistance met

l'équilibre mental en danger, certaines idées se maintiennent bien qu'elles ne soient plus en harmonie avec leur milieu psychologique et ne servent plus guère qu'à se survivre, après avoir été autrefois des systèmes préhenseurs suffisamment avides. Quelques faits de la vie courante illustrent ceci. Par exemple la complaisance exagérée dans l'inutile rappel de quelques souvenirs, sans doute aussi l'abus de certains plaisirs (nourriture, boissons, tabac, jeu) qui deviennent dangereux. Des tendances persistent même lorsque leur satisfaction est devenue pénible et c'est le cas des obsessions, des hantises. Et tout cela révèle l'activité trop indépendante des éléments psychiques.

Ce sont les habitudes les plus abstraites, les tendances les plus générales qui persistent le plus et n'arrivent ni à l'évanescence ni à la mort, tant que la vie organique leur fournit le soutien nécessaire. Certains goûts de l'enfance s'éteignent avec l'âge mais les tendances plus abstraites dont ils étaient une incarnation survivent sous des formes nouvelles. De même l'appétit disparaît après le repas, mais non un besoin général de nutrition qui fera plus tard revivre l'appétit. Même au cours d'un repas l'appétit persiste quand le désir du premier mets a disparu. Un amour contrarié ou trop satisfait peut s'affaiblir et disparaître, tandis que la tendance sexuelle plus générale et plus abstraite, c'est-à-dire capable de s'incarner en un certain nombre d'amours différents, peut lui survivre et prendre de nouvelles formes concrètes, ou se satisfaire plus simplement. Au cours d'une affection la satiété momentanée peut déterminer quelque éloignement passager tandis que la tendance essentielle, l'affection se maintient, prête encore à intervenir si les circonstances l'y inclinent, et capable de susciter encore après quelque repos, des plaisirs, des

attendrissements, des effusions semblables à ceux de naguère. Une sorte de proverbe de mon pays note assez bien cela, bien qu'avec un double excès de généralisation : Les visiteurs, dit-il, font deux fois plaisir, d'abord quand ils arrivent et ensuite quand ils partent. C'est encore reconnaître le même fait que de définir la fidélité en amour comme une série d'infidélités commises avec la même personne.

De même, une ambition satisfaite disparaît, mais la tendance ambitieuse peut se maintenir, et même s'exagérer, pour susciter de nouveaux désirs qui feront plus tard place à d'autres encore.

C'est un fait général que la forme la plus abstraite de la tendance est la plus durable, la plus forte, la plus active puisque c'est d'elle que procèdent les autres. Elle est la racine sans laquelle l'arbre ne se couvrirait jamais de feuilles, ne ferait pas éclore de fleurs et mûrir de fruits. Coupez la racine, le végétal s'étiole et meurt. De même supprimez ou inhibez la tendance générale et abstraite, vous supprimez un grand nombre de ses incarnations. Pas toutes sans doute parce que nos sentiments ont généralement dans l'esprit des sortes de racines adventives assez compliquées et qu'ils sont conservés parfois, à quelque degré, indirectement, par d'autres tendances qui persistent et auxquelles ils se sent associés. L'effet produit est considérable pourtant. Pour prendre un exemple un peu gros et sur lequel on pourrait discuter mais qui me paraît très valable, un eunuque n'a pas les passions d'un homme normal. Si la timidité disparaît chez un individu, détruite par le développement d'un sentiment de supériorité, par un certain mépris acquis de l'opinion des autres, beaucoup de ses manifestations sont supprimées par là. En certains cas pourtant, la tendance générale et

abstraite, si elle ne disparaît pas avec sa réalisation concrète, ne lui survivra qu'imparfaitement. Il semble bien qu'après la fin lamentable de son grand amour, Musset ait perdu une partie de sa puissance amoureuse, qui ne préexistait peut-être pas non plus à sa rencontre avec George Sand, et a pu ne devoir son exaspération et tout un ensemble de ses caractères qu'à un concours unique de circonstances. Cependant, la tendance sexuelle n'avait pas disparu chez lui. Après, comme avant et pendant sa grande passion il a eu quelques intrigues, quelques amours mêmes, plus pâles. La tendance abstraite et générale qui persiste, qui fait partie de l'organisme psychologique peut être plus ou moins forte, et déjà plus ou moins concrète et précise dans ses aspirations et ses qualités.

A plus forte raison persistent encore quand la forme concrète de la passion s'est dissoute, les facultés, les pouvoirs plus abstraits et plus généraux qu'elle a utilisés, qu'elle s'est par moments annexés, qu'elle a pu même accaparer quelquefois, le don de la poésie par exemple, et tout ce qu'il comporte d'habitudes et d'inventions, et plus profondément, la sensibilité, l'intelligence et la volonté.

Ce qui subsiste, cette tendance plus ou moins générale et plus ou moins abstraite, ce n'est pas une entité, un être métaphysique, ce n'est pas non plus un nom, une « vue de l'esprit », c'est une réalité psychologique, physiologique, anatomique. Une réalité imparfaite, mais capable encore d'évoquer et de s'associer bien des idées, des désirs, des images, de revêtir ainsi des formes plus concrètes, de déterminer des actes et parfois de diriger la conduite. Une réalité qui consiste en un certain nombre d'éléments avec leurs qualités propres, formés, pétris et laissés dans l'esprit et dans l'organisme par de nombreuses expé-

riences, et qui peuvent les faire partiellement revivre ou en créer de nouvelles, comme les éléments laissés par la lecture de quelques vers tendent à en rappeler le souvenir ou à en faire trouver d'autres.

§ 7. L'INÉGALITÉ ET LES DIFFÉRENCES DANS LES DÉVELOPPEMENTS DE L'ABSTRACTION.

Toutes les abstractions ne sont pas actives au même degré et toutes n'agissent pas de la même manière. Elles se développent plus ou moins, elles se développent en des sens différents et même opposés selon leur nature propre et aussi selon les esprits dans lesquels elles vivent, selon les tendances et les idées dont elles ont à s'accommoder.

Il serait impossible d'examiner ici en détail cette question. Ce serait entreprendre l'étude minutieuse des différences des intelligences et des caractères. Indiquons seulement quelques faits généraux qui puissent nous aider à comprendre le rôle de l'abstraction.

Pour qu'une abstraction se développe, il faut que le système préhenseur trouve à sa portée des éléments qui lui conviennent, capables de s'adapter à lui et de le compléter en faisant revivre une partie du passé ou en créant de nouvelles idées, des tendances encore inéprouvées. Et comme ses affinités ne peuvent se satisfaire toutes, il se développera inégalement et il se développera en des sens différents selon le nombre et la nature des éléments qui passeront à sa portée, que le mouvement des images, des émotions, des pensées lui présenteront ou que les perceptions extérieures lui donneront l'occasion d'isoler et de prendre.

Il est facile de comprendre que la fécondité

d'une abstraction, et surtout de certaines abstractions, variera beaucoup selon les circonstances et les personnes. Une idée, une tendance abstraite peut rester longtemps stérile, puis une occasion vient lui offrir l'élément qui lui manquait et la fécondation s'opère. C'est ce que l'on constate dans beaucoup d'inventions et dans les développements divers où elles s'engagent. C'est parfois la réflexion, le jeu intérieur des dissociations et des associations d'idées et d'impressions qui viennent fournir cet élément, c'est parfois aussi une perception extérieure, cherchée ou fortuite. Il suffit de rappeler ici en gros l'histoire connue des inventions.

Mais ce n'est pas d'inventions qu'il s'agit toujours. Pour bien comprendre une idée abstraite, pour la réaliser vraiment, il faut lui fournir les éléments nécessaires. Une idée peut rester inerte dans l'esprit faute de connaissances appropriées, faute d'idées secondaires venant la fixer, l'enrichir, faute de faits où elle s'incarne, faute de réflexions et d'analyses qui lui présentent les éléments nécessaires à son développement. Faute aussi parfois, sans doute, d'adresse et d'avidité. Il semble que dans un même esprit, certaines idées ont beaucoup plus de facilité que d'autres à s'enrichir, à se compliquer. C'est ce que l'on précise quand on dit qu'une personne est mieux douée par exemple pour les lettres que pour les sciences ou pour l'industrie que pour les arts. On ne s'intéresse pas également à tout. Et il est hors de doute que d'une personne à l'autre les mêmes différences s'affirment. Telle idée reste inutile et comme endormie chez une personne, telle tendance inerte et paresseuse, qui, chez une autre, découleront des séries indéfinies de conséquences parfois importantes.

Ce n'est pas que l'abstraction soit par elle-même impuissante. Prenons quelques analogies.

Une masse d'eau arrive sous pression jusqu'à un robinet. Elle représente une incontestable puissance. Mais si le robinet reste fermé, s'il ne peut s'ouvrir, l'eau ne servira à rien. Son énergie restera virtuelle. Une armée peut être un puissant instrument d'attaque ou de défense, elle représente aussi une incontestable virtualité. Mais si aucune guerre ne se produit, cette force ne se manifestera pas. Et l'eau d'une part, l'armée de l'autre seront des sortes de réalités en soi et pour soi, complètes, plus ou moins bien systématisées, mais se suffisant fort bien, se maintenant telles quelles. Il en est un peu de même pour les idées abstraites qui ne peuvent pas aboutir. On pourrait dire qu'à certains égards elles ne sont plus des abstractions, mais des sortes de tous concrets se suffisant à eux-mêmes. Ce qui donne en effet aux vraies abstractions leur caractère, ce n'est pas seulement leur nature propre, ce sont leurs rapports avec les faits concrets qui leur correspondent, et qui les complètent. Tout fait est abstrait par rapport à ceux où il s'incarne, concret par rapport à ceux qui s'incarnent en lui. L'idée de rouge est une abstraction par rapport à l'idée de fleur rouge ou d'étoffe rouge, elle est concrète par rapport à l'idée de couleur. En elle-même elle n'est ni abstraite, ni concrète. pas plus qu'un corps n'est grand ou petit en soi, situé à gauche ou à droite, en haut ou en bas, dans l'espace infini si ce n'est par comparaison avec quelque autre corps. Si donc un fait psychologique, une idée, une habitude quelconque, restent sans aucune relation avec un état concret, si nous sommes amenés à le considérer en lui-même, s'il reste stérile, on peut dire qu'il perd en quelque sorte son caractère d'abstraction. Et il devient une réalité simplement concrète, si, ne tendant pas à entrer comme élément dans un tout plus complexe, il est considéré par

rapport à ses propres éléments, qui seraient des abstraits par rapport à lui.

Les idées abstraites ne se complètent pas toujours, selon les esprits et les circonstances, selon leur nature aussi, de la même manière, ni par les mêmes éléments, ni par le même genre d'éléments. D'une part elles tendent vers l'image ou vers l'hallucination, ou bien vers l'acte, d'autre part, elles tendent aussi vers un système plus compliqué d'idées abstraites. L'idée du triangle peut évoquer l'idée, ou l'image d'un triangle particulier, rectangle, isocèle, de telle dimension, ou bien entrer dans des systèmes d'abstractions comme le théorème sur le rapport des côtés ou la valeur de la somme des angles. Une habitude est une tendance à l'acte, mais elle peut aussi devenir le point de départ de réflexions abstraites, morales, psychologiques. Le procédé choisi dépend des circonstances et des esprits. Certains se plaisent aux idées abstraites, en élèvent un grand nombre, et leurs systèmes préhenseurs ne trouvent pas aisément chez eux d'autre pâture. Il est pourtant des circonstances où le plus philosophe des hommes pensera plutôt à boire réellement qu'à comparer la soif à la faim ou à spéculer sur le désir en général.

Il est bien des cas où le développement des idées abstraites est systématiquement arrêté. Nos tendances, nos désirs, nos opinions, notre personnalité refusent, par exemple, de nous laisser apercevoir une part de la réalité et de satisfaire certains désirs. Nous en sommes évidemment tous là. Nous ne réalisons jamais toutes nos virtualités, et, en un sens, nous restons tous de lamentables abstractions. Nous n'arrivons jamais à savoir tout ce que nos idées abstraites et nos désirs nous invitaient à apprendre, à faire tout ce qu'exigeaient nos désirs et de nos tendances. La concurrence des désirs et des idées empêche

forcément un grand nombre d'entre eux de se développer, et gêne plus ou moins le développement des autres, tout en lui étant nécessaire. La sélection qui en résulte a de bons et de mauvais effets selon la façon dont elle est — ou dont elle n'est pas dirigée par l'esprit. Il suffit ici de rappeler ces faits généraux, et je signalerai seulement en passant un cas particulier où le maintien de l'état abstrait est systématiquement imposé par l'esprit, et où ce maintien collabore à l'illusion si fréquente, si continuelle dans la vie de l'esprit et si nécessaire à la vie sociale.

Il arrive qu'on supporte à l'état abstrait des notions dont la réalisation concrète serait insupportable. Certaines personnes se délectent des renseignements donnés par les journaux sur des assassinats, sur des catastrophes qui n'en supporteraient pas joyeusement la vue directe. En d'autres cas des images trop concrètes seraient peut-être trop agréables, ou risqueraient d'être dangereuses parce qu'elles marqueraient un commencement de réalisation de tendances que l'on préfère ne pas encourager, et l'idée abstraite les évoquerait assez vite si on lui fournissait les matériaux requis. Alors on tâche de clore l'abstraction pour ainsi dire, de l'isoler, de la priver de tout rapport avec ce qui lui donnerait l'occasion de se compléter. Ce genre d'abstractions volontairement closes fleurit les livres destinés aux enfants. Je me rappelle une petite histoire romaine racontant l'attentat de Sextus Tarquin qui, rencontrant une dame nommée Lucrèce avait eu l'audace de lui faire le plus cruel outrage. Encore cette pâle abstraction a-t-elle fait, peut-être, rêver de jeunes têtes. Mais en bien d'autres cas on cherche également à empêcher les idées de se développer, même en s'adressant à des hommes et, par exemple, s'il s'agit de rendre justice à un adversaire, de reconnaître des faits favorables

à des gens qu'on n'aime pas, d'apprendre à quelqu'un un événement ou de lui communiquer une idée capable d'exciter en lui quelque désir, de créer quelque opinion considérée comme dangereuse. On tâche alors de présenter l'abstraction de manière à la rendre aussi peu active que possible, à l'isoler, à la maintenir loin de tous les éléments qui pourraient la compléter dans le sens redouté. Mais on ne réussit pas toujours et il faut se méfier de la puissance de l'abstraction.

§ 8. SUR LES DIFFÉRENCES INDIVIDUELLES.

Un système préhenseur n'accueille jamais tout ce qui pourrait, semble-t-il, le compléter, l'amener ou le ramener au concret. Des raisons extérieures, la pression de telle ou telle autre tendance qui veut se satisfaire aussi, ou bien sa composition propre, ses qualités et ses défauts l'en empêchent. Aussi s'en faut-il de beaucoup que l'homme puisse atteindre même la petite sagesse, la puissance bornée, et surtout l'harmonie médiocre qui semblent à sa portée. La vie mentale est un gaspillage sans arrêt, presque aussi excessif peut-être que celui de la vie sociale. L'homme n'est très avisé ni dans la conquête, ni dans la mise en œuvre des matériaux de la pensée et de l'action.

On en a partout le témoignage. L'homme laisse tomber continuellement ce que l'expérience continue lui apporte et, ce qu'il en retient, il s'en sert assez maladroitement. C'est une vérité banale que la contradiction et la pauvreté ou la fausseté des récits que différentes personnes tirent d'un événement auquel elles ont toutes assisté.

Les systèmes préhenseurs, quoique analogues, varient d'une personne à l'autre. Leur fonctionnement signale ces différences et il les aggrave aussi, tandis que d'autre part la pression sociale

tend à les réduire sans tendre toujours, il s'en faut, à rendre les observations et les idées riches et justes. Si nous sommes plusieurs à lire un même livre, nous n'y recueillerons pas tous les mêmes faits, nous n'en dégagerons pas les mêmes images, les mêmes idées, et nos souvenirs ne coïncideront jamais complètement non plus que nos impressions. Assez souvent, les uns et les autres se contredisent gravement. On n'a pas oublié peut-être les dissentiments de Taine, de Renan et des Goncourt à propos de certains dîners littéraires.

La vie sociale atténue ces divergences, au moins sur certains points, car elle tend à les aggraver sur quelques autres. Elle suggère, elle impose à chacun un ensemble de vues conventionnelles plus ou moins heureuses. Ces vues établiraient mieux l'uniformité si chacun ne les comprenait, ne les transformait, ne les appliquait à sa manière, et ne se réservait, par raison, par intérêt, par instinct, ouvertement ou en cachette, d'y choisir ce qui lui convient, et de négliger quelque peu le reste. Il résulte malgré tout de son œuvre une harmonie un peu aigre, une uniformité assez superficielle en beaucoup de cas, mais bien réelle.

Quand on lit les articles de Sainte-Beuve et de Taine sur Balzac, on croirait presque qu'ils ne parlent pas du même auteur. Sainte-Beuve et Taine, pourtant, ne manquaient point de ressemblances intellectuelles et appartenaient en somme à une même famille d'esprits, si différents que nous les montrent quelques-unes de leurs qualités. Tous les deux aimaient l'observation, le détail significatif, ils avaient le goût de l'exactitude, de la précision, de la vérité, l'esprit positif, une inclination (bien plus forte chez Taine) à introduire dans la critique littéraire les procédés des sciences naturelles. Ils n'en ont pas moins remarqué ou cru voir, dans le même auteur, des carac-

tères bien différents et porté sur une même œuvre des jugements qui ne se ressemblent guère et qui ne s'accordent sans doute pas complètement, encore qu'il soit possible de les combiner plus ou moins.

Mais le public qui les a lus, qui a lu des livres ou des articles plus ou moins inspirés par eux, qui a lu des romans de Balzac (et une partie sans doute du public qui n'en a pas lu mais qui n'était pas sans quelques informations indirectes) avait aussi ses impressions, ses remarques, ses idées qui n'étaient ni celles de Sainte-Beuve ni celles de Taine. En prenant connaissance de celles-ci, chacun y a vu et pris encore ce qu'un autre négligeait, et l'a compris à sa manière. Il n'en résulte pas moins de tout cela une certaine fusion des idées, la formation d'une sorte d'opinion moyenne, dont chacun s'écarte plus ou moins, mais qui se retrouve avec quelques différences, et à des degrés divers dans un grand nombre d'esprits qui ne savent pas tous très bien comment elle leur est arrivée.

Tous les moyens par lesquels un homme communique aux autres sa pensée et ses sentiments parent ainsi aux différences individuelles, en atténuent les effets, contraignent les esprits à recevoir ce que leurs aptitudes ou les conditions de leur existence ne leur eussent point permis de créer. C'est une des grandes fonctions de la vie sociale de créer une mentalité commune, et surtout des mentalités convergentes, toujours un peu superficielles, efficaces cependant.

Mais ni les systèmes préhenseurs individuels et plus ou moins géniaux, ni ces moules que la société façonne en chacun de nous et que chacun altère plus ou moins, n'arrivent évidemment à épuiser les possibilités de l'expérience. Les éléments qu'on extrait de celle-ci sont en nombre limité, et l'on en néglige, mais les interprétations

qu'on en donne et les conséquences qu'on en tire, les systèmes préhenseurs abstraits où ces éléments peuvent entrer sont innombrables et peuvent varier à l'infini. La forme commune imposée aux esprits d'une génération, et qui diffère toujours quelque peu de l'un à l'autre, ne vaut pas pour la génération suivante. Celle-ci en gardera quelques éléments abstraits, mais ayant extrait aussi d'expériences nouvelles quelques nouveaux éléments elle en composera des idées encore inédites. Le Balzac de Taine a pu enrichir et transformer celui de Sainte-Beuve, mais de nouvelles remarques, des impressions nouvelles formeront encore avec lui un Balzac plus ou moins transformé. Le champ d'expériences que donne simplement cette petite partie du monde qu'est l'œuvre d'un auteur n'est jamais épuisé. Les grands auteurs changent ainsi, plus ou moins, de siècle en siècle, à mesure que les idées, les instruments, les besoins de l'homme se renouvellent. Nous n'avons sans doute pas et nous n'aurons jamais un Platon et un Aristote complets et définitifs. Molière, Racine, Corneille, Shakespeare se transforment sans cesse. Il en sera ainsi tant que l'humanité ne se fixera pas dans quelque forme immuable, ce qui n'arrivera peut-être jamais. Et si cela arrivait les systèmes préhenseurs, les abstractions ne perdraient pas leur pouvoir, mais les effets en seraient uniformément réglés, canalisés, dirigés dans des voies qu'ils ne seraient même plus tentés de modifier ou de varier.

Les idées s'enrichissent parfois en se modifiant, elles peuvent aussi s'appauvrir. Une génération ajoute à ce dont elle hérite, mais elle rejette aussi et parfois plus qu'elle ne prend. Les transformations se font souvent par réactions successives trop fortes. Molière a failli devenir un auteur tragique et Labiche un philosophe. Le sinistre de Tartuffe et le dramatique d'Arnolphe ont pu

faire négliger le côté comique ou grotesque de ces personnages, qu'on avait pu en d'autre temps trop exclusivement retenir. Il n'est pas très difficile de trouver les éléments d'un sombre drame dans l'*Affaire de la rue de Lourcine* et d'en extraire une philosophie pessimiste et désabusée de l'homme et de la société. Le côté violent et, si l'on veut, sauvage, de la tragédie de Racine a pu obscurcir un moment le caractère tendre, pur, délicat où l'on aurait été jadis tenté de voir son essentielle ou même son unique qualité.

Sans se confondre, l'observation et l'interprétation se mêlent. Constater un fait, c'est déjà le comprendre, l'interpréter et diverses erreurs montrent bien que l'on raisonne quand on croit que l'on voit simplement ou que l'on ne fait qu'entendre. Et d'autre part, toute interprétation enrichit l'observation. Un bon observateur doit comprendre l'objet non seulement par rapport à lui-même, mais pour ce qu'il est en soi, en tant que cela peut avoir un sens, et pour ce qu'il est par rapport à d'autres sensibilités, à d'autres intelligences. Comme la variété des esprits est inépuisable, comme beaucoup de sensibilités nous sont incompréhensibles, la compréhension et l'observation même restent toujours imparfaites.

J'ai choisi des exemples littéraires et humains, mais tout aurait pu nous en fournir. Il n'est absolument rien où l'on puisse tout comprendre, dont on puisse épuiser les virtualités. Les histoires symboliques ou vraies de la pomme de Newton et de la bouilloire de Watt nous laissent entrevoir ce que l'on peut distinguer dans un fait et quelles possibilités l'on y découvre, comment on tire des abstractions fécondes, de perceptions qui languiraient tristement et mourraient sans gloire dans un grand nombre d'esprits.

Mais les faits significatifs sont semés partout.

qu'il s'agisse de pensée ou d'action. Seulement on ne sait pas toujours les voir, les systèmes préhenseurs sont toujours trop incomplets. Taine a su voir dans Balzac des faits, des qualités, des procédés que Sainte-Beuve avait négligés. Qu'on lise maintenant son étude sur Racine. Elle est originale et l'on y reconnaît aisément les systèmes préhenseurs à l'œuvre. Ce sont les préoccupations abstraites de l'auteur de la thèse sur La Fontaine et ses fables. Mais ces systèmes préhenseurs en lui permettant des observations nouvelles et des imaginations imprévues, restent impuissants à apprécier certaines qualités de l'œuvre examinée et négligent vraiment trop de choses. Certaines des idées de Taine peuvent passer pour de véritables lapsus, exactement constitués comme les lapsus de la parole ou de la plume par la combinaison de certains éléments de l'expérience avec des systèmes préhenseurs trop prompts et trop simples. Taine fut moins heureux avec Racine qu'avec Balzac.

Théories scientifiques, systèmes philosophiques, applications pratiques, usages, modes, toute la vie sociale prête aux mêmes remarques. L'esprit inventif dégage de l'expérience des éléments significatifs, il enrichit les systèmes préhenseurs, abstractions qui vont attirer des faits plus ou moins nombreux, interprétés maintenant d'une manière inusitée. En même temps il néglige forcément quelques éléments de l'expérience, et beaucoup d'interprétations. Il ne peut s'assimiler toute l'observation d'autrui, la constitution de ses systèmes préhenseurs d'ailleurs ne s'y prêterait pas et ne peut admettre aussi qu'un certain nombre d'interprétations désignées par les affinités des éléments de ses idées et des synthèses qu'ils ont formées. Parfois il néglige dans l'expérience ce qui est le plus facilement perceptible à la majorité des esprits. Une théorie nouvelle suscite ainsi

presque toujours des objections faciles et qui semblent péremptoires. Elles le sont parfois. Le sens commun, si obtus soit-il, a parfois raison contre le sens particulier de l'inventeur. Parfois aussi c'est l'inverse, et le sens particulier finit par reformer ou déformer le sens commun. Une conception comme celle qui fait tourner la terre et les planètes autour du soleil, est si contraire aux apparences, à l'interprétation spontanée des faits, elle s'encadre si mal dans les données de l'expérience commune et de tous les éléments laissés par elle dans l'esprit, qu'elle ne pouvait que susciter une opposition forte et méprisante. J'ai pu, jadis, la constater encore et on en retrouverait sans doute des traces aujourd'hui. La théorie de l'évolution, le relativisme d'Einstein, la métapsychologie ont excité de vives hostilités. Je n'ai pas à examiner dans quelle mesure ces hostilités sont justifiées, mais il est peut-être intéressant de remarquer que, lorsque des théories de cette espèce sont abandonnées ou corrigées, elles le sont souvent pour d'autres raisons que celles qui viennent le plus facilement à l'esprit des critiques.

D'autre part l'œuvre des bons philosophes révèle aussi des omissions de faits, des négligences de raisons. Qu'il prenne Hume ou Kant, Spencer ou Renouvier, Comte ou Renan, un philosophe à l'esprit critique ne sera guère embarrassé pour trouver le point où l'expérience est négligée, ou telle considération aurait dû intervenir qui est restée absente. Il est vrai que tous les critiques ne placeront pas ce point au même endroit, mais c'est aussi qu'il ne s'agit pas ici d'un point unique.

La pratique, l'industrie mènent aux mêmes conclusions. Une invention industrielle est une idée qui s'incarne dans des actes surtout, au lieu de s'associer surtout à des idées et à des impres-

sions. Elle naît, s'affirme, s'impose par les mêmes procédés que les autres idées. Les chemins de fer, l'antisepsie, l'aviation ont rencontré les mêmes oppositions que le transformisme ou l'idéalisme. Une série de substitutions a fini par leur donner une forme plus utile et par en imposer l'usage. On s'est habitué à se servir du chemin de fer par les procédés analogues à ceux qui font accepter une conception de l'œuvre de Balzac. Ici les objections sont posées non point seulement par les adversaires de l'invention, mais par la nature même des choses. Le papier supporte tout ce qu'on écrit, et il n'est pas physiologiquement plus difficile d'articuler une absurdité qu'un truisme, mais l'air ne soutient pas une machine volante mal construite. Et les substitutions qui se succèdent dans les idées des inventeurs répondent à la fois aux objections de l'intelligence ou des désirs de l'homme et à celles de la nature des choses. La substitution par exemple de l'imitation du vol à ailes immobiles des oiseaux au vol par ailes battantes, les transformations qui ont conduit du vélocipède primitif au grand bicycle, à la bicyclette et à la motocyclette. Rappelons le rôle de l'habitude en tout ceci et son efficacité dans la modification des modes de toute nature, puisque nous y retrouvons cette préhension des éléments de l'expérience sur laquelle j'ai dû insister. L'imitation, la pression sociale agissent, non pas uniquement, mais en grande partie par la répétition des sensations et des perceptions. La coercition sociale même suggère au moins autant qu'elle impose, elle nous prend par la persuasion autant que par la force. À force de voir, d'entendre, de recevoir les mêmes idées de divers côtés, de nouveaux éléments viennent sans cesse renforcer ceux que de précédentes expériences ont laissés en nous. Ils peuvent ainsi déterminer des réactions plus

violentes ; c'est ce qui arrive parfois. Mais dans beaucoup de cas, ils finissent par s'installer à demeure et par modifier autour d'eux ce qui ne peut s'accorder à leur nature. Et l'on s'habitue ainsi à la peinture impressionniste, aux robes courtes, à un régime politique. Que d'ailleurs la répétition ne soit pas toujours au service du meilleur, on a bien quelques occasions de s'en apercevoir.

§ 9. LES PRODUITS DE L'ABSTRACTION ET LEURS DIVERS GROUPEMENTS.

Autant que j'en puis juger, la vie mentale, consciente et inconsciente est l'activité d'un faisceau d'abstractions, d'un système pas très bien coordonné de forces abstraites qui tendent à passer à un état plus concret en s'incarnant dans des actes, des perceptions, en formant même des groupes nouveaux et coordonnés d'abstractions. Ces forces systématisées sont en concurrence et ne peuvent réussir heureusement toutes à la fois. L'immense majorité reste à chaque instant très peu ou pas du tout satisfaite. Les forces qui ne peuvent aboutir n'en existent pas moins. Leur actualité est abstraite et leurs virtualités persistent, jusqu'au moment où la coordination générale de l'ensemble leur permettra, à leur tour, de s'incarner dans quelque actualité plus concrète. Jusque-là elles sont des facultés, des puissances. Elles se font sentir, cependant, plus ou moins directement et ce sont elles qui constituent une grande partie de nos états de conscience, et des pouvoirs inconscients qui ne laissent pas d'influencer la vie de l'esprit et d'y prendre part.

Ces forces abstraites se groupent diversement, et nous les connaissons sous des noms différents. Il ne saurait être question d'en passer en revue

toutes les catégories, très compliquées et qui ne se séparent pas très nettement les unes des autres, comme il arrive souvent aux faits psychiques. Bornons-nous à en examiner quelques-unes, en commençant par les plus synthétiques.

L'esprit même, la personnalité, le moi se présente d'abord. Peut-être pensera-t-on que le moi est un être essentiellement concret. Et en effet il a le caractère concret que peut avoir un faisceau d'abstractions unique (encore que par rapport à l'ensemble social le moi individuel puisse être légitimement tenu pour une abstraction). En ce sens d'ailleurs, toute idée abstraite quelle qu'elle soit, considérée en elle-même, comme ne se confondant avec aucune autre et étant un système d'éléments est aussi un fait concret. Si nous considérons la personnalité en elle-même, nous reconnaissons vite qu'elle est faite de plus de puissances que de réalisations, et par conséquent de plus d'abstractions que de faits concrets. Sans doute, à chaque moment le moi se réalise et fait passer à l'acte quelques-unes de ses puissances. Il perçoit, il agit. Mais qu'est-ce que sa perception relativement à toutes les possibilités de perception qui sont en lui, qu'est-ce que son acte par rapport à toutes les puissances d'agir qu'il contient ? En fait, le moi dont nous avons conscience à chaque instant est bien en général un moi qui perçoit et qui agit, mais c'est surtout un réservoir de puissances et de désirs. Mon moi actuel, celui dont j'ai la perception, c'est bien le moi qui pense, qui écrit, qui voit son papier et son porte-plume, mais c'est aussi, et c'est surtout le moi qui peut penser, sentir, agir en mille et mille manières différentes dont j'ai la représentation abstraite, abrégée, synthétique. Et celui-ci est si bien le vrai moi, et son actualité est si peu de chose relativement à ses virtualités que, si je passe d'un mode d'activité à un autre très diffé-

rent, j'aurai bien l'impression d'être toujours le même moi. Je travaille, je lis, je mange, je marche, je souffre, je rêve, j'ai du plaisir, le moi reste toujours, non pas absolument, nous l'avons vu, mais à très peu près le même, surtout si nous ne considérons pas une trop longue période de la vie. C'est qu'il réside non point dans l'activité du moment, mais surtout dans l'immense faisceau des virtualités abstraites. Encore celles que nous sentons, dont nous avons vaguement conscience ne définissent-elles pas le moi tout entier. Il faut faire état également de celles qui sont en nous, qui sont nous et que nous ignorons, qui ne sont pas, pour le moment, présentes à notre perception intérieure, ou dont nous n'avons peut-être jamais eu connaissance.

L'esprit n'est pas un faisceau de tendances isolées, séparées les unes des autres, semblables à cette forme sociale qui fut un idéal dangereux et qui ne laisse en face que l'État d'une part et les citoyens de l'autre. L'esprit comprend des confédérations distinctes et parfois relativement autonomes, ayant, en tout cas, leur influence propre, des groupements serrés, plus ou moins capables d'agir par eux-mêmes, sous le contrôle diversement efficace d'un système supérieur : tendance plus synthétique ou personnalité. Celui-ci ne fait normalement sentir son intervention que dans le cas où le groupe secondaire demeure impuissant, ou met l'individu en danger. Nous retrouvons ici à des degrés divers ce que j'ai appelé jadis l'activité relativement indépendante des éléments psychiques, lesquels sont bien moins des individus strictement délimités que des groupes déjà plus ou moins complexes, de composition et de complexité variables. On peut les considérer d'ailleurs comme des « individus » en tant que leur activité présente les caractères de l'unité, de l'harmonie et de l'indépendance relative.

L'individu, bien plus nettement désigné dans la vie sociale est loin d'y être absolu et des difficultés peuvent surgir. L'homme est-il vraiment l'élément social ? C'est de quoi l'on discute, et certains sont disposés à trouver la cellule sociale non point dans l'individu humain, mais dans la famille. Si l'homme est un élément social, il n'est pas le seul. Un syndicat, un groupe religieux, un corps constitué ont une existence propre qu'on ne peut décomposer en existences individuelles, qui est, non la somme mais la synthèse des activités de ces membres ; ils peuvent devenir une sorte d' « individu ». Il faut admettre que l'élément social n'est pas toujours ni partout le même, qu'il varie avec le moment, selon la nature et la constitution des sociétés.

Revenons à l'esprit humain. Quelques grandes confédérations s'y distinguent. Ce sont les instincts primordiaux, les grands sentiments nécessaires à la vie de l'individu et de l'espèce, qui donnent à la conduite ses conditions générales, qui conduisent les sentiments subordonnés, les croyances, les opinions. Ce sont des tendances très synthétiques, dominantes, quelque chose comme les ministères de l'esprit. Il faut compter sans doute parmi elles les tendances qui se rapportent à nos fonctions organiques en tant qu'elles relèvent de la psychologie. Je n'examine pas ici si toute activité organique ne relève pas de la psychologie et si l'âme est autre chose que l'activité du corps, ce qui paraît assez invraisemblable. Il est sûr, en tout cas, que le besoin vital de manger, le désir physiologique et social du logement et du vêtement dirigent pour une très grande part l'activité psychologique d'un grand nombre d'hommes.

Ces grandes tendances directrices varient beaucoup d'une personne à l'autre. Assurément, celles qui sont nécessaires à la vie se retrouvent chez

tous les vivants mais elles ne prennent pas chez tous la même importance et une influence pareille. Le besoin de nourriture intervenait peu dans la vie psychologique de Spinoza, mais le désir de comprendre, de savoir, de penser qui l'animait se fait peu exigeant en beaucoup d'esprits. Il en est chez qui une vocation industrielle, l'amour du sport, la tendance sexuelle acquièrent, au moins pendant toute une période de la vie, une prépondérance marquée et se subordonnent le reste de l'esprit.

Il faut dire de toutes ces grandes tendances directrices, quelles qu'elles soient, ce que nous disions de la personnalité. Elles sont essentiellement abstraites et générales, et, si nous y prenons garde, nous les sentons comme telles. Elles se satisfont quand elles peuvent et passent de la virtualité à l'actualité, et c'est par là que s'affirme la puissance de l'abstraction, mais elles pré-existent en général à leur satisfaction, et généralement aussi elles lui survivent. Elles sont une possibilité permanente d'actes, de perceptions, de sentiments et d'émotions diverses, mais d'une classe déterminée, — comme un réservoir d'eau à qui l'on emprunte de temps en temps pour des buts variés le liquide dont on a besoin. Et les faits par lesquels elles émeuvent le sens intime sont encore des impulsions abstraites et générales, des commencements de progrès vers le concret, mais bien imparfaits encore quoique vifs et même violents, et parfois d'autant plus vifs qu'ils sont imparfaits. Une faim pressante se contentera plus facilement d'une nourriture quelconque qu'un appétit à peine senti. Même remarque en ce qui concerne l'appétit sexuel, le désir de se promener, le besoin de musique, de littérature, de conversation, etc. C'est que, si la tendance est plus urgente en ce cas, elle est aussi plus simple, ne se complique pas de désirs secondaires qui, en

la spécialisant, risqueraient d'en gêner ou d'en empêcher le contentement.

Il faut considérer aussi parmi les groupements de systèmes d'éléments ce que l'on peut appeler les sens psychiques. J'entends par là ces habitudes, ces goûts formés par la répétition d'événements semblables quoique différant toujours l'un de l'autre par quelques détails et la combinaison des éléments retenus avec les systèmes préhenseurs qui les ont arrêtés, et dont il est quelquefois difficile de préciser la nature. Elle ne se révèle guère, en bien des cas, que par le choix qu'elle fait et les combinaisons qui en résultent, et l'on y peut parfois distinguer aussi une influence héréditaire ou l'activité d'une tendance déjà remarquée. Il se forme ainsi peu à peu une tendance nouvelle et un peu spécialisée. Cette tendance est abstraite et générale comme toutes les habitudes, et dès que l'occasion s'en présentera elle passera de l'abstrait au relativement concret et de la puissance à l'acte. Elle est durable et, formée peu à peu par ses manifestations, quoique prédéterminée en partie par les états antérieurs de l'esprit, elle agit en général dans un sens qui ne varie guère. Ainsi s'établissent des goûts, des principes, des habitudes intellectuelles et affectives, qui se traduisent continuellement en plaisirs ou en déplaisirs, en éloges ou en blâmes, en assentiments ou en désapprobations.

Prenons, par exemple, le goût littéraire, prenons-le chez un critique comme Sainte-Beuve ou chez un amateur sensible. Il s'est précisé, affiné compliqué par des lectures et par le réarrangement, l'analyse et la synthèse des éléments retenus. La lecture des critiques, les cours, les conversations, l'expérience de la vie sous ses formes multiples contribuent à lui donner sa forme ou ses formes durables, — car il peut se dédoubler mieux qu'une personnalité, — à l'agrandir et à le

restreindre, — car on apprend à aimer certaines œuvres, on apprend à ne plus en aimer d'autres. L'imitation, le désir d'être « à la page » ou au contraire le sens de la tradition interviennent aussi, et bien d'autres systèmes préhenseurs que j'oublie ou que je néglige.

La tendance se différencie aussi. Quand un illettré a dit d'un livre qu'il était « joli », il est à peu près au bout de son rouleau. Un lettré peut s'amuser à lire un roman médiocre, il ne l'estimera pas. J'en ai connu qui se complaisaient à Ponson du Terrail. Brunetière, en des confidences moins compromettantes, affirmait que ses goûts ne concordaient pas toujours avec ses jugements. Et cela surprenait la personne qui aimait *Rocambole*, mais cependant ne l'aurait pas introduit dans la littérature.

Ce qui est vrai du goût littéraire l'est aussi, en tant qu'il s'agit de psychologie générale, du goût artistique et aussi d'instincts intellectuels un peu différents, de nos croyances religieuses, de nos opinions politiques. Ce sont aussi des systèmes préhenseurs plus ou moins actifs, un peu paresseux chez ceux-ci et, chez d'autres, plus sensibles, des systèmes abstraits toujours prêts à accueillir ou à repousser, à admettre ou à nier, à louer ou à blâmer. Ils tendent parfois à se développer, à s'enrichir mais souvent ils s'ankylosent et s'obstinent dans la même attitude, se bornant à passer de l'abstrait au concret toujours de la même manière quand l'occasion leur en est donnée. Parfois ils sont assez mal harmonisés, composés de systèmes discordants mais qui chez eux trouvent moyen de rester unis et qu'ils ne se soucient point d'examiner de près, qu'ils laissent s'associer à des tendances contradictoires. Telle personne se dit bonne catholique qui refuse de croire à l'enfer. En d'autres cas, l'esprit insistera pour faire écarter d'un sys-

tème préhenseur qui l'accepterait un élément qui en contrarie un autre. Il n'admettra pas que le goût littéraire approuve un ouvrage où ses principes moraux sont malmenés. Parfois l'esprit saura faire à chacun sa part, mais ici encore il faut prendre garde de ne pas renverser les valeurs. Néron a revêtu une réputation au moins équivoque pour avoir accordé au sens esthétique ce que la morale commune interdisait de lui soumettre.

Citons encore le sens logique qui fait apprécier instinctivement, avant une analyse régulière, la valeur d'un raisonnement, d'une affirmation, la consistance d'une pensée, la rectitude d'une conclusion. C'est un sens assez abstrait, où se retrouve sous une forme assez pure, la perception de la synthèse psychologique, la convenue logique étant une espèce particulière de cette synthèse. Je n'ai pas besoin de dire qu'il varie extrêmement de force, d'exigence, de rectitude, de délicatesse, de précision selon les différents esprits. Des esprits distingués, supérieurs même à certains égards ne l'ont pas très développé, et le cas ne paraît pas rare chez les grands imaginatifs qui peuvent pourtant faire preuve d'une remarquable force de pensée et d'un sens pratique assez sûr. Comparez en cela, par exemple, Stuart Mill, Renouvier, Lachelier, Fouillée — qui certes ne sont pas impeccables — à Châteaubriand ou à Victor Hugo.

Des demi-instincts comme le « sens médical » ou « l'esprit scientifique » paraissent être des formes spécialisées du sens logique. Il en est d'autres. Un avocat parle de « bon sens juridique » et un général de son « flair d'artilleur ». Tous les demi-instincts professionnels rentreraient dans la même catégorie, ceux aussi qui correspondent à une situation définie, comme la paternité, la parenté, la nationalité.

Ils se forment tous de la même manière. De longues séries d'états d'esprit complexes, de toutes les expériences de la vie, se détachent et se conservent certains éléments qui, recueillis par les tendances existant et déjà formées de la même manière au cours de la vie de l'individu et de la race, vont créer à leur tour des tendances nouvelles.

Le « sens moral » n'offre pas de difficultés particulières. Il est aux sens professionnels et à ceux qui s'y rattachent (sens de la famille, de la patrie, etc.), ce qu'est le sens logique aux différents sens psychologiques orientés vers la théorie, une forme plus générale, un système préhenseur plus abstrait¹, qui peut s'appliquer à tous les autres, recevoir ou rejeter ce qui les concerne — comme le sens logique peut rejeter une affirmation juridique ou scientifique. Il considère non pas telle ou telle sorte d'activité pratique, mais l'activité en général, l'activité de l'homme non pas en tant qu'horloger, chirurgien ou savant, mais en tant qu'homme, et capable en tant qu'horloger, chirurgien ou savant de réaliser ou de ne pas réaliser le mode général d'activité qui doit être celui de l'homme, et aussi de l'homme de telle race, de telle civilisation et de tel peuple.

Le « sens commun » est plus général, plus vague aussi. Il s'applique à la théorie et à la pratique. On manque de sens commun si l'on croit qu'un fleuve remonte vers sa source. On en manque aussi si l'on prétend se servir d'une fourchette pour manger sa soupe. Le sens commun est une sorte de systématisation peu serrée, et que chacun interprète un peu

1. En principe. Car des déformations particulières créent parfois un sens moral beaucoup trop spécialisé et qui ne mérite plus ce nom. Par exemple on s'aperçoit parfois que certaines personnes font, au moins accidentellement, tenir toute la « morale » dans la question du rapport des sexes.

à sa guise, de collection d'habitudes intellectuelles et pratiques, d'enseignements apportés aux hommes par l'expérience des siècles révolus et plus ou moins heureusement utilisés, une sorte de forme générale de pensée et d'action dont chacun prend sa part. La pression sociale tend à l'imposer; aucun homme ne la réalise complètement.

De la personnalité, des grands systèmes de tendances directeurs, des demi-instincts, des « sens psychiques » nous pourrions descendre aux tendances, aux opinions, aux idées. Tous ces faits sont aussi des habitudes abstraites qui dirigent pour une part variable la vie humaine, de même des traits de caractère comme la jalousie, la gourmandise, le désir de la gloire qui ne sont que des tendances relativement dominantes dans un esprit. Je n'ai ici ni à les énumérer, ni à les classer. J'indique seulement que tous ces faits se ramènent aussi à des habitudes abstraites, à des systèmes préhenseurs incomplets et plus ou moins compliqués qui vont passer de la virtualité à l'actualité quand les conditions de ce passage seront réalisées. Et il n'y a aucune différence à faire de notre point de vue entre des habitudes intellectuelles et des habitudes morales, affectives ou pratiques. Les caractères essentiels de l'idée abstraite se retrouvent en tout cela. Une idée abstraite est abstraite et elle est en même temps générale parce qu'elle considère et synthétise certains caractères isolés des faits concrets où ils étaient engagés, et qu'elle représente ainsi tous les concrets qui présentent ces caractères. Mais une tendance représente aussi et prépare de la même façon une grande quantité d'actes qui ont tous certains caractères généraux et répondent à certaines conditions. Tous les faits psychologiques étant en somme des tendances, ce n'est qu'au moment où les tendances, les ha-

bitudes, les opinions passent de la virtualité à l'actualité, pendant la perception ou l'acte, qu'ils passent à l'état concret. Encore gardent-ils toujours virtuellement leur nature et leur puissance d'abstractions.

Peut-être sera-t-il intéressant de préciser par un exemple particulier le procédé par lequel se forme une tendance, un « sens ». Puisque ce qu'on peut appeler le sens de la versification française intervient dans le fait qui a servi de base à ce travail, adressons-nous à lui. Il y faut d'abord certaines dispositions naturelles, difficiles à définir dans leur nature propre mais que leurs effets nous font assez connaître. Leur absence se révèle aisément aussi. Ceux qui ne les possèdent pas ont beau lire des vers, ils n'arrivent pas à saisir le rythme poétique et ne reconnaîtront pas, à l'audition un vers faux. Ce sens de la versification peut être une modalité particulière d'un sens plus général du rythme et de la mesure. Mais il n'en est pas toujours ainsi. Tel littérateur célèbre et dont la prose est remarquablement rythmée, resta toujours incapable, assure-t-on, de mettre un alexandrin sur ses pieds. La forme la plus abstraite de la tendance, et nous en avons déjà vu des exemples, ne se dégage pas toujours des formes plus concrètes ou ne sait pas s'allier à tous les groupes mentaux où elle pourrait, semble-t-il, trouver sa place.

Ces dispositions innées se développent, elles profitent des diverses expériences offertes. Tout jeune, on lit des vers, il en reste dans l'esprit quelques bribes, ou même des pièces entières, mais aussi une représentation du rythme que de nouvelles lectures, des auditions dégageront peu à peu. On trouve aussi dans les livres, les leçons, les causeries, des renseignements sur les différentes coupes usitées, et c'est quelque chose comme une expérience concentrée, où des carac-

tères essentiels sont isolés déjà, qui s'offre ainsi. Les différentes formes de strophes, les différents vers et leurs combinaisons, les conditions des poèmes à forme fixe arrivent à l'esprit, s'y attachent et enrichissent l'ensemble coordonné des systèmes préhenseurs qui se sont formés. Ceux-ci se maintiennent plus ou moins, disparaissent momentanément, reviennent quand leurs éléments permanents les rappellent. Puis la forme abstraite du rythme fixée dans l'esprit tend à se garnir d'éléments nouveaux, par d'autres lectures, par exemple, ou, si l'imagination est active, si les décompositions mentales continues mettent à sa portée des images, des idées, des mots, de manière à créer de nouveaux poèmes, à inventer aussi peut-être des rythmes inusités qui, offerts à l'expérience d'autrui, vont enrichir, transformer, déformer peut-être plus ou moins chez quelques-uns, ce sens de la versification¹.

Les perceptions, les idées, les sens (dans l'acception ordinaire du mot), l'intelligence, les tendances ont autant que nous en pouvons juger, une base, un ensemble de conditions anatomo-

1. Un tout petit fait, un souvenir de mes années de lycée. En seconde, un de mes condisciples avait traduit en vers français un texte d'Ovide proposé comme version. Son premier vers était boiteux. A l'hémistiche une syllabe muette se substituait à la syllabe accentuée tenue alors pour nécessaire. Le professeur fit remarquer la faute et l'expliqua. L'élève répondit qu'en effet le vers lui avait fait une mauvaise impression, mais qu'il n'avait pu comprendre en quoi il était défectueux. Le sens de la versification était supérieur en lui à la connaissance théorique, mais ne l'avait pourtant pas remplacée avec efficacité. L'expérience avait bien formé le sens du rythme, mais il ne s'était pas fixé sous forme abstraite et formulé en mots. Ce petit fait nous renseigne un peu sur la façon dont un « sens » se forme d'affluents différents, sur l'aide que la formule verbale apporte à l'idée, sans lui être toujours nécessaire, car la règle aurait pu être sentie et connue sans être formulée en mots. Peut-être aussi est-il assez significatif de la mentalité de l'élève, excellent élève, bien doué pour les lettres et plus encore pour les sciences.

physiologiques. Nous sommes conduits à admettre que ces organes sont eux aussi, comme les possibilités psychiques qu'ils conditionnent, des faisceaux d'abstractions qui en fonctionnant s'incarnent partiellement dans le concret.

Sera-t-on surpris d'entendre parler d'abstractions à propos de réalités aussi concrètes, tangibles, visibles que nos divers organes? Mais rappelons encore que nos idées les plus abstraites ont dans les centres nerveux une sorte de support concret. (Ou, plus exactement, qu'elles sont, en même temps que des idées abstraites, des possibilités de perceptions visuelles, tactiles, olfactives pour celui qui pourrait les observer du dehors, sans l'aide du sens intime et par des organes sensoriels — mais laissons ici de côté la question des rapports de la matière et de l'esprit). En tout cas une idée abstraite et générale, en tant qu'elle est bien ce qu'elle est et non autre chose, née à une certaine heure, employée tel jour et dans telle circonstance, est aussi en soi une existence particulière et en quelque sorte concrète. Elle est abstraite et générale par les possibilités qu'elle ouvre. Un exemple emprunté à la vie sociale éclaircira peut-être ceci. Un souverain, un premier ministre est un individu particulier, concret, qu'on ne doit confondre avec aucun autre. Mais il a aussi une valeur abstraite, générale, collective en tant que chef et directeur de peuple. Il est la possibilité d'une infinité d'actes et de paroles qui ne l'engagent pas lui seulement, mais qui ont une portée générale et peuvent compromettre son peuple. Et l'on exagère quand on dit d'un homme, comme Gambetta de Claude Bernard, qu'il n'est pas un physiologiste, mais la physiologie. Cependant un physiologiste a une valeur générale abstraite en tant qu'il est une possibilité permanente d'expériences et de théories, qui réaliserait tour à tour et ferait passer

à l'état actuel quelques-unes de ses virtualités. Il est une sorte d'habitude sociale de recherches d'un certain ordre, de recherches assez variées que la même personnalité incarnera successivement.

Mais ce que nous voyons ce n'est pas le physiologiste, c'est l'homme. Le physiologiste se reconnaît à ses œuvres. Et pareillement l'habitude incarnée dans les organes cérébraux, médullaires, dans l'œil ou dans l'oreille, ne se voit ni ne se touche, ce qui peut se voir et se toucher, ce n'est pas la possibilité de tant de phénomènes, c'est la pulpe molle, grisâtre ou blanchâtre, c'est le globe de l'œil, ou l'appareil auditif. Mais les puissances du faisceau d'abstractions incarnées dans cette substance ne se révèlent que par leur activité. Il ne paraît pas du tout exagéré d'affirmer que l'œil est un ensemble d'habitudes abstraites, l'incarnation d'une des conditions de la vision. Et que c'est la vision même, et, avant la vision, l'influence de la lumière sur l'organisme qui ont créé peu à peu, ou peut-être parfois avec quelques transformations plus brusques, notre vision et ses organes.

§ 10. ABSTRACTIONS VIVANTES ET ABSTRACTIONS MORTES.

Les abstractions actives ne nous sont pas seulement fournies par la suite indéfinie de nos expériences et des combinaisons de nos systèmes préhenseurs avec les éléments que la dissociation des états d'âme successifs leur fournit. Elles s'introduisent aussi en nous grâce à la condensation et à la communication de l'expérience d'autrui. Des abstractions que nous n'avons pas vécues s'insinuent en nous, préparées, formulées, agencées par autrui. C'est un des offices de l'éducation, par exemple, de faire passer en

nous une masse de propositions, d'idées, d'habitudes abstraites et générales qu'aucun homme n'aurait ni le temps ni la force de dégager de sa propre expérience. Les systèmes préhenseurs se transmettent ainsi d'une personne à l'autre, ou d'un corps enseignant à une foule d'élèves. Bien entendu, ce n'est pas seulement par l'éducation au sens spécial du mot que nous recevons ainsi des habitudes, plus ou moins interprétées et modifiées par nous, c'est par tous les rapports sociaux.

Les avantages du procédé sautent aux yeux. Chacun de nous peut ainsi profiter d'une expérience comme infinie et des pensées d'innombrables individus, de l'habileté pratique ou du génie scientifique, industriel, artistique, philosophique de l'humanité. Aucun de nous n'a appris par ses propres ressources à faire une multiplication, encore moins à extraire une racine cubique, et il a fallu un Pascal pour retrouver quelques propositions de géométrie. Partout, dans tous les ordres de connaissances et de pratiques l'expérience des autres vient se substituer à la nôtre, et il en est de même dans l'ordre des sentiments. Il est très probablement exact que « bien des gens n'auraient jamais été amoureux s'ils n'avaient pas entendu parler de l'amour ». Toutes nos passions, tous nos désirs, tous nos goûts doivent quelque chose à l'influence d'autrui, tous ont besoin d'éducation.

Par malheur, les divers systèmes préhenseurs que l'on fait travailler ainsi, en leur fournissant pour les développer une pâtée bien savamment préparée parfois, ces systèmes préhenseurs ne sont pas toujours au niveau de leur tâche.

C'est ici que nous trouvons l'explication de la réputation fâcheuse qui a rabaisé l'abstraction. L'abstraction est la condition de toute force psychique ; un fait mental est essentiellement

une abstraction qui passe à un état plus concret. Et pourtant l'abstraction a pu passer pour une sorte d'ombre sans vie, et sans force, on peut dire presque sans réalité.

La faute en est précisément à cette éducation bienfaisante, nécessaire, et dangereuse que nous recevons de nos parents et de nos maîtres, mais aussi de nos amis, de nos lectures. Elle tend à faire passer en nous le résultat du travail de l'humanité, les croyances, les connaissances, les sentiments, les pratiques, toutes ces habitudes abstraites que peu à peu le labeur, le génie, la médiocrité, l'habileté, la sottise, ont accumulées. Que ces abstractions, d'ailleurs, soient bienfaisantes, et elles le sont souvent, ou malfaisantes, ce qui arrive, ce n'est pas ce qui nous importe ici. Il s'agit seulement de leur nature d'abstractions et de l'impuissance où elles s'endorment parfois. Des pessimistes un peu excessifs ont avancé que l'homme ne sait pas profiter de l'expérience d'autrui, et des fables mettent les enfants en garde contre cette négligence ou la mauvaise volonté qui s'y substitue ou qui la produit. Le sort des abstractions est très différent en fait selon le terrain où elles tombent. Elles s'implantent, vivaces et fécondes sur celui-ci, sur celui-là elles s'étiolent, se dessèchent ou disparaissent.

C'est le langage qui sert communément aux abstractions, et Esope avait bien quelque raison de dire que la langue est à la fois la meilleure et la pire des choses. Sans doute, d'autres procédés s'emploient, la démonstration pratique, l'expérience préparée ou simplement utilisée, brièvement commentée au besoin, mais simplement pour en faire bien apparaître le sens. « Les exemples vivants sont d'un autre pouvoir, disait le comte de Gormas, un prince, dans un livre, apprend mal son devoir. » Rousseau l'aurait approuvé, et la

méthode est assez communément vantée. Son principal défaut est d'être souvent inapplicable.

Le langage reste nécessaire pour la transmission des abstractions et des généralités. Mais il faut cependant bien distinguer l'abstraction vivante de la formule verbale avec laquelle même des amis de l'idée abstraite l'ont trop confondue, un peu comme l'on confondrait un athlète et son vêtement. C'est s'abandonner à une fâcheuse erreur que de dire : par-delà nos mots généraux nous n'avons pas d'idées générales, ou donner une expression trop équivoque de la réalité. Ce n'est au contraire que par-delà nos mots généraux que nous avons vraiment des idées générales. Taine a bien mieux servi la vérité quand il a rapproché l'idée abstraite de la tendance, mais il ne me semble pas l'avoir complètement reconnue.

L'idée générale est tout autre chose qu'une phrase, exactement comme un homme est tout autre chose que son nom. L'idée abstraite, et, pour généraliser, la tendance abstraite, l'abstraction en général est un système d'éléments empruntés, directement ou indirectement à l'expérience, qui prépare, qui permet, qui détermine d'innombrables idées, plus concrètes, d'innombrables images et d'innombrables actes. Elle dirige, elle organise constamment la vie mentale. Toute cette vie, toutes nos perceptions, nos idées, nos sentiments, nos actes ne sont que des incarnations des tendances générales, des habitudes abstraites qui sont le fond permanent de notre personnalité.

La formule verbale est bien différente. Elle ne suppose pas l'idée, vivante et agissante, adhérant à l'esprit, faisant bloc avec diverses tendances. Elle peut rester à l'état de simple formule, sans idée qui l'accompagne et qui l'anime, elle peut évoquer seulement une vague représentation, tout juste suffisante pour que celui en qui la

formule l'évoque s' imagine qu'il a compris. Mais il serait incapable de tirer parti de la formule, même de la commenter un peu. C'est en somme un simple ensemble de mots, accepté et conservé comme tel, ou peu s'en faut, bon tout au plus à fournir une réponse à quelque question scolaire, quelque chose comme un rouage lisse qui n'engrène avec rien dans le mécanisme de l'esprit. C'est le triomphe du psittacisme, qui n'est pas toujours sans utilité, ne fût-ce que pour engranger dans l'esprit des matériaux dont il se servira plus tard, mais qui demeure parfois impuissant devant la moindre nécessité de réflexion.

J'ai mentionné ailleurs, je crois, ce petit fait : un enfant récite : « Dieu a créé le ciel et la terre en six jours ». On l'interrompt : « Qui a créé le ciel et la terre ? » Et l'enfant, un peu surpris : « Je ne le sais pas, moi. » On touche ici à la limite extrême du psittacisme et l'enfant qui répondait ainsi était sérieux et d'intelligence moyenne. La formule, en des cas pareils, ne correspond à aucune idée nette, ne peut s'appliquer à rien, ne signifie rien. Elle n'est pas du tout un système incomplet, ouvert, prêt à s'assimiler des éléments nouveaux, à se combiner avec d'autres idées, des désirs, des tendances, à diriger l'activité. Elle n'existe guère, au contraire, que comme un tout concret, un système clos, existant pour soi, paresseux, sans affinités à satisfaire, ne pouvant guère s'associer qu'à un ensemble de faits bien définis et toujours les mêmes, ceux qui constituent la récitation toujours identique à elle-même.

De même un enfant peut apprendre des règles de grammaire et rester incapable de les appliquer. Il se peut qu'il n'ait aucune idée, ne garde que les mots. Il se peut aussi que l'idée naisse en lui mais qu'il soit incapable de la faire entrer d'emblée dans la trame des faits, qu'elle reste

isolée dans le coin de l'esprit où on l'a déposée. Il ne sera pourtant pas impossible, en général, de la rapprocher de la vie, de l'insinuer dans les faits. C'est à cela que servent les exemples. Par eux, l'idée naissante commence à devenir une véritable abstraction, par eux elle se dégage d'un tout plus concret, et elle tendra à le reconstituer ou à former d'autres tous analogues. Un esprit bien doué doit remarquer spontanément que, la règle abstraite imprimée dans sa grammaire, il l'entend constamment appliquer, il l'applique lui-même, et par là encore l'idée prend son vrai caractère d'abstraction active. Peut-être même l'avait-il déjà formulée en mots. L'abstraction s'est créée, elle est entrée dans la vie, elle est prête à diriger la part de vie qui la concerne. Mais au cas où l'expérience n'aurait pas encore fourni des cas d'application de la règle, ce qui est assez fréquent quand on étudie une langue morte ou une langue étrangère, au cas aussi où l'enfant ne saurait pas retrouver la règle dans la vie et l'en extraire, quelques exemples expliqués, quelques applications commentées de la règle peuvent fournir artificiellement les expériences nécessaires et préparer la formation et le fonctionnement de l'abstraction vraie. La formule introduite dans l'esprit a pu créer d'abord une fausse abstraction, sans vie, sans pouvoir, mais qui, rapprochée de l'expérience, retrouvée dans les faits concrets et extraite d'eux, est devenue une vraie abstraction vivante et active, un système préhenseur prêt à se compléter par l'adjonction de nouveaux éléments.

Ce procédé pour vivifier l'idée et utiliser la formule verbale, ne convient pas aux seuls enfants. Souvent aussi des hommes faits, même des hommes d'esprit supérieur, pour faire vivre l'idée abstraite, ont besoin de faire usage de quelques faits concrets dont ils la dégagent, desquels ils

rapprochent la formule pour l'y insérer et l'en retirer. Ils essayent l'idée un peu comme on essaye une paire de gants, pour voir s'ils ont bien les dimensions voulues et les assouplir, les habituer à leur rôle. Ainsi l'expérience artificielle peut suppléer parfois avec avantage l'expérience ordinaire et courante. Elle est mieux combinée, mieux ordonnée ; c'est une sorte de condensation de l'expérience commune.

On n'a pas toujours besoin de l'une ni de l'autre. Le jeu des tendances, si divers, si varié, si compliqué, les dissociations qu'il amène, les associations nouvelles qu'il exige, ont séparé, trituré les éléments des idées et des tendances, les ont préparés à s'engager en de nouveaux systèmes variés, les ont habitués à ne tenir en particulier et de manière permanente à aucune tendance. Alors la formule verbale peut leur être une cause suffisante d'union efficace. C'est un cas très commun, malgré de nombreuses exceptions, si commun qu'on ne le remarque guère et que sa fréquence a contribué à faire confondre l'abstraction avec la formule qui la représente, qui la suscite mais qui n'est pas elle. Ainsi se forment continuellement en nous de nouvelles abstractions qui ne sont pas directement extraites de l'expérience, mais qui résultent du groupement nouveau d'éléments empruntés à des expériences antérieures. Et ces nouvelles abstractions, pour être sans doute rarement aussi vivaces et fécondes que les abstractions directement empruntées à l'expérience, arrivent pourtant à s'en rapprocher beaucoup en un assez grand nombre de cas. L'effet varie d'une personne à l'autre et, pour une même personne, d'un groupe d'idées à un autre groupe. Tel est assez ouvert aux nouvelles idées sur certains points où ses dispositions naturelles et ses habitudes ont préparé des éléments assez libres, capables de former de nou-

veaux systèmes abstraits qui, en d'autres sujets, se montre incapable de joindre à la formule verbale qu'on lui soumet une idée vraiment vivante.

En fait, nous nous faisons continuellement par nos conversations et nos lectures de nouvelles idées, plus ou moins viables. Toutes les réussites sont possibles depuis l'abstraction féconde et semblable à l'abstraction tirée heureusement de l'expérience, jusqu'à la simple formule verbale sans puissance et sans vie.

On a bien souvent l'occasion de constater les différents effets de la formule verbale et la diversité de nature des idées qu'elle suscite, dans la conversation, dans la discussion. Souvent la pensée n'est pas comprise et la formule éveille une idée très différente de celle qu'on voulait communiquer. Parfois même, s'il peut accepter l'idée à peu près exactement, un interlocuteur insuffisamment préparé la manie mal, n'en comprend pas la portée, n'en saisit pas les ramifications et les conséquences. Bien entendu, chacun est toujours insuffisamment préparé sur un certain nombre de points, quand il s'agit de comprendre les idées des autres, et souvent aussi les siennes propres. Les discussions philosophiques sont bien intéressantes à cet égard, mais toutes les discussions et même toutes les conversations permettent de remarquer la trahison des formules verbales, qui se prêtent à des partis successifs bien différents ou même opposés. Le sens des formules abstraites varie d'un esprit à un autre beaucoup plus qu'il ne faudrait, et si le même sens est accepté par eux, chacun prend l'idée par un ensemble différent de ses virtualités et l'usage qu'en font les deux interlocuteurs n'est pas le même. Souvent les discussions n'apportent pas plus de résultats que ne feraient les efforts de deux duellistes situés dans des plans différents.

Les idées dont se sert la philosophie sont, à cause de leur extrême abstraction, capables de s'associer à des éléments infiniment variés, et un philosophe croit aisément que ceux qu'il a pris l'habitude de lui attacher font corps avec elle.

La fécondité de l'abstraction vraie n'est ni de même valeur ni de même nature chez tous les esprits. Il en est pour qui la fonction essentielle de l'abstraction semble être — en dehors des tendances et des habitudes de la vie courante — de se combiner à d'autres abstractions, d'autres à l'inverse à qui l'abstraction ne sert guère que s'ils peuvent l'incarner dans quelques réalisations tangibles. Les premiers sont des théoriciens et les seconds des gens pratiques, les uns et les autres des esprits incomplets en un sens et spécialisés d'une manière que justifient pleinement en certains cas les exigences de la vie sociale et la division du travail. Des combinaisons de ces deux types existent aussi, certains théoriciens ont besoin d'intégrer les lois abstraites dans des représentations concrètes. On a pu signaler ainsi deux façons différentes de traiter la physique : un groupe de savants s'occupant surtout de grouper des équations, de coordonner des formules mathématiques tandis que d'autres ne se satisfont qu'en incarnant leurs idées dans quelque image de mécanisme.

Il est parfois curieux de voir comment, chez un philosophe, un savant, l'idée abstraite, tout en restant vivante, n'a qu'une vie restreinte et, pour ainsi dire, polarisée. L'esprit reste impuissant à incarner l'idée abstraite dans tout un groupe de faits, d'idées, où pourtant elle devrait trouver place. Certaines associations restent impossibles, sans doute, au moins en certains cas, parce que certaines dissociations ne se font pas et que l'idée abstraite reste empêtrée dans une gangue d'éléments inutiles et encombrants. Certes, dans les

esprits en question, l'idée n'est pas remplacée par une formule morte, mais toute une portion de la vie mentale lui reste fermée, ou bien elle s'y montre inefficace et comme engourdie.

Prendrait-on pour exemple les savants dont les croyances religieuses n'altèrent nullement les principes scientifiques, mais en limitent l'application ? Il ne manque pas de faits aussi significatifs et qui ne provoqueraient pas les mêmes objections. Car il serait toujours possible de soutenir que les mêmes idées ne doivent pas avoir le même pouvoir dans des domaines différents et je n'ai pas à discuter ici les applications contestables qu'on pourrait faire d'un principe juste.

Mais il n'est pas rare qu'un spécialiste ne puisse ajuster ses principes à des faits qui comporteraient sans conteste leur emploi, qu'il ne sache pas, dans tout un ordre de faits, former ses opinions, ses croyances d'après les règles qu'il juge lui-même bonnes et qu'il applique dans un autre domaine où elles ne sont certainement pas mieux à leur place. Par exemple il arrive qu'un savant n'applique pas du tout dans l'examen des faits de la vie courante la méthode rigoureuse qu'il emploie dans l'étude de la science, je veux dire qu'il en admet la vérité ou la fausseté pour des motifs qui n'ont rien de scientifique. Il n'y pense même pas, il ne paraît pas supposer que la vérité puisse s'obtenir dans des cas si différents par des procédés, des habitudes, des attitudes semblables. Le procédé, l'habitude générale semble être restée trop étroitement associée en lui non pas à tels ou tels faits en particulier, mais à un certain ordre de faits recueillis dans telles conditions, ne pas s'être suffisamment dégagée du concret, n'avoir atteint qu'un degré d'abstraction insuffisant. Un esprit avisé, prudent, accueillera peut-être avec quelque naïveté, des histo-

riettes douteuses qui flatteront sa malice ou sa curiosité, qu'il n'admettrait pas dans une étude scientifique sans doute, mais qu'il tient pour exactes dans le courant de la vie. Un médecin peut aussi bien ne pas suivre les règles d'hygiène ou les prescriptions thérapeutiques qu'il serait choqué de voir mépriser par ses clients. Les idées abstraites ont beau être vivantes, elles ne peuvent pas toujours se détacher de certains groupes de phénomènes ni peut-être de la formule verbale. C'est une sorte de psittacisme très incomplet et d'espèce supérieure, qui est extrêmement fréquent sous des formes différentes et plus ou moins caractérisées, assez souvent bien reconnaissables.

L'abstraction reste puissante dans un domaine d'étendue variable selon les cas. Le médecin qui se soigne mal peut combiner pour les autres de nouveaux traitements. Un fait peut paraître assez curieux : celui du mathématicien éminent qui éprouve quelque difficulté à exécuter correctement une multiplication. Cette supériorité relative dans le maniement d'éléments abstraits qui lui sont familiers est assez singulière. Cependant le cas est moins simple, moins pur, et n'est pas en somme très surprenant. Le mot légendaire du prédicateur : « Faites ce que je dis, ne faites pas ce que je fais », illustre un peu crûment l'impuissance assez fréquente de l'idée et du désir en certains cas, et comment d'autres désirs et d'autres idées viennent en arrêter, en dévier, en déformer l'expansion. Il est d'observation courante que l'intérêt, l'amour, toutes les passions, risquent de fausser l'observation et le jugement, c'est-à-dire la réalisation de certaines habitudes abstraites. Mais des passions violentes n'y sont pas nécessaires et les petits soucis, les petites routines de la vie y suffisent souvent. Un philosophe n'applique pas forcément très bien en toute

circonstance les règles de logique ou de morale dont il ferait aisément une brillante exposition orale ou écrite.

On reconnaîtra sans doute ici un grand fait qui a inspiré quelques lieux communs, des dictons plus ou moins heureux et qu'on appelle, assez inexactement, l'opposition de la théorie et de la pratique. « Il y a loin de la théorie à la pratique », dit-on, ou bien : « cela est bon en théorie », ou encore : « vrai en théorie, faux en pratique ». Stuart Mill, s'il m'en souvient bien, raconte qu'il laissa un jour échapper cette dernière idée devant son père qui lui en fit ressortir l'absurdité en l'amenant à reconnaître ce que c'est qu'une théorie et quel est son rapport à la pratique. James Mill était un esprit rigoureux et paraît avoir un peu manqué de souplesse. Il avait raison et la formule qu'il réprouvait ne résiste pas à l'analyse. Mais l'idée imparfaite qu'elle traduisait (et qu'elle faussait peut-être aussi en la précisant) est inspirée par un certain nombre de faits bien réels et très fréquents. Ce qu'on y appelle « théorie » est bien une théorie, mais une théorie mal faite et qui néglige une part de la réalité, ou qui la suppose autre qu'elle n'est. Ce qui est mauvais en pratique est mauvais en théorie, mais pourrait être bon en théorie et en pratique si les circonstances étaient autres qu'elles ne sont. La théorie ne peut pas toujours tenir compte de ces circonstances, qui sont restées ignorées, mais alors on ne peut dire que la théorie elle-même soit bonne, elle est douteuse *a priori*, et, en fait, elle est fausse. Si les circonstances méconnues n'existaient pas, elle serait peut-être juste, mais la pratique ne la démentirait pas en s'y adaptant. L'assertion qu'une chose peut être vraie ou bonne en théorie, fausse ou mauvaise en pratique est elle-même une théorie qui ne tient pas compte de tout l'essentiel et qui, pour cela,

est fausse — quoiqu'elle puisse, comme d'innombrables théories fausses, avoir des résultats heureux. C'est ce qu'une théorie correcte ne peut s'empêcher de reconnaître.

Si ce qui est mauvais ou faux en théorie peut accidentellement se trouver bon en pratique, si même ce qui est juste en théorie peut conduire à des déconvenues, il faudrait analyser les faits pour retrouver la vraie loi sous les apparences. Christophe Colomb avait une théorie erronée sur la situation des Indes, son erreur a eu des résultats qu'on peut juger heureux mais ce ne sont pas les Indes qu'il a rencontrées. L'erreur a pu être utile mais n'a pas donné la vérité qu'on attendait d'elle. Deux personnes savent qu'une urne contient 999 boules noires et une blanche. L'une parie qu'une boule, qu'on va tirer au hasard, sera noire, en se fondant sur un calcul bien simple, l'autre, se fondant sur une intuition en qui il a confiance, affirme que ce sera la boule blanche. Sa prévision se réalise. Le premier avait sagement agi (sauf la question de savoir s'il n'eût pas été plus sage de ne point parier du tout), mais son échec si improbable qu'il fût, il le reconnaissait comme possible, et l'on peut dire que, s'il a été malheureux, il ne s'est point trompé. Quant à l'autre, il a profité d'une chance heureuse que la théorie permettait de prévoir, il a tort de l'admettre sans entrer dans la discussion de la « clairvoyance », de l'attribuer à son intuition, il a été extrêmement imprudent et, s'il renouvelait souvent le jeu, cela lui coûterait cher.

En aucun cas il ne paraît y avoir opposition de la théorie et de la pratique, même au sens un peu vague où on l'entend. Dire qu'il y a loin de la théorie à la pratique, c'est autre chose. C'est dire en somme qu'il ne suffit pas de connaître les conditions générales d'un fait ou même ses conditions particulières pour réaliser ce fait.

Et ceci est plutôt un truisme qu'une erreur. Il est bien évident que je puis connaître la recette pour faire un verre d'eau sucrée, si je n'ai aucune des substances qui doivent y entrer je serai bien incapable d'appliquer la théorie. Cet exemple est net, simple et grossier, on peut en imaginer d'autres tant qu'on voudra.

Mais dans tous les cas il n'y a nullement lieu d'accuser l'idée abstraite d'impuissance. Il faut se borner à reconnaître ce qui n'est pas imprévu, que sa puissance n'est ni absolue, ni infinie, elle a ses conditions d'activité, elle a aussi ses limites. Si un désir, si une idée, sont faibles languissants, inactifs, ce n'est pas parce qu'ils sont abstraits, mais parce que d'autres désirs, d'autres idées sont, pour le moment au moins, plus puissants qu'eux, parce que les circonstances leur sont défavorables, parce qu'elles se rapprochent de la formule verbale plus que de l'abstraction vraie. Il suffit parfois que les circonstances se modifient, ou bien que l'idée ou le désir s'installe dans un autre esprit pour que leur puissance et leur fécondité s'affirment.

Il ne suffit pas d'être une abstraction pour soulever le monde, mais tout ce qui agit en nous est abstrait, et s'efforce vers le concret, vers le système plus riche. C'est là ce que montre toute la vie mentale. Nos facultés, nos habitudes, nos désirs ne peuvent être que des abstractions tout à fait semblables, du point de vue de la psychologie générale, dans leur origine, leur nature et leur fonction à l'idée abstraite. J'entends à l'idée abstraite vraie et vivante, non à la formule verbale qui peut, selon les cas, représenter vraiment l'idée et, par ses rapports avec elle, participer à sa puissance et à sa vie, ou bien rester inerte, sans liens avec aucune idée, et devenir une pauvre petite chose concrète ayant tout son sens en elle-même, n'étant que ce qu'elle est. Ainsi serait

un ambassadeur dont le souverain aurait été détrôné, la patrie démembrée et qui, à la cour étrangère où il figure, ne représenterait plus rien, que lui-même.

Ce n'est pas seulement l'idée abstraite proprement dite, c'est aussi la tendance, le sentiment qui parfois se réduit à une formule, ou plutôt est remplacé par une formule. C'est un signe de plus de l'identité foncière de ces phénomènes qu'on a trop séparés. Le langage a pour tous les mêmes avantages et de semblables défauts. Une formule abstraite peut donner l'illusion de la pensée, elle donne aussi l'illusion du dévouement, de l'affection ou du patriotisme, et il est à croire que ce dernier cas n'est pas moins fréquent que l'autre. D'autre part, l'idée peut, aussi bien que le sentiment et l'émotion exister sans le mot, vivre et agir sans la formule. Nous pouvons aimer, haïr, jouir, souffrir, sans formuler en mots nos sentiments et nos émotions. Nous pouvons aussi penser sans donner à nos idées une formule verbale. C'est même ainsi, je crois, que nous pensons la plupart du temps, et bien plus souvent, en tout cas, qu'on n'a paru le croire. Le langage a été pour la pensée, et pour les sentiments aussi, un serviteur utile qui s'est rendu indispensable, et qui est parfois arrivé à se substituer à son maître, à tenir sa place, à faire croire que son maître n'existait pas, et que c'était lui le vrai maître. Il n'est pas resté d'ailleurs sans influence sur celui-ci. Le langage a régularisé, formé, transformé et déformé la pensée et les sentiments. Il les a régularisés, banalisés et nous a permis de nous servir d'eux plus commodément, mais en leur faisant perdre quelque chose que leurs qualités natives — un peu comme le tempérament, la gamme simplifiée en musique, a permis les combinaisons de l'harmonie telle qu'elle s'est développée dans notre civilisation, mais en faussant les rapports des sons.

§ 11. CONCLUSION.

De notre point de vue, les abstractions apparaissent comme des forces déposées en nous par l'expérience et qui vont s'accumuler au cours de la vie d'une civilisation. Elles sont toujours des extraits de l'expérience, mais un grand nombre nous sont apportées toutes préparées par les formules verbales, l'exemple, les mille rencontres de la vie sociale. Certes, celles-là aussi ont à se séparer d'une grande partie de l'état mental qui nous les présente (perceptions d'un livre, des mots imprimés, des mots entendus, perceptions diverses produites en même temps, impressions, émotions, etc.). Il n'y en a pas moins une grande différence entre celles que nous extrayons nous-mêmes de la suite des événements et celles qui nous apportent l'expérience d'autrui plus ou moins heureusement condensée et formulée. D'ailleurs, celles-ci interviennent aussi dans la formation des autres, et réciproquement c'est par une abstraction et une interprétation personnelles que nous accueillons les abstractions dégagées par autrui. Nos forces mentales d'aujourd'hui, les puissances de l'esprit humain, si grand à la fois et si pauvre, admirable, ridicule et souvent odieux, toutes ces puissances sont faites des abstractions accumulées et organisées dans la suite des générations. Ce n'est pas seulement notre esprit individuel, c'est notre civilisation entière, c'est le pouvoir qui l'a faite, qui la maintient et qui la transformera peut-être indéfiniment, tant que l'humanité vivra, qui est un faisceau d'abstractions.

VII

L'abstraction et la vie sociale

§ 1. LA DISSOCIATION DANS LA VIE SOCIALE ET SES SUITES.

Recherchons brièvement, dans la vie des sociétés, les faits analogues à l'abstraction psychologique afin de mieux comprendre celle-ci. Nous y retrouverons, je crois, à une échelle différente, les mêmes procédés essentiels.

Une salle de tribunal. Des juges, en robe noire, interrogent un accusé. Des témoins déposent, un représentant du ministère public requiert l'application de la loi, un avocat assiste l'accusé, les juges prononcent la sentence. Le public écoute et, s'il peut, fait à part soi des réflexions profitables. Voilà plusieurs séries de faits, successives ou simultanées, qui composent un ensemble, ensemble qui est lui-même un fragment dans un ensemble beaucoup plus vaste de fragments analogues constituant la fonction sociale judiciaire, visant à réprimer, à prévenir une catégorie de délits jugés dangereux.

Quand le jugement est rendu, ou une petite série de jugements, les éléments sociaux qui y ont pris part se dissocient, se désagrègent. Les magistrats rentrent chez eux, ou vont où il leur plaît, l'accusé retourne en prison s'il n'est pas

acquitté, le public est rendu à ses occupations, à ses plaisirs, à ses soucis ordinaires. Le fait social est fini, les éléments sociaux n'ont plus, pour le moment, à continuer leur collaboration.

C'est une dissociation tout à fait analogue à celle des faits psychologiques et que, comme celle-ci, on pourrait détailler et fragmenter. Comme les faits psychologiques, les faits sociaux disparaissent dès qu'ils ont été ce qu'ils devaient ou ce qu'ils pouvaient être.

Mais eux non plus ne disparaissent pas tout entiers. Du jugement rendu bien des éléments subsistent. C'est d'abord le jugement qui est écrit, conservé, qui va plus tard dérouler une série de faits d'importance variable : l'exécution de la condamnation d'abord, l'effet physiologique, moral, économique produit sur le condamné et, incidemment, sur sa famille et ses amis, sa réputation altérée, la réparation peut-être d'une partie des dommages causés par lui, éventuellement le gain de notoriété que peut tirer de l'affaire un substitut ou un avocat, et d'autres conséquences dont l'énumération ne finirait pas.

D'autre part, les juges restent juges. Pour quelques moments on pourra ne pas s'en apercevoir. Ils sont hommes, et comme tels, soumis aux nécessités de la vie, avec aussi certains besoins, certains goûts de distractions mondaines, d'art, de lecture, de sport, avec encore d'autres fonctions sociales à remplir, de père ou de fils, de mari, de fidèles de telle religion. Mais ils restent magistrats et, comme tels, ils sont des possibilités permanentes de jugements ; absolument comme les éléments psychiques subsistant dans l'esprit après une dissociation sont une possibilité permanente de faits analogues à celui dont ils ont fait partie, et dont ils sont une abstraction. Le jugement rendu est une abstraction aussi, mais les juges eux-mêmes sont une

sorte d'abstraction par rapport au fait concret que je rappelais tout à l'heure, un élément isolé de cet ensemble, tendant, par destination sociale à en produire de plus ou moins semblables.

Prenons un fait d'un autre genre. Sur un point du globe des soldats de nationalités différentes sont engagés dans une bataille. Dira-t-on qu'une bataille n'est pas un fait social mais plutôt son contraire ? Ce ne serait pas tout à fait exact, il y a une certaine solidarité entre les peuples ennemis, une guerre qui les met aux prises est un fait social un peu comme une lutte entre deux passions est un fait psychologique, et il n'y a pas d'ailleurs plus de réalité sociale que de réalité psychologique et de réalité quelconque sans quelque opposition et quelque lutte. En tout cas, chaque moitié de la bataille, pour ainsi dire, en est un évidemment. Chacune des armées ennemies représente une société, un ensemble coordonné de besoins et de désirs, elle obéit à un même chef, et ses efforts tendent vers un même but. Mais une bataille, composée d'ailleurs de systèmes de faits qui se transforment sans cesse, ne se prolonge pas indéfiniment, la guerre même, dont elle est une partie n'est pas éternelle. Les faits sociaux qui la représentent subissent une dissolution analogue encore à la dissociation des états psychologiques. On sait trop qu'ils laissent des traces, glorieuses, humiliantes, navrantes. Un traité est intervenu, sorte de jugement dont les conséquences se feront indéfiniment sentir. Je passe sur les douleurs persistantes, les deuils inapaisés qui sont, dans le fait social, la réplique multipliée des souffrances que laisse parfois après elle la dissolution d'une passion sous les chocs des nécessités de la vie, et qui sont des éléments abstraits de la guerre, des restes plus ou moins durables, favorables ou hostiles, selon les cas, au retour du conflit. Ceux des soldats

qui ont été licenciés, rendus à leurs occupations civiles peuvent rester, assez longtemps encore, des éléments éventuels d'armée, des possibilités de combat. Mais ce sont surtout les organisations permanentes, les services de l'état-major, la hiérarchie des officiers, qui représentent les éléments abstraits stables, capables d'appeler de grouper, de diriger encore les éléments sociaux qui devraient prendre part à une guerre nouvelle. Ils sont une sorte d'abstraction, qui, par elle-même, réduite à ses propres forces matérielles, ne serait rien, mais qui, dans une société organisée, pourra développer ses virtualités, les former en actes, semblable en tout cela à l'idée abstraite dans l'esprit.

Ces puissances abstraites existaient, partiellement au moins, avant le fait dont elles gardent la possibilité, comme une abstraction psychologique préexistait souvent aussi au fait dans lequel elle s'incarne. Avant de lire la pièce mentionnée au fait G j'avais certainement l'idée de la strophe qu'elle revêt, et de la versification en général. Ces connaissances, ces habitudes ont dû faciliter la lecture, et peut-être y ont-elles pris un peu plus de consistance. Il préexistait toujours à une expérience quelque tendance abstraite qui l'a rendue possible. Mais ces abstractions préalables se transforment toujours à quelque degré au contact de l'expérience : de nouveaux éléments viennent les compliquer, la perte d'éléments anciens les simplifie. Le travail de modification est très sensible parfois. Dans le fait G quelques éléments de la pièce lue s'étaient attachés aux habitudes anciennes puisqu'elles les ont appelées. Le juge après sa sentence, peut être devenu sensiblement différent, il a acquis une habitude plus sûre, il a pu faire quelque observation nouvelle, apprendre quelque chose sur l'homme, ou sur telle personne intervenue au procès,

entrevoir des possibilités méconnues d'innocence ou de culpabilité qui pèseront sur ses jugements futurs, inaugurer une nouvelle jurisprudence, ou simplement faire quelque réflexion sur tel article du code. Un général, après la guerre, peut avoir modifié ses opinions sur la stratégie ou la tactique, sur la valeur de telle ou telle arme, avoir entrevu ou même avoir expérimenté de nouvelles manières de combattre et s'en souvenir, avoir appris quelque chose aussi des méthodes de l'ennemi, de ses ressources, de sa force de résistance, de son caractère et de son intelligence. Tout cela peut lui servir plus tard à donner une autre direction à son activité s'il doit combattre le même ennemi, mais aussi si l'ennemi de jadis est devenu un allié. Il n'est plus tout à fait, en tant qu'élément abstrait de la guerre, en tant que possibilité de préparation des troupes, ou de direction de bataille ce qu'il était avant la guerre. Et il se peut aussi qu'autour de lui bien des choses aient changé dans l'organisation militaire, qu'une « arme » nouvelle, comme l'aviation, se soit développée, etc. Ici encore, les nouveaux éléments apportés à l'abstraction première par l'expérience ont plus ou moins transformé cette abstraction. Et quand je parle d'un général, il faut entendre qu'il s'agit aussi de celui qui, éventuellement, le remplacerait et profiterait comme il pourrait de son expérience, ou même apporterait de nouvelles idées inspirées par la dernière guerre. Ce serait une réorganisation de l'abstraction causée par les derniers éléments acquis de l'expérience et faite en harmonie avec eux, réorganisation tout à fait analogue à la transformation des idées abstraites par la nécessité de les accorder aux données récemment obtenues.

Au lieu de s'attacher à un fait particulier, on peut considérer la série des faits semblables,

et il apparaît plus clairement que c'est bien de l'expérience, organisée par les tendances qui la reçoivent et les refaisant à son tour, que sont sorties les puissances, les facultés, les forces sociales et les institutions, par des séries d'abstractions successives à effets accumulés et combinés. Les magistrats n'ont pas précédé toute la répression, les églises n'existaient pas avant les religions et ce ne sont pas les généraux qui ont créé les conflits. Il y a toujours eu des conflits et probablement quand deux bandes assez peu différenciées se sont battues, il s'est trouvé quelque homme qui, par son action prépondérante, a pu acquérir quelque autorité et quelque prestige. Par là ou par d'autres voies analogues il s'est trouvé désigné, spécialisé, et peu à peu la guerre a fait les généraux qui, à leur tour, ont fait la guerre. De pareils faits se passent sans cesse sous nos yeux. Des pouvoirs naissent et s'exercent au courant d'un fait, et subsistent après. Dans une réunion, dans un groupe réuni pour le jeu, pour la conversation, pour les affaires, un homme intervient, se fait remarquer, prend de l'influence et de l'autorité. Quand le groupe se sépare, l'individu reste, abstraction laissée par la dissociation du fait principal, possibilité d'une nouvelle expérience où il arrivera dans d'autres conditions que la première fois, désigné déjà pour un rôle prépondérant. Un pouvoir nouveau s'est ainsi constitué, il réside dans cet individu qui est une abstraction par rapport à son groupe mais qui garde la possibilité de le diriger et, peut-être aussi, d'en faciliter ou d'en provoquer la réunion.

La naissance de l'abstraction efficace est encore bien visible si, comme il arrive, c'est un groupe qui se forme au sein d'un groupe beaucoup plus considérable, un groupe d'individus qui, peut-être, ne se connaissent pas, mais qui, dans la série des événements, se sont unis, ont pris un pouvoir,

une influence qu'aucun d'entre eux ne possédait d'abord. Que le grand groupe vienne momentanément à se séparer, le petit groupe même à s'éparpiller ou se réduire, le pouvoir et l'influence peuvent demeurer. Les individus qui composaient le petit groupe directeur, ou les quelques-uns qui dirigeaient ce petit groupe peuvent conserver la possibilité des réunions et des actions nouvelles. Jusqu'au jour où ils cessent d'être des abstractions vivantes, où ils ne représentent plus qu'eux-mêmes où la rivalité d'un autre groupe a détaché d'eux la grande assemblée principale. On illustrera ceci comme on voudra avec l'histoire de nos assemblées délibérantes, des partis qui s'y sont formés, des chefs de partis, des groupes directeurs et de leurs coalitions diverses. Les députés, lorsqu'ils ne sont pas en session, sont des sortes d'éléments abstraits, ils sont une puissance qui tend à s'exercer encore dès que les conditions de leur action seront réunies exactement comme les magistrats en dehors des heures où ils rendent la justice. Mais si par exemple l'assemblée est dissoute par un coup d'État, ils ne sont plus, jusqu'à nouvel ordre, que des individus concrets, ayant perdu le caractère d'abstraction et de puissance qu'ils tenaient d'une assemblée abolie.

Le langage ordinaire s'exprime à peu près comme je le fais ici. Les « autorités », les « puissances », les « pouvoirs publics » ce sont des personnes, des individus, des groupes qui sont des abstractions en ce sens qu'ils ne sont peut-être pas, au moment où l'on en parle, dans l'exercice de leurs fonctions, et que, même quand leur puissance passe à l'acte, l'acte ne correspond guère qu'à une infime partie de la puissance et que, par conséquent, celle-ci reste à bien des égards une abstraction même quand elle s'exerce. L'individu, l'« autorité » représente une tendance

et conserve ses virtualités, il reste une possibilité permanente d'un certain ordre de faits, exactement comme nos idées abstraites et nos habitudes sont des possibilités permanentes de certaines images, de certains actes, de groupements divers d'idées, d'images, de résolutions, dont ils ne sont que des éléments, mais capables d'évoquer et de diriger les autres. Les idées abstraites et les habitudes sont des tendances, des facultés, des puissances, comme un préfet ou un ministre sont des autorités.

§ 2. LES SYSTÈMES PRÉHENSEURS DANS LA VIE SOCIALE.

Le système préhenseur, dans la vie de l'esprit, est une société incomplète, assez bien organisée déjà pour se maintenir en vie et faire montre d'une activité relativement indépendante, mais qui aspire à se compléter. Nous constatons dans la vie sociale des systèmes préhenseurs analogues constitués par différents groupes sociaux, réalités abstraites à certains égards et par certains rapports, et systèmes incomplets aussi, prêts à évoquer et à accueillir les éléments divers qui les amèneraient ou les ramèneraient à l'état concret, à se les adapter en s'adaptant à eux. Ils peuvent aussi jouir d'une existence propre et d'une activité relativement indépendante.

Prenons un corps social quelconque, la magistrature par exemple, incomplet en lui-même, n'existant que pour et par un tout dont il fait partie. Mais quoique ne se suffisant pas, il a son existence et son activité relativement indépendantes et autonomes.

Aussi le voit-on travailler à son organisation intérieure, sous la direction et avec l'appui de l'État, « moi » social. Cette organisation intérieure

est aussi nécessaire dans sa réalité abstraite que variable dans ses formes concrètes. Chez nous, par exemple, bien des magistrats se divisent le travail, il faut une magistrature assise et une magistrature debout, des juges pour instruire les affaires et d'autres pour rendre la sentence, des justices de paix, des tribunaux de première instance, des cours d'appel, une cour de cassation. C'est un organisme continuellement renouvelé, quelquefois heureusement ou malheureusement réformé, incomplet à peu près forcément quant aux nombres de ses membres, appelant quelques-uns d'entre eux à de nouvelles fonctions, à de nouvelles places, se recrutant pour remplacer les retraités et les morts, éliminant au besoin, tout au moins intervenant auprès de l'État dans toutes ces opérations. Un désir continu de vivre, la « tendance à persévérer dans l'être » refait sans cesse l'organisation entamée. Et nous ne pouvons que reconnaître ici le système préhenseur, incomplet, qui tend à passer au concret par la réintégration d'éléments éprouvés ou de nouveaux éléments capables de prendre la place des anciens.

A ce besoin d'organisation intérieure se joint un besoin d'aides, d'associés, d'auxiliaires, de systèmes sociaux organisés autour de la magistrature, comme une idée abstraite a souvent besoin pour vivre et exercer sa fonction, d'images et d'idées et surtout peut-être de mots qui viennent l'appuyer. Un organe social, une sorte d'idée abstraite comme la magistrature ne peut remplir sa tâche que si elle trouve dans la nation un ensemble de conditions favorables, d'éléments plus ou moins spécialisés dans l'aide qu'ils lui portent. Il faut des greffiers, une police pour arrêter les criminels ou constater les infractions aux lois, assurer l'exécution des jugements ; il faut des jurés, paraît-il, pour dire si un homme est criminel. Mais la magistrature, en tant que

telle, profite encore de bien d'autres services, toute la société intervient pour que fonctionne un de ses grands organes. Un gouvernement assure, organise, dirige à quelques égards les services, les protège au besoin, une armée défend le pays et au moins indirectement sa magistrature ; des architectes construisent les palais où elle siège et les maisons qu'elle habite ; les tailleurs, les boulangers..., on n'en finirait pas. Et, enfin, il lui faut la sympathie ou l'indifférence bienveillante de la société entière. Réciproquement, la magistrature tend en fonctionnant à conserver tout cela, et par là, à se conserver indirectement elle-même.

Faut-il ajouter qu'il lui faut aussi des délinquants, des criminels, des plaideurs, des désaccords et des troubles ? C'est autre chose. Tout ce mal social, la magistrature tend à le prévenir et à le réparer, mais sans lui elle n'aurait aucune raison d'être, par sa seule présence donc elle le « désire » en quelque sorte. Mais les magistrats ne sont pas exposés à la tentation de ces chasseurs de vipères qui vivent de leur chasse et, dit-on, en certains endroits, se gardent avec soin de détruire tout leur gibier. Les vipères sociales ne menacent pas de manquer. Nous retrouvons ici cette contradiction intime de l'être, sa double tendance à se conserver et à se supprimer, mais ce qui nous intéresse plus spécialement, c'est que, en tout cela, la magistrature agit comme un système préhenseur abstrait, grand et compliqué.

Abstraction efficace, à la condition que, comme il en va pour toutes les abstractions, les conditions de son efficacité soient réalisées. Sinon elle ne peut plus que se dépenser en formules sans pouvoir et sans vie, en gestes inutiles. Les titres de ses membres, leurs costumes, leurs sentences ne sont plus que de pauvres choses pré-

tentieuses, ou bien lamentables, semblables aux formules verbales par lesquelles les imbéciles croient remplir le vide de leur pensée.

Enfin, et surtout la magistrature agit comme système préhenseur dans sa fonction sociale, que nous avons entrevue déjà, car on ne peut séparer radicalement les vertus d'un système qui toujours adhèrent par quelque point. Elle doit défendre l'ordre social contre certains genres d'atteintes, le préserver, le rétablir, le procurer. Elle est toujours ouverte à de nouvelles affaires, plus ou moins semblables, elle reste incomplète et abstraite tant qu'elle ne fonctionne pas, elle passe de la puissance à l'acte en instruisant, en délibérant, en jugeant. Mais sa qualité d'abstraction et de généralité se caractérise par l'immense variété d'affaires différentes, si monotones soient-elles, qu'elle peut traiter et résoudre. La puissance déborde largement sur l'acte. En tout cela elle est l'exact analogue de l'idée abstraite.

Qu'elle puisse vivre, dans une certaine mesure, et pendant un temps plus ou moins long, sans exercer ses fonctions, cela n'est pas douteux. Au point de vue social elle n'est plus qu'une sorte de virtualité, pareille à l'habitude qui sommeille dans l'esprit. C'est un cas de la vie indépendante des éléments, surtout si l'habitude qui persiste est une habitude à laquelle l'esprit a renoncé, qu'il empêche de se manifester, mais qui témoigne encore de sa force par des impulsions, des regrets, et qui, dans des circonstances favorables, pourrait s'imposer de nouveau. Les conflits des parlements et du pouvoir royal en France ont à peu près montré ce que peut être cette existence conditionnelle. En certains cas elle devient impossible. L'assemblée dissoute par le coup d'État de 1851 mourut rapidement en tant qu'assemblée malgré quelques tentatives bien vaines de survie. Elle ne put se maintenir même à l'état d'abstraction im-

puissante. Mais quand, par exemple, des ouvriers syndiqués se mettent en grève, leur association en tant qu'ouvriers de la même usine subsiste encore, leur association avec le patron subsiste aussi, mais à l'état virtuel, à l'état abstrait, sans passer à l'acte, à l'état concret du travail accompli. Et c'est une occasion de remarquer à quel point la virtualité est chose variable. En dehors des heures de travail, l'association du patron et des ouvriers passe aussi à l'état virtuel, elle n'agit pas. Mais les conditions qui lui permettent d'agir de nouveau ne sont plus les mêmes qu'en cas de grève. On sait qu'elles réapparaîtront naturellement, sauf événements imprévus, dans quelques moments, par le cours ordinaire du temps. En cas de grève il y faut plus de conditions dont la réunion est plus aléatoire. Les patrons d'une part, les ouvriers de l'autre restent par rapport à leur œuvre commune, à l'état de deux abstractions séparées, dont la combinaison serait nécessaire à la reprise de l'œuvre. Chacune de son côté cherche à se maintenir, pour pouvoir faire cette combinaison un peu mieux à son gré, les ouvriers se faisant appuyer, aider par des associations ouvrières, les patrons s'unissant au besoin à d'autres patrons ou faisant protéger par la force publique leurs usines menacées, les deux parties adressant des appels à l'opinion, au ministre, aux Chambres. Et cela va ainsi jusqu'au jour où une entente intervient, et refait l'association efficace, l'abstraction active qui va repasser à l'état concret normal, à moins que l'industrie disparaisse et que sa dissolution n'émiette les abstractions et les virtualités dont quelques-unes vont rester peut-être quelque temps impuissantes, ou se réaliser par d'autres voies (patrons fondant une nouvelle industrie, dissolution de syndicat, ouvriers s'engageant en d'autres entreprises, changeant de métier, ou émigrant.).

Tous les organes sociaux nous conduiraient aux mêmes conclusions. Au lieu de la magistrature on aurait pu considérer l'armée, ou l'administration de l'enregistrement, ou n'importe quelle administration, ou un groupe social quelconque, même infime et spécialisé, comme une musique de village.

Mais ces conclusions s'appliquent aussi à l'individu, non pas à l'individu concret, organisme physiologique et psychologique, mais à l'élément social, puissance abstraite et condition de divers faits collectifs. Il est de ce point de vue un être incomplet, un système préhenseur qui va s'assimiler différents éléments pour faire sa tâche, et être pris lui-même dans des systèmes préhenseurs supérieurs, une sorte d'abstraction qui n'arrive que par autrui à la réalisation concrète. Il n'acquiert vraiment sa réalité que par ses rapports avec les autres hommes et l'ensemble social ou humain. Cela est vrai même pour un criminel un assassin. S'il n'exerce pas, en tant que tel, ce qu'on appelle une fonction sociale, il n'en prend pas moins par son crime même une existence concrète et une valeur sociale, valeur négative sans doute, mais valeur. Et il intervient aussi dans l'arrangement de la société moderne, c'est pour lui qu'on crée des cours d'assises, qu'on bâtit des prisons et qu'on monte des échafauds. La disparition subite de tous les délinquants ne serait pas sans troubler quelque peu la société.

Nous retrouvons donc partout, dans la vie sociale, des procédés parfaitement analogues à ceux qu'emploie la vie de l'esprit. La dissolution continuelle des faits concrets, la persistance d'éléments abstraits capables de les renouveler, tels qu'ils ont eu lieu déjà ou sous une forme plus ou moins nouvelle, l'organisation de ces éléments abstraits en systèmes préhenseurs qui, continuellement, tendent à la fois à se maintenir et

à s'associer les éléments avec lesquels ils produisent ou reproduisent le fait concret, la transformation de ces systèmes préhenseurs sous l'influence des éléments nouveaux qui se combinent à eux et travaillent avec eux. Et, au fond de tout cela, les puissances de l'abstraction qui non seulement déterminent le travail constant de la vie sociale, mais qui débordent de toute part l'œuvre accomplie, et représentent une infinité de possibles qui ne se réaliseront jamais, qui se seraient réalisés si les conditions de la vie s'étaient présentées un peu différemment.

La vie sociale nous fait peut-être mieux et plus facilement entendre que les puissances, les virtualités, les possibilités ne sont pas des êtres métaphysiques vivant dans un monde inaccessible, ni des chimères, de simples mots, des fantômes sans force, mais des faits réels, concrets en eux-mêmes, abstraits par rapport aux ensembles dans lesquels ils peuvent s'engager, des forces efficaces, lorsque les conditions de leur activité féconde sont réalisées en effet.

Elles sont, en psychologie du moins, et en sociologie, et vraisemblablement en chimie, des organismes incomplets et avides, pas assez incomplets pour ne pas pouvoir subsister par eux-mêmes, trop incomplets pour ne pas avoir besoin d'éléments qui viennent achever le système qu'ils représentent. Cela est vrai pour une tendance psychologique comme la faim, cela est vrai aussi pour un organe social comme la magistrature. Celle-ci réalise sa puissance et crée les faits sociaux concrets en rendant des jugements, celle-là en déterminant l'ingestion d'aliments. L'une n'existe vraiment, ne garde sa puissance que par l'organisation sociale qui en permet l'exercice et en assure l'efficacité. L'autre ne prend sa valeur et ne subsiste que par l'ensemble organique et mental dont elle fait partie. La première, tout en

ayant par elle-même son mode de réalité concrète, n'est qu'une abstraction par rapport à l'ensemble social où s'insère son œuvre, comme la seconde en gardant aussi sa réalité propre n'est qu'une abstraction par rapport à la série des faits qu'elle détermine, du corps qu'elle nourrit, de l'esprit qu'elle soutient. L'une et l'autre peuvent vivre avec une certaine indépendance mais ne valent, en somme, et à bien des égards n'existent que par l'ensemble et les fonctions qu'elles y prennent.

VIII

Synthèse et conclusion

§ 1. EN REMONTANT LA SÉRIE DES CAUSES.

Aucune description n'enclôt un fait psychologique, il n'est épuisé par aucune analyse. Dans l'immense trame aux milliards de fils qui se forme devant nous et où nous sommes pris nous-mêmes, nous pouvons suivre à peu près le travail de certains fils, nous voyons s'esquisser quelques dessins, nous pouvons avec cela essayer de comprendre ce que nous connaissons de la partie de l'étoffe déjà fixée, ce que nous tâchons de prévoir de celle qui se formera demain, après nous, dans un temps lointain, suivre certains fils jusqu'au moment où ils ont apparu dans la trame, et en analyser quelques combinaisons. Tout cela demeure incomplet plus qu'on ne le saurait dire, encore que nous ayons pu distinguer quelques-uns des procédés selon lesquels la trame se forme. D'autre part, on ne saurait exposer même tous les détails accessibles, et ici par exemple montrer autant qu'il le faudrait comment certains faits qui paraissent s'opposer aux vues présentées ici ne les contrarient vraiment pas, ou même les confirment. Mais il faut revenir sur un point important que la comparaison avec les faits sociaux nous permet peut-être de voir plus clairement.

Nous avons pris assez arbitrairement, comme point de départ, dans la série indéfinie des faits psychologiques un fait que nous avons séparé de ceux qui le précédaient pour l'examiner en lui-même et pour en évaluer les conséquences. Si nous avions regardé les antécédents du fait que certaines circonstances particulières désignaient à notre choix, nous aurions trouvé qu'il était, à bien des égards essentiels, par rapport à ces antécédents ce que ceux qui le suivent sont par rapport à lui. Je veux dire que les éléments conservés, qui, au début du fait G vont devenir un système préhenseur actif, ont été eux aussi, captés, assimilés par des systèmes préhenseurs installés avant lui dans l'esprit.

Revenons donc encore à ce fait dont nous ne saurions épuiser les virtualités et dégager tous les enseignements. Lorsque je lisais pour la première fois la pièce des *Contemplations*, ses vers entraient dans des cadres déjà formés, dans des systèmes préhenseurs établis : une certaine connaissance de la langue et de la versification françaises, un certain goût pour la poésie, etc. Sans la première condition, la lecture n'aurait pu avoir lieu, sans la seconde, elle aurait été différemment reçue, et aurait tendu à former le moule qu'elle trouvait préparé déjà et qui, ayant reçu ces nouveaux éléments les a fixés suffisamment pour que plus tard une impression abstraite de rythme, associée sans doute à une impression plus particulière mais bien vague, ait pu en rappeler un certain nombre.

Evidemment la série ne s'arrête pas là. Pour ne pas trop compliquer et ne pas être démesurément long, prenons les faits par masses très simplifiées en tâchant seulement d'en faire ressortir exactement les rapports essentiels. Quand j'ai appris à lire, quand j'ai commencé à apprendre ma langue, opération qui ne finit jamais,

ces acquisitions qui devaient constituer en moi les systèmes préhenseurs, les pièges où se prendraient tant d'éléments variés, les pouvoirs, dont je n'examine par la formation progressive, étaient à leur tour, des proies pour les systèmes préhenseurs déjà formés, un peu récalcitrants peut-être parfois, mais qui ont pourtant fonctionné.

Ces tendances préexistantes, il est déjà plus difficile d'en formuler la nature. Ici interviennent des dispositions plus cachées, inconscientes, et très probablement, sûrement même, des habitudes héréditaires ou dûes à ces combinaisons et à ces réactions imprévues d'éléments héréditaires qui constituent l'innéité. Joignons-y une certaine forme d'esprit social, une tendance à obéir aux parents, à faire ce que font les autres enfants, et tous les sentiments qui s'y rattachent, une sorte de curiosité abstraite et générale, des formes d'intelligence, de sensibilité, de volonté déjà accusées, nous entrevoyons comment ces connaissances premières et les tendances qui les accompagnent ont pu se former et se développer peu à peu sous les mille influences du milieu et des désirs, des idées personnelles.

Mais il n'y a aucune raison de s'arrêter là ni ailleurs. Ces tendances qui sont des causes par rapport au fait envisagé sont toujours aussi des effets par rapport à d'autres tendances. Et à mesure que nous remontons la série des causes, les choses se troublent. Assurément on a cherché à expliquer la naissance et le développement de l'esprit, de ses tendances, des instincts, des formes de l'intelligence et du reste. Et même sous l'influence de la théorie de l'évolution, on s'est peut-être un peu trop et trop facilement complu à ces recherches que sans doute, en revanche, on dédaignera bientôt beaucoup trop. Mais on n'a guère pu arriver qu'à des vraisemblances.

Il semble au moins que, si nous ne pouvons préciser quelles ont été les conditions concrètes de toutes les acquisitions de l'esprit humain, une induction légitime nous propose d'interpréter l'inconnu ou le mal connu par le connu et nous pousse à admettre que le procédé général et abstrait de la formation des tendances a toujours été le même. Nous voyons continuellement se former et se développer des goûts, des tendances, par des combinaisons, des spécifications, de tendances existant déjà, par leurs associations avec les nouveaux éléments qui viennent les faire passer à l'état actuel et concret. Nous les voyons se transformer par les réactions de ces éléments nouveaux sur les éléments des systèmes préhenseurs. Il semble que l'on puisse extraire de là la forme abstraite générale de la création d'une tendance quelconque par la combinaison de l'expérience, des éléments abstraits recueillis dans la dissolution d'un fait psychologique avec l'organisation acquise déjà et que cette forme abstraite a une valeur générale. Extraite de l'expérience, elle la domine comme l'abstrait domine le concret. Ce qui nous encourage encore dans cette voie c'est que les faits sociaux, si analogues par leurs caractères généraux aux faits psychologiques nous offrent, à une échelle différente, exactement les mêmes procédés que ceux-ci. Nous pouvons donc éviter l'ascension indéfinie de la série des causes. Nous regarderons, au moins comme une hypothèse vraisemblable que notre esprit et tous les pouvoirs qu'il renferme, que tous nos organes, que le corps qui le représentent ou le conditionnent et qui sont peut-être, en somme, l'esprit visible et tangible se sont formés de la même manière que les goûts et les tendances, que les désirs et les organes sociaux qui naissent et se développent parfois sous notre contrôle. Et il n'est vie qui n'ait son

âme ou plutôt qui ne soit une âme. Les combinaisons chimiques ont avec la vie de l'esprit des analogies curieuses et profondes. L'atome même paraît bien ressortir des dernières théories comme une sorte de synthèse de virtualités abstraites. Mais où que nous puissions remonter par des hypothèses, nous ne nous sommes pas sensiblement rapprochés de l'origine historique des choses, de la première préhension, ou du premier heurt, ou de la première combinaison d'harmonie et d'opposition d'où le monde serait sorti peu à peu, si un tel fait s'est jamais produit.

§ 2. L'INVENTION DE LA VIE ET DE L'ESPRIT.

Passons du point de vue de l'analyse à celui de la synthèse, et, au lieu de remonter la série des causes descendons-là. Il semble nécessaire d'admettre que les organismes au moins se sont transformés dans le temps. Il ne s'agit point ici d'une évolution universelle, système grandiose et décevant, dont le moins qu'on puisse dire est qu'il ne sert pas à grand'chose et ne s'appuie ni sur des faits suffisants ni sur des raisonnements bien serrés. Il s'agit moins encore du progrès infini, car le progrès, nous pouvons le constater trop souvent, n'existe que sur quelques points, dans quelques domaines restreints, et tout semble nous promettre qu'il ne sera pas illimité, et que les êtres qu'un progrès imparfait, mêlé de régressions ou de stagnations, souvent maladroit, et peu harmonisé a conduits à leur état actuel finiront par disparaître comme ont disparu tant d'espèces qui, à leur heure, ont pu à certains égards marquer aussi un progrès.

Mais à moins d'admettre des créations spéciales, difficiles à accepter, il faut bien croire que les espèces vivantes actuelles et l'homme lui-même,

dérivent de formes de vie très humbles. Nous sommes amenés alors à supposer que la formation des organismes et des esprits s'est effectuée, peu à peu sans doute, en bien des cas, et parfois peut-être plus brusquement, par les procédés étudiés dans ce travail, par la préhension de nouveaux éléments empruntés aux expériences successives par les réalités déjà constituées. L'être aurait donc ainsi à la fois conservé sa vie par la reproduction de ce qu'il y avait d'essentiel dans ses états successifs, et modifié cette vie à divers égards par ce procédé de substitution d'où nous avons vu sortir l'invention et qui amène, par la réaction des éléments substitués, la transformation des systèmes préhenseurs.

L'être vivant a ainsi, dans certaines conditions, vraiment inventé son organisme et son esprit, créant sa forme, ses organes, ses habitudes, ses instincts, ses idées et ses tendances, un peu comme l'homme crée maintenant des industries. De ce point de vue, nos organes, notre organisme entier nous apparaissent comme des systèmes, des groupements d'habitudes abstraites que leur fonctionnement ramène partiellement et passagèrement à l'état concret. Mais elles gardent toujours plus de virtualités qu'il ne s'en peut réaliser, et c'est peut-être ce fait que l'on exprime, en le méconnaissant un peu, quand on parle de la supériorité de l'âme sur l'organisme et de la façon dont elle le déborde.

Ainsi les êtres se sont créés selon leurs expériences propres et ce que leur nature acquise leur permettait d'en retenir et d'en organiser, en s'y adaptant eux-mêmes. Les êtres qui vivent encore et ceux qui ont disparu représentent des séries de conservations et d'inventions plus ou moins bien systématisées dans une certaine direction. L'homme est fier — et il en a quelque droit — d'avoir inventé l'aviation, mais il y a bien

longtemps déjà que l'oiseau l'a inventée aussi et bien supérieurement réalisée. Et l'homme a désappris la nage. Un de ses ancêtres ayant, selon la théorie de Quinton, conservé en soi ce qu'il lui fallait d'océan au lieu de continuer à vivre dans la mer, il a cru pouvoir se passer de savoir nager, ce que d'autres animaux nullement aquatiques, font spontanément, mais il doit parfois le réapprendre avec plus ou moins de peine. Il n'est pas question de mettre en doute sa supériorité sur bien d'autres points et nul animal ne l'égale pour la multiplicité des divertissements, la variété des boissons ou l'art de supprimer ses semblables.

Les vues générales que j'indique brièvement me paraissent s'accorder très bien avec la théorie de Lamarck ou du moins avec ses tendances et avec des spéculations plus récentes sur le transformisme sans contredire ce qu'il y a certainement de vrai dans la doctrine de Darwin. La sélection naturelle a d'ailleurs une grande importance en psychologie et j'ai eu l'occasion de la signaler. On pourrait encore se demander pour en finir ici avec ces grandes questions, si toutes ces transformations, ces dissociations, ces répétitions et ces inventions, le jeu des éléments et des systèmes préhenseurs rentrent dans quelque déterminisme universel ou laissent, ça et là, place à quelque contingence. Cette contingence, à la supposer réelle, n'aurait pas, à mon avis, les caractères et les avantages qu'on est enclin à lui prêter. Son existence n'est pas impossible, puisque, après tout, il est impossible de nier absolument, vu la faiblesse de nos moyens de contrôle et l'imperfection de nos analyses, que, en certains états de l'ensemble des choses, il y ait deux états conséquents aussi peu différents l'un de l'autre qu'on voudrait, également possibles. Mais elle paraît assez peu vraisemblable, et le déterminisme

général paraît mieux se situer dans l'interprétation de l'expérience.

§ 3. LE DYNAMISME DES ÉLÉMENTS PSYCHIQUES.

Je ne me dissimule point que, même en dehors de ces grandes questions, bien des difficultés subsistent et bien des points restent obscurs. Un élément psychique est-il le même (*idem numero*, et non *idem specie*) quand il entre dans des combinaisons diverses, simultanées ou successives, et si les molécules organiques se renouvellent, qu'est-ce que le renouvellement des « molécules psychologiques » ? Avons-nous plusieurs éléments psychiques pour représenter une même réalité extérieure ou bien un seul élément abstrait général qui s'associe, selon les circonstances, différents autres éléments ? Bien d'autres questions du même genre se poseraient, sans parler du rapport des éléments psychiques avec le fonctionnement cérébral et de leur localisation dans nos organes. Sans vouloir examiner tous ces problèmes dont quelques-uns sont peut être assez oiseux, dépourvus de sens véritable, et devraient être écartés méthodiquement, disons au moins que la conception de l'élément psychique qui s'accorde le mieux avec tout ce qui précède me paraît être une conception dynamique, nécessairement provisoire à bien des égards. Il ne faut pas se figurer les éléments psychiques comme des réalités toutes faites et définitives, semblables à ces soldats de bois qu'on piquait sur une sorte de châssis articulé pour les faire manœuvrer. Les éléments psychiques sont des forces mobiles, des abstractions vivantes qui peuvent appartenir, selon des modes divers, à des associations diverses, qui se transforment, s'enrichissent, s'appauvrissent, mettent en jeu des virtualités différentes,

des systèmes d'influences décomposables en forces plus élémentaires, qui n'ont jamais épuisé leurs virtualités, satisfait toutes leurs tendances, susceptibles pourtant de conserver une apparence relativement précise et d'entrer en des combinaisons plus ou moins stables — si l'on entend bien que leur stabilité consiste à reparaître après avoir disparu, à agir après l'inaction, à passer de l'inconscience à la conscience, et *vice versa*. Leur manière d'être dépend et de leur nature et de celle des esprits où ils vivent. En général il semble que plus les éléments, les systèmes de forces sont complexes, plus leur équilibre est instable, et plus, s'ils conservent leur forme abstraite, ils sont capables d'accueillir des éléments nouveaux. Rien d'absolument fixe en tout cela, un frémissement perpétuel qui change sans cesse, se décompose et se réorganise et où seules des directions abstraites se maintiennent relativement. Je ne vois pas de raison pour que l'« atomisme psychique » soit pris en un sens péjoratif, et la conception des éléments psychiques ne me paraît pas du tout ébranlée par les attaques subies, à la condition de la bien entendre. L'atome psychique, ou plutôt la molécule, (car l'atome reste bien inconnu,) comme l'atome matériel, tel qu'on le représente aujourd'hui est une réalité toujours active, sans rien de forcément immuable, capable de se transformer et sans doute aussi de se perdre. Peut-être l'atome psychique que nous ne connaissons pas et l'atome physique qui ne paraît pas sans mystères sont-ils une même réalité, puisque l'atome matériel a fini par n'être plus qu'un système de forces, fort différent de l'ensemble de qualités qu'on se représentait jadis comme essentielles à la matière et que c'est bien à peu près ainsi que nous nous représentons les éléments de l'esprit et l'« atome psychique » si nous croyons devoir en supposer l'existence et la nature.

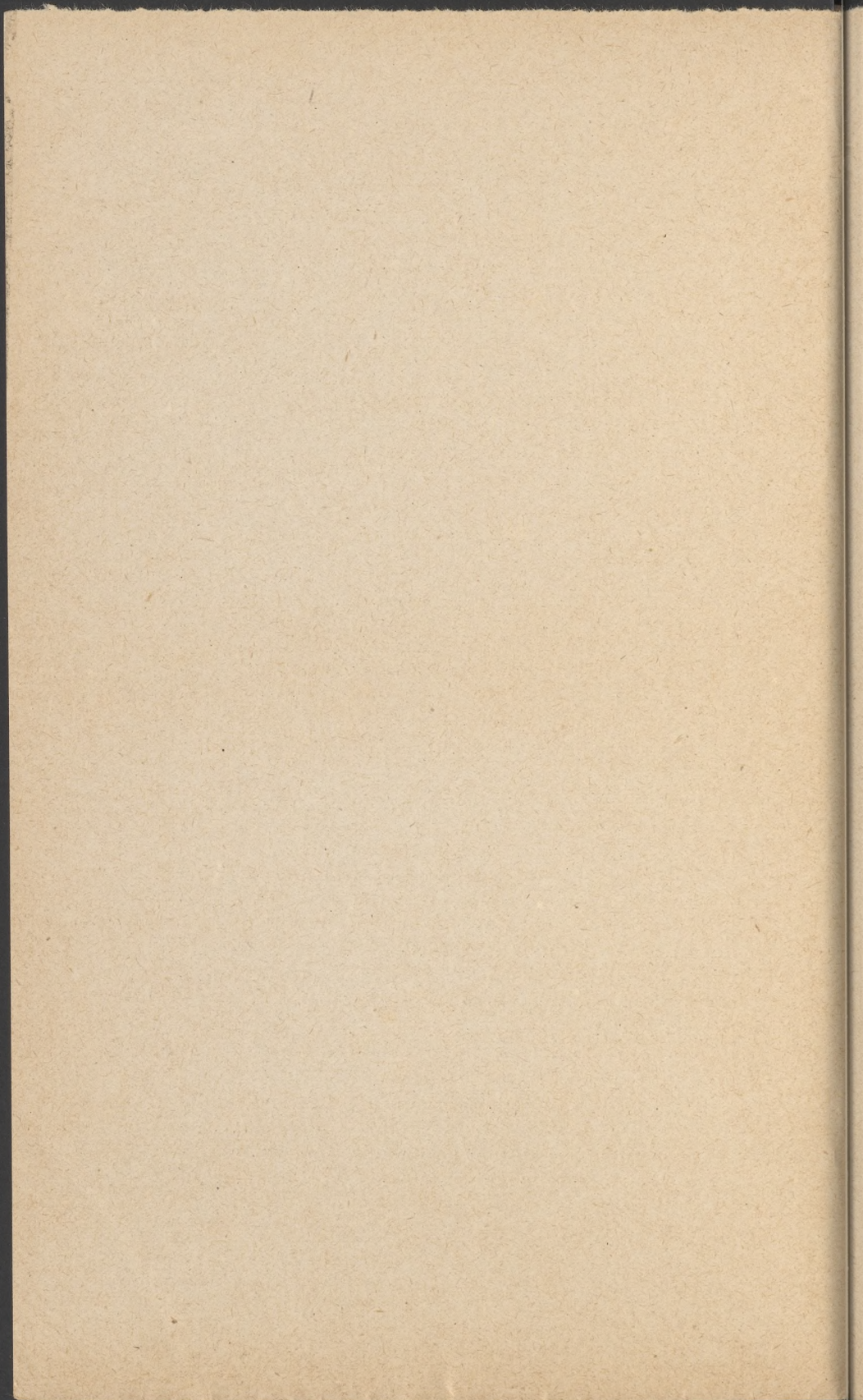


TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	7
 I. LES FAITS.	
§ 1. Les faits A, B, C, D, E, F.....	11
§ 2. Le fait G.....	13
 II. LA DISSOCIATION MENTALE.	
§ 1. Le sort des événements psychiques	25
§ 2. La dissociation.....	29
§ 3. Sur le mécanisme de la dissociation....	33
§ 4. L'état de conscience momentanée.....	38
§ 5. Abstraction et dissociation.....	39
§ 6. Sur la nature et la naissance des abstrac- tions	45
§ 7. Formes diverses de l'abstraction.....	51
§ 8. La formation des abstractions.....	57
§ 9. Diverses formes de dissociation.....	63
§ 10. Les dissociations qui ne se font pas....	71
§ 11. Les dissociations qui ne se font pas <i>(suite)</i> . Leur généralité.....	76
§ 12. Dissociation et fixation.....	82
 III. — LE SYSTÈME PRÉHENSEUR.	
§ 1. La dissociation et les systèmes incom- plets.....	86
§ 2. Le système préhenseur.....	91
§ 3. Le système préhenseur et l'analyse du fait G.....	98
§ 4. Sur le fonctionnement du système pré- henseur	105

IV. — LA CONSERVATION ET LA REPRODUCTION.

§ 1.	Introduction	109
§ 2.	Que sont les éléments conservés ?	109
§ 3.	La conservation des éléments abstraits et la conscience du moi	117
§ 4.	Les transformations du souvenir	121
§ 5.	Le retour vers l'état primitif et le rôle de l'abstraction	127
§ 6.	Sur la nature des résidus abstraits et l'impossibilité de la reconstitution in- tégrale d'un état d'âme	130
§ 7.	La mémoire des actes et l'habitude	138
§ 8.	Vues générales	139

V. — LA SUBSTITUTION ET L'INVENTION.

§ 1.	La substitution	143
§ 2.	La substitution universelle	149
§ 3.	L'observation ; en quoi elle innove,	156
§ 4.	L'imitation et l'invention. — La ré- flexion et les autres procédés de l'es- prit, le sentiment	160
§ 5.	L'invention	162
§ 6.	L'invention (<i>suite</i>)	173
§ 7.	L'invention (<i>suite</i>)	178
§ 8.	L'appel de l'abstraction	185
§ 9.	L'invention et les réactions internes	192
§ 10.	Conclusion	195

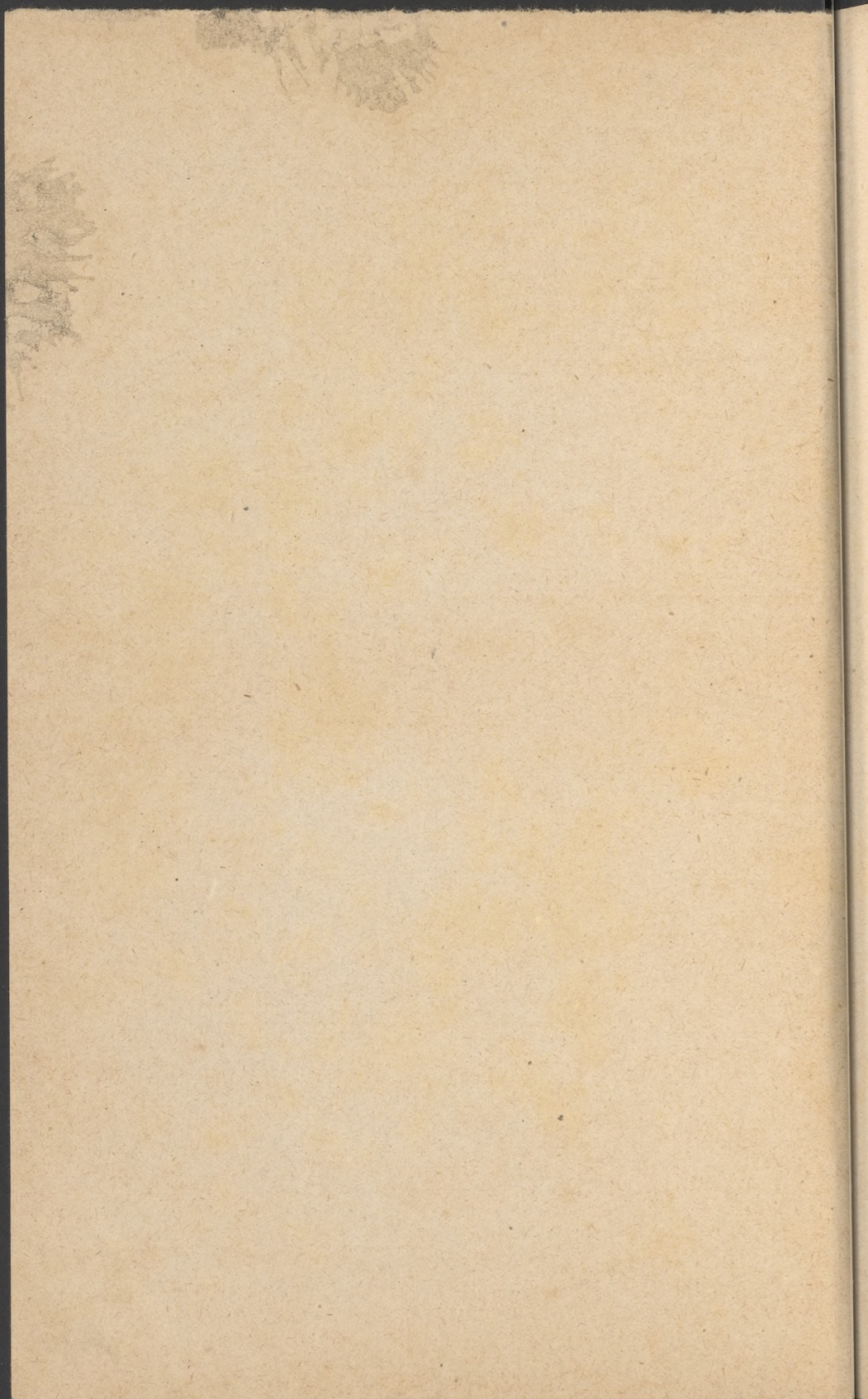
VI. — L'ABSTRACTION ET SON POUVOIR.

§ 1.	Sur la réalité mentale et la dissociation.	199
§ 2.	L'abstraction et ses diverses formes	207
§ 3.	Tout élément psychique crée une ten- dance	219
§ 4.	L'abstraction active	225
§ 5.	L'abstraction active (<i>suite</i>)	232
§ 6.	L'abstraction et l'évanescence	237
§ 7.	L'inégalité et les différences dans les développements de l'abstraction	244
§ 8.	Sur les différences individuelles	249
§ 9.	Les produits de l'abstraction et leurs divers groupements	257

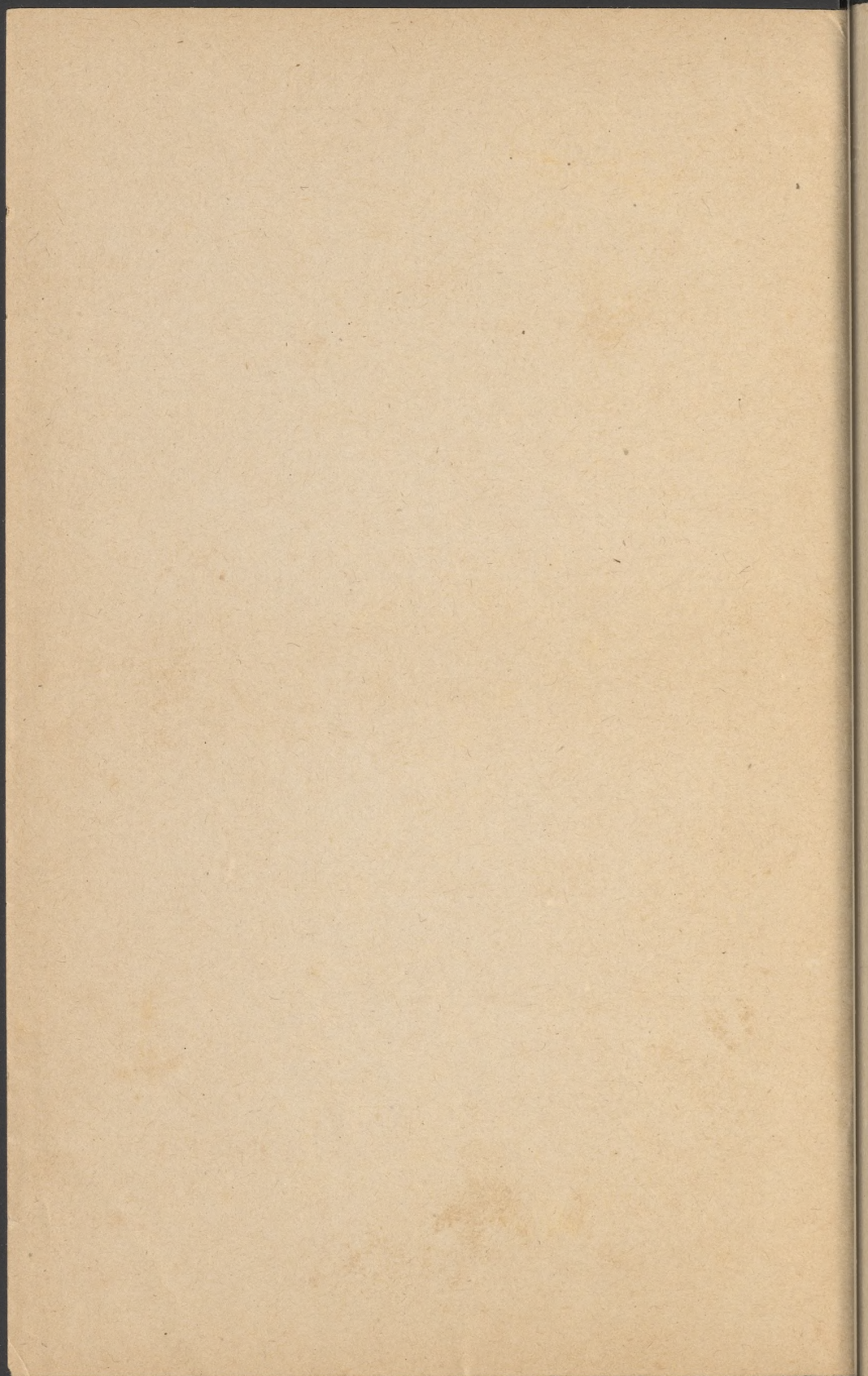
Table des Matières

313

§ 10. Abstractions vivantes et abstractions mortes.....	270
§ 11. Conclusion.....	285
VII. — L'ABSTRACTION ET LA VIE SOCIALE.	
§ 1. La dissociation dans la vie sociale et ses suites.....	286
§ 2. Les systèmes préhenseurs dans la vie sociale	293
VIII. — SYNTHÈSE ET CONCLUSION.	
§ 1. En remontant la série des causes.....	301
§ 2. L'invention de la vie et de l'esprit.....	305
§ 3. Le dynamisme des éléments psychiques..	308



ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 8 OCTOBRE 1928
PAR F. PAILLART A
ABBEVILLE (SOMME)



230-
5325466

Лк 8.004



Les Idées sont libres, mais leur expression est souvent subordonnée : chez le savant, au service des faits ; chez le romancier, l'auteur dramatique, à l'ordre du récit ou du drame ; chez le critique lui-même, à plus d'une restriction : L'objet de cette bibliothèque est d'offrir à la Pensée, délivrée d'une servitude volontaire, un lieu où elle soit chez elle.

DÉJÀ PARUS :

1

B. Groethuysen

**Origines
de l'esprit bourgeois en France**

1

L'Église et la Bourgeoisie

2

Gabriel Marcel

Journal métaphysique

OUVRAGES A PARAÎTRE :

4

Ramon Fernandez

La Personnalité

5

Jean Paulhan

Sémantique du Proverbe

